This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SA 6638.88

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

CHARLES SUMNER, LL.D.,

OF BOSTON,

(Class of 1830),

"For books relating to Politics and Fine Arts."

4 December, 1889.

Chili & Chiliens

VERSAILLES
IMPRIMERIE CERF ET FILS
59, RUE DUPLESSIS

CHARLES WIENER

Chili & Chiliens

« Ces pages auront été écrites en vain si
» elles ne donnent pas au lecteur l'idée
» d'une nation sobre, pratique, laborieuse,
» bien ordonnée et gouvernée sagement. »
Sir HORACE RUMBOLD.

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE LÉOPOLD CERF
13, RUE DE MÉDICIS, 13
—
1888
Tous droits réservés.

3321.32

DEC 4 1889

Sumner fund.

AVANT-PROPOS

« Ces pages auront été écrites en vain si elles ne » donnent pas au lecteur l'idée d'une nation sobre, » pratique, laborieuse, bien ordonnée et gouvernée » sagement. »

Sir HORACE RUMBOLD, ministre de S. M. Britannique, à Santiago. (*Rapport sur le Chili*, publié dans le *Livre Bleu*, 1877.)

Le Chili est trop civilisé pour attirer l'explorateur, trop lointain pour tenter l'excursionniste et trop européen pour éveiller la curiosité des foules.

On sait généralement le nom et, d'une façon vague, la latitude sous laquelle se trouve cette terre grande comme la France qui se déroule entre le Pacifique et la Cordillère depuis le désert d'Atacama, à travers les champs des vallées centrales et les forêts de l'Araucanie jusqu'aux glaciers de la Terre de Feu.

J'ai vécu ce chapitre de géographie et

je trouve entre un paragraphe de nos manuels classiques et le pays dont il parle la même différence qu'entre le signalement du voyageur dans son passeport et le voyageur même.

Je ne vais ni rédiger un précis d'histoire ni m'appesantir sur les tableaux de statistique ou les calculs d'économie politique.

Nous allons courir les rues, les cabanes et les palais, les églises et les bureaux ; nous allons visiter les écoles et les salons ; nous prendrons le train du Sud et nous respirerons sous les séculaires Araucarias ; nous allons au Nord pénétrer sur les terrains sablonneux de Tarapaca ; nous allons feuilleter les chroniques anciennes et le journal du matin ; et, quand nous aurons tout vu, les mines et les champs, les ateliers et les casernes, nous laisserons au lecteur le soin d'en tirer ses conclusions. Il trouvera peut-être comme nous que, malgré la parenté de race, le Chilien n'a rien du caractère des nations voisines ; on pourra louer celui-

là sans blâmer celles-ci : pour apprécier sans injustice les peuples, il faut se dire que rien ne ressemble moins à l'un que l'autre.

Ces pages ne contiennent guère d'observations mordantes, cette monnaie dont, trop souvent, le voyageur paie l'hospitalité reçue. Ne vaut-il pas mieux étudier les instincts généreux de ceux avec qui nous avons vécu ? Et puis, j'aime les hommes et n'ai jamais connu de saints.

C. W.

Paris, le 4 Septembre 1888.

Statue de Pedro Valdivia sur une terrasse du " Cerro de Santa Lucia " à Santiago.

CHAPITRE PREMIER

Santiago

Le 24 février 1541, Pedro de Valdivia, capitaine dans les armées du Roi des Castilles, écrivit à Charles-Quint :

« J'ai fondé, dans la vallée du Mapocho, une ville portant nom de Santiago du Nouvel Extrême, j'y ai installé maison commune et nommé des justiciers... »

200 colons bâtirent sur ce haut plateau des Cordillères quelques chaumières entourées de palissades.

Trois siècles et demi ont passé... le retranchement est devenu une belle ville et les 200 co-

lons sont devenus un peuple marquant sinon par le nombre du moins par son histoire.

A l'endroit où s'élevaient les tristes huttes mises à sac par les sauvages indigènes à peine six mois après leur édification, s'étend aujourd'hui la *plaza de Armas* de Santiago. Dans les styles variés de ses monuments il reste trace des étapes d'une rapide et brillante civilisation — l'origine espagnole, l'autonomie chilienne, les traditions classiques et les aspirations modernes des habitants y trouvent une expression architecturale.

La façade Est est hispano-américaine (1); à l'Ouest, la cathédrale: style jésuitique de la fin du XVI^e^ siècle quoiqu'elle date du XVIII^e^ auquel appartient son portique toscan. L'archevêché avec des colonnes accouplées et de petites statues qui se dressent curieusement sur la balustrade des balcons est un souvenir de la fin du règne de Louis XIV.

Le Sud est occupé par l'Hôtel Anglais d'un excellent style Renaissance avec sa colonnade massive sur piliers du rez-de-chaussée et ses élégantes colonnettes du premier étage. — Les galeries en retrait du second forment des baies profondes entre trois corps de bâtiment qui rappellent le pavillon de Sully sur la place du

(1) Propriété Mac-Clure.

Cathédrale et Archevêché de Santiago sur la *Plaza de Armas* et dans les rues *Catedral* et *Compañia*. — La Cathédrale a été pourvue intérieurement d'une armature en fer considérée à la fois comme une œuvre de solidification de l'édifice et comme un travail d'art remarquable.

Carrousel. — En face, s'élève l'Intendance entre la Municipalité et l'hôtel des Postes, auquel donne accès un superbe portique de style ionique.

Au milieu, un square sur un exhaussement, forme corbeille au centre d'une promenade circulaire plantée d'arbres et entourée de la chaussée, des voies pour tramways et de trottoirs.

Le diamètre est en rapport avec la hauteur des édifices. Les teintes de ces derniers s'harmonisent entre elles. C'est d'aspect vraiment imposant, sobre et de bon goût; les nombreux magasins européens, les vendeurs de fleurs et de fruits sous les arcades, concourent à un ensemble original.

Les voies ferrées s'arrêtent à près d'une lieue de cette place au bout d'une promenade et artère capitale appelée *Alameda* (1).

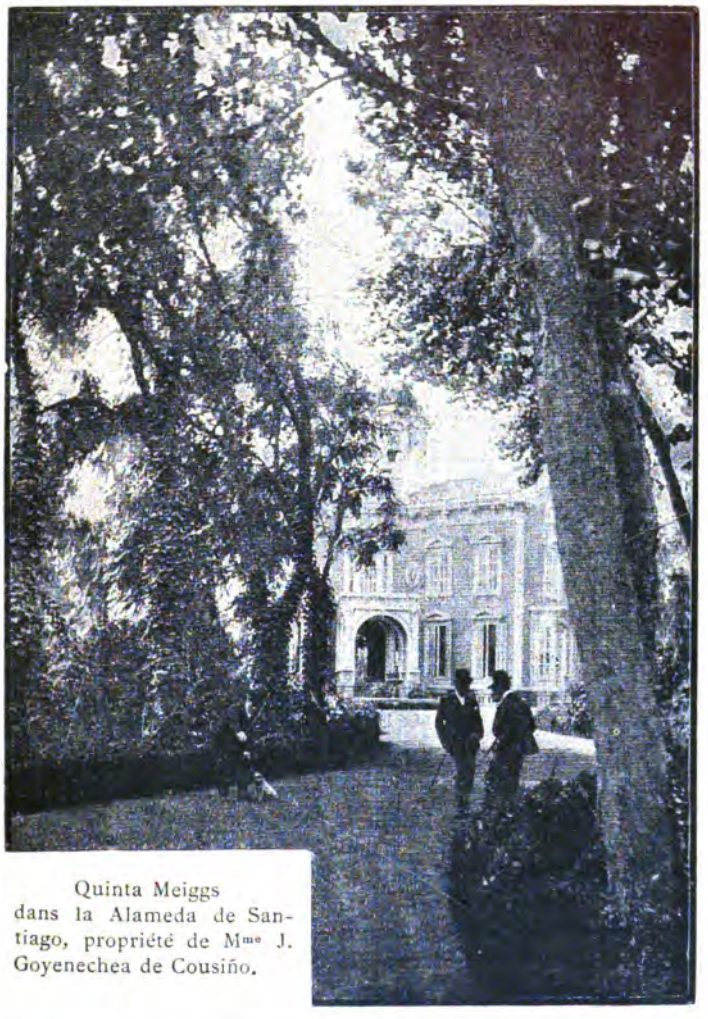
En présence de l'abondance et de la variété de moyens de transport qui s'offrent au voyageur, on se sent en pays civilisé. Cette impression s'accentue durant le trajet jusqu'à l'hôtel.

Qu'elle est jolie cette Alameda avec sa double

---

(1) Les *tramways* ou *carritos* qui, chapelet sans fin, se suivent et remontent l'Alameda et trois rues parallèles (Agustinas, Catedral et Rosas), vous font parcourir une lieue et demie pour deux sous et demi de notre monnaie; des voitures de louage, les unes élégantes *Américanas*, les autres d'une forme invraisemblable *Coches de trompa*, le grand omnibus, très Parisien, celui-là, de l'Hôtel Central, sollicitent votre clientèle.

allée d'arbres, avec les *acequias* (1) encaissées de maçonnerie, avec ses constructions, depuis la



Quinta Meiggs dans la Alameda de Santiago, propriété de Mme J. Goyenechea de Cousiño.

cabane jusqu'aux palais splendides. Large de

(1) Canaux d'irrigation.

80 mètres elle s'étend sur 5 kilomètres de longueur et atteint à son extrémité E. le fleuve de Santiago, le Rio Mapocho auquel, durant dix mois de l'année, il ne manque que de l'eau pour être un fleuve imposant (1).

En remontant de la gare, on remarque d'abord, à la droite, au milieu d'un parc français, une élégante construction américaine, la *quinta* Meiggs (2) ; à la gauche, derrière un parterre de fleurs, un palais de style mauresque, fantaisie architectonique orientale avec des colonnettes et des chapiteaux, des dômes dorés, des arabesques en méplat et des murs couverts de toutes couleurs, vive chacune, mais s'harmonisant, s'adoucissant les unes par les autres, sorte d'irisation cristallisée (3).

A quelques mètres plus loin, la monotonie des avenues est rompue par des squares ornés de statues. Ici se dresse une figure allégorique représentant la cité de Buenos-Ayres, là ce sont

---

(1) C'est qu'on le saigne en amont de la ville. — Son eau s'en va par de nombreuses prises et sillonne les rues en *acequias* dont quelques-unes souterraines et d'autres à ciel ouvert. — Le plan incliné de Santiago donne à ces canaux un courant si fort qu'ils constituent un puissant facteur de la propreté et de l'hygiène publiques.

Le climat de Santiago, quoique assez rude durant les mois de juin, juillet et août, est tellement ensoleillé, qu'il en devient sec. — Ces *acequias* irriguent les jardins et les parcs.

(2) Propriété Cousiño.

(3) Propriété de Diaz-Gana, appartenant aujourd'hui à M. Enrique Concha.

les propagateurs de l'idée libérale au Chili (1) sous la protection de Gutemberg et de ses collaborateurs.

Nous atteignons la partie la plus élégante de la voie. A la droite, s'ouvrent de larges rues,

Propriété de M. Enrique Concha dans la Alameda de Santiago, construite par M. Diaz Gana découvreur des mines d'argent de Caracoles.

l'*Ejercito Libertador* et *18-Septembre,* condui-

(1) Gandarillas était un pamphlétaire et écrivain politique de l'Indépendance.

Camilo Henriquez fut le fondateur du premier journal chilien, publié en 1812, sous le titre *La Aurora.* — Infante a été le rédacteur du journal le *Valdiviano;* le seul promoteur intelligent et sincère du système fédéral au Chili. — Salas, populaire à cause de son inépuisable charité, était un économiste de talent.

Hôtel Anglais sur la *Plaza de Armas*,
Le rez-de-chaussée forme le « Portal Fernandez Concha ».
Le centre de ce pâté de maisons est traversé par les galeries Matte.

sant au parc Cousiño et au champ de courses, et l'Alameda, jusqu'à la hauteur de la rue de l'Etat, se peuple de gloires nationales coulées dans le bronze et placées sur du granit.

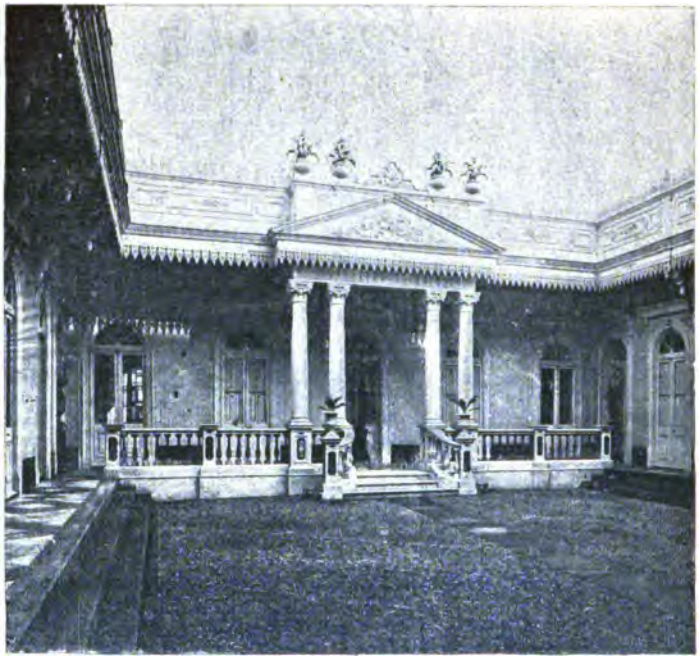
La série commence par la statue équestre du général San Martin qui fait face à celle du général O'Higgins.

L'abbé Molina (auteur d'une *Histoire du Chili* et d'études d'histoire naturelle) et les médaillons des statisticiens et littérateurs nationaux : Tocornal, Benavente, Garcia Reyes, et Sanfuentes, terminent la série de ces personnalités populaires — Du haut d'une colonne un Christophe Colomb contemple les continuateurs de son œuvre.

Colomb a découvert ce monde américain qui, à son tour, deux siècles plus tard, a découvert le monde des idées européennes. La plus pauvre des colonies espagnoles s'est pénétrée de ces idées, leur a donné droit de cité et en a fait le précieux patrimoine d'un peuple follement amoureux de son pays.....

..... Nous nous sommes demandé à quel style appartenaient les élégants hôtels, les demeures seigneuriales de Santiago, et nous n'avons pas trouvé de réponse satisfaisante. D'abord, à peu d'exceptions près, on ne saurait parler ici de maisons : il y a surtout des façades, et ces décors, variés à l'infini, vous montrent tantôt un toit renaissance soutenu par des colonnes doriques —

tantôt un corps de bâtiment central florentin flanqué de deux ailes, d'un style quelconque. Sur la brique ou le pisé des murailles, sur le plâtre, le stuc ou le bois de l'ornementation rapportée apparaissent des couleurs qui, le soir, rappellent les marbres et les granits, les porphyres et les



Type de la maison de Santiago (cour).

jades. Il est certaines heures où Santiago prend, sous l'éclairage crépusculaire, un aspect féerique et invraisemblable. Si ces matières imitées étaient vraies, si ces colonnes, ces chapiteaux étaient sculptés dans le marbre, que de milliards seraient enfouis dans ces demeures !

Leur nombre, comparé au chiffre des habitants, est très considérable ; presque chaque famille habite une maison à elle.

En général le Chilien riche ou pauvre sait bien disposer son *home* spacieux, corollaire et conséquence du *crescite et multiplicamini* érigé en dogme national (1).

Le type de l'ancienne maison de Santiago réunit à la fois des caractères aristocratiques, des dispositions pour une existence toute d'intérieur.

Ces édifices se composaient d'un bâtiment en rez-de-chaussée formant trois cours, la première était entourée de pièces de réception; l'étranger ou le visiteur ne la franchissait guère. — Les chambres habitées par les membres de la famille donnaient sur le deuxième *patio,* et le troisième atrium était réservé à la domesticité. — Le terrain ayant été jadis fort bon marché, les pâtés de constructions ou *cuadras* appartenaient à deux ou quatre propriétaires dont chacun disposait naturellement au moins d'un angle de rue (*esquina*).

Aux carrefours, les toits se trouvaient soutenus par une colonne en pierre, et les murs, laissant sur chaque côté de larges baies, *l'esquina* formait une sorte de coin de veranda servant de débit.

---

(1) Le *Roto* (roturier), assez nomade, n'a généralement pas de maison propre.

Tout propriétaire en ville possédait dans les

Galerie San Carlos dans les immeubles Mac Clure entre la Plaza de Armas et les rues de la Merced et Monjitas.

environs une ferme *(hacienda)* qui fournissait à

la famille les éléments de la vie matérielle. La vente de ce que la ferme produisait se faisait en partie dans cet emplacement. Ce détail explique les dimensions disproportionnées des portes cochères que devaient franchir journelle-

ment d'immenses charrettes qui amenaient de la campagne les légumes, les fruits et le fourrage.

Santiago s'est développé si rapidement que la génération d'aujourd'hui n'a guère vu ces habitudes simples et logiques.

Les *esquinas* existent encore en assez grand nombre, mais elles sont louées à des commerçants et n'ont plus la signification patriarcale du temps de leur création.

Maintenant les habitations ordinaires sont la réduction au tiers ou au quart de la maison type que nous venons de décrire. Depuis quelque temps on couronne d'un premier étage le corps de bâtiment donnant sur la rue. — Cette partie de la maison, les *Altos*, sont généralement mis en location, pendant que la famille du propriétaire occupe le rez-de-chaussée. Ces observations ne s'appliquent pas aux quartiers du centre qui sont distribués à la façon française avec une économie de place qu'explique la valeur du terrain. Les pâtés de maisons sont traversés par des galeries ou passages peuplés de magasins.

Les villes américaines sont toutes construites en damier, et les rues, d'une désolante régularité, se coupent à angles droits.

Heureusement pour Santiago le damier n'est pas régulier ; l'Alameda, cette grande voie centrale, forme un angle avec le fleuve Mapocho dont les rives constituent des rues ou des quais. De la sorte, les voies de l'est à l'ouest ne sont pas parallèles et s'ouvrent en éventail, ce qui a rendu légèrement tortueux certains quartiers. Aussi les principales façades sont dans des grandes rues

droites; citons la maison toute couverte de marbre de M^me^ Real de Azua, le *palazzo* de M. Barazarte, le Palais Blanco Encalada en style Louis XV le plus pur, la demeure de M. Arrieta, villa florentine splendide. M. Urmeneta a édifié un château gothique, M. Claudio Vicuña habite une imitation de l'Alhambra. Le Théâtre Municipal, dont la marquise est couronnée de jolies statues en bronze, rappelle le théâtre du Châtelet qui d'ailleurs est moins ancien que lui.

Maison mauresque de M. Claudio Vicuña (calle de la Compañia).

L'hôtel Cousiño est la maison la plus luxueuse de la ville; les arts et l'art appliqué à l'industrie, l'élégance, le bon goût et le comfort y constituent un ensemble remarquable.

On raconte que le Chili doit son palais de Gouvernement à l'erreur d'un expéditionnaire de l'Escurial. On aurait adopté, dans le conseil

du Roi, un plan pour une monnaie à Mexico et un autre pour Santiago. Le scribe chargé de faire les adresses se serait trompé, et le travail destiné à la capitale de la colonie impériale aurait été envoyé, par le cap Horn, dans la moindre des colonies placées sous le sceptre espagnol. C'est ainsi que ce palais de proportions imposantes et d'un style typique, ayant gardé son nom de *La Moneda,* se serait élevé à quelques pas de l'Alameda, augure de l'agrandissement du pays; et la véritable erreur commise eût été celle de l'audience royale qui jamais ne s'est douté de la valeur de cette région perdue dans les mers du Sud.

Il n'en est rien pourtant; le plan de cet édifice fut dressé à Santiago même, par un Italien de talent, Joaquin Toesca, qui donna à ce monument et au palais de justice le style florentin du portique de la cathédrale et de l'église de Santo-Domingo (1).

La *Moneda* avec ses fenêtres grillées et dépourvues d'ornements, le premier étage trop peu développé en hauteur sur le lourd rez-de-chaussée, est couronnée d'une galerie circulaire. Ce balcon renaissance, entoure (appuyé sur une

(1) Toesca n'était pas seulement architecte mais ingénieur de talent, — c'est lui qui construisit la première route carrossable du Chili (entre Valparaiso et Santiago), ainsi que le Tajamar, digue contre les crues du rio Mapocho.

épaisse moulure) le faîte de cette construction massive ; il en est l'unique élément décoratif. Ajoutez que cette maison, où loge le Président de la République, où fonctionnent tous les ministères, où se trouve la trésorerie générale

Palais Cousiño, vu du jardin

et où l'on frappe la monnaie, est en briques à revêtement peint, de sorte que la matière première n'ajoute rien au caractère artistique de l'édifice ; et pourtant, son extrême simplicité même, l'ensemble qui appartient à une époque déterminée lui donnent je ne sais quel aspect

imposant. On agrandira peut-être ce palais lorsque les nécessités du service l'exigeront, mais jamais on ne le changera, et on aura raison. C'est là que le drapeau national a flotté durant un demi-siècle, c'est là que s'est accompli avec une lente sûreté l'évolution de ce pays vers ses destinées de progrès et de force.

Devant la porte principale se dresse la statue de Diego Portales, assassiné en 1837, qui, durant son ministère sous la présidence du général Prieto, mérita le surnom d'organisateur du Chili.

Faisant face à la *Moneda* la caserne des grenadiers. Il serait difficile d'en analyser le style attendu que sous un fronton grec il s'ouvre au premier des fenêtres en plein cintre, dominant les larges portes dont les piliers semblent constituer un simple soubassement. Des balconnets, servant de frise style Louis XV, s'alignent à côté d'une panoplie gigantesque qui couronne le faîte et où les armes contemporaines jouent un rôle décoratif naguère inconnu en sculpture. Cependant cet ensemble présente une silhouette sobre et frappe par une incontestable originalité de dessin.

Les autres casernes ne sont que des baraquements en pisé, à l'exception toutefois du quartier général de l'artillerie avec ses dépôts où se trouve l'armement complet pour quatre-

vingt mille hommes d'infanterie et de cavalerie ainsi que les parcs.

La simplicité des monuments publics est un trait des mœurs chiliennes. Ainsi, la bibliothèque nationale, d'une modestie qui permet de supposer que l'on a réservé tous les fonds pour l'achat des trésors de la science, occupe la façade sud de la très belle place du Congrès. A l'est se trouve la *casa* de justice; l'architecte du corps législatif a cru devoir rappeler le style des palais où sont logés les pouvoirs exécutif et judiciaire, en couronnant d'une frise épaisse ses quatre façades. Ce balcon est trop lourd pour les proportions de l'édifice. Le reste fait le plus grand honneur à M. Hénaut. Avec ses portiques grecs à colonnades monumentales, surmontées de frontons d'une harmonieuse grandeur, ses deux étages à proportions élégantes, ce monument est un de ces spécimens d'ordre architectural qui n'ont pas besoin d'inscription pour dire leur destination : c'est bien une maison de maîtres du pays.

A la porte nord, Andres Bello, auteur du code civil chilien, repose sur son fauteuil de marbre blanc, pendant que ses successeurs continuent à quelques pas de là son œuvre civilisatrice.

Devant la façade Est, le monument commémoratif de l'incendie de l'église des Jésuites, *La*

Compañia (1). Il est regrettable qu'une vierge et quelques anges d'un style par trop empreint de béate indifférence aient remplacé le premier monument commémoratif de l'effrayant sinistre qui mit en deuil toutes les familles de Santiago.

Les récits d'un drame sans exemple avait inspiré à Carrier-Belleuse une œuvre immortelle dont l'allure plutôt humaine que catholique la fit exiler par les dévôts au quartier des indigents, à l'extrémité du *panteon* général.

La statue représente une femme d'une beauté grave qui, avec un sourire d'espérance au milieu des larmes, ouvre des bras de mère et de sœur; des bras qui viennent d'étreindre des êtres chéris et vont se joindre pour une prière d'une poignante intensité.

J'ai admiré bien des œuvres sculpturales, depuis la Vénus de Milo jusqu'au Moïse de Michel-Ange, mais j'ai rarement senti le cœur et l'âme dans le marbre et le bronze comme devant cette femme qui sollicite un regard et une larme du ciel sur tant de misère sans compensation.

Personne parmi les millionnaires enterrés dans le *campo-santo* de Santiago ne possède un monument funéraire comparable à celui des pauvres.

---

(1) Il y a 25 ans (le 8 décembre 1863), 2.000 personnes y périrent en une heure.

Au milieu des chapelles mortuaires, des anges qui pleurent ou qui prient, de lions qui dorment au pied d'une grille, au milieu d'ancres ou de croix et de colonnes brisées, le mausolée le plus

Mausolée de la famille Matte au cimetière de Santiago.

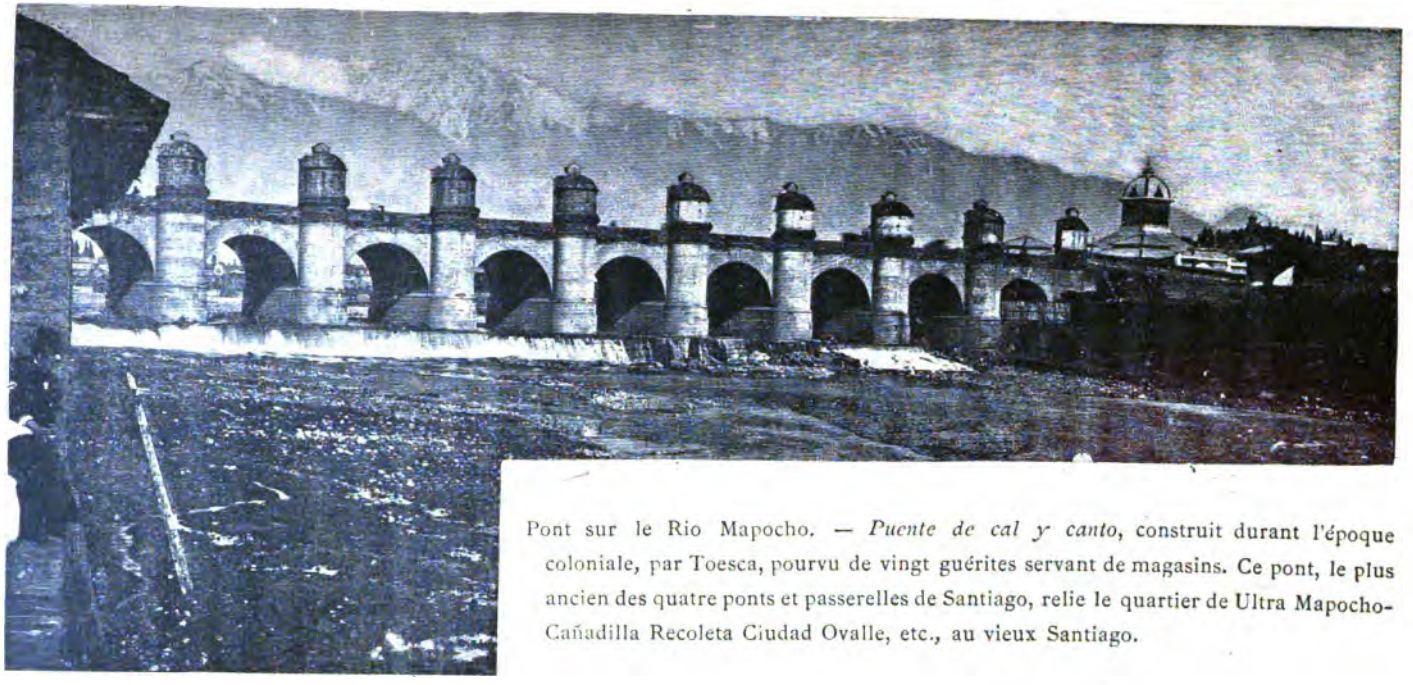
beau est celui de la famille Matte : une pyramide en marbre noir; une porte en pylone avec une croix paraissant étrange sur une architecture pharaonéenne; d'un côté de la porte un sphynx en marbre blanc, et de l'autre une femme mon-

trant le ciel. Le doute et l'espoir sur le fond sombre entourant la croix..... Peu catholique si l'on veut, mais d'une conception hardie et saisissante, d'une ligne très pure, et d'un admirable effet pittoresque.

Le cimetière se trouve au milieu d'un quartier excentrique où les roturiers (*los rotos*) sont installés dans des sortes de cités ouvrières (*conventillos*). Il existe un certain nombre de ces édifices situés loin du centre. Chaque individu ou chaque famille y occupe une ou deux pièces. Les femmes, accroupies devant un réchaud, font généralement la cuisine sur l'étroite voie entre les longues rangées de pièces qui s'alignent semblables aux cabines des vapeurs. Le Conventillo est le refuge, dans cette ville, de la malpropreté et souvent du crime. C'est là que la police a le plus à faire, et que la variole et le choléra choisissent presque exclusivement leurs victimes.

Le Roto n'a pas de foyer, la misère grimace des murs délabrés de sa pièce dépourvue de meubles où des peaux de moutons servent de couchettes.

Pour retourner vers les quartiers du centre, nous passons devant l'hôpital de Saint-Vincent de Paul dont les 600 lits se trouvent dans une série de petits bâtiments en rez-de-chaussée. — Ces maisons, séparées par des jardins, sont



Pont sur le Rio Mapocho. — *Puente de cal y canto*, construit durant l'époque coloniale, par Toesca, pourvu de vingt guérites servant de magasins. Ce pont, le plus ancien des quatre ponts et passerelles de Santiago, relie le quartier de Ultra Mapocho-Cañadilla Recoleta Ciudad Ovalle, etc., au vieux Santiago.

disposées autour de cours spacieuses plantées d'arbres et reliées entre elles par des galeries à jour.

Cet hôpital, le plus beau de la ville (1), est desservi, comme tous les établissements hospitaliers du Chili, par des sœurs de la charité qui font pour notre pays des conquêtes morales dont on se rend difficilement compte, si on n'a pas vécu à l'étranger. Suivons la longue avenue de la Cañadilla et passons le vieux pont espagnol avec ses arches nombreuses sous lesquelles on peut, durant les trois quarts de l'année, établir sa tente en craignant plutôt la disette d'eau que l'inondation.

Il est pittoresque ce solide monument avec ses boutiques minuscules installées dans des guérites qui surmontent les piliers.

Nous voici dans la rue du Pont :

A notre gauche, le quartier général des pompes avec son *campanile*, observatoire et clocher des compagnies de pompiers comptant environ 1.500 volontaires (2).

---

(1) La Maestranza pour femmes. — Saint-Jean-de-Dieu pour hommes.

(2) A Santiago, le corps des pompiers dispose d'un matériel presque entièrement Nord-Américain, acheté au moyen des cotisations des pompiers mêmes. Les compagnies d'assurances ne soutiennent pas ce corps qui travaille pour leurs intérêts.

La colonie française de Santiago a constitué deux compagnies, l'une de pompiers et l'autre de sapeurs, ou comme on dit dans le pays

Lorsque les dimanches ils essaient leur matériel sur l'Alameda le peuple accourt comme s'il allait à une fête.

C'est ainsi qu'il se rend aux exercices militaires dans le Parc Cousiño dont l'entrée rappelle le Bois de Vincennes. Derrière une pelouse énorme se développent un parterre de fleurs, un tour du lac, des charmilles, des ponts pittoresques ; et le monde élégant anime ce jardin admirable dix fois par an durant une heure ou deux.

Une autre promenade, la *Quinta Normal*, est devenue par la force des choses une sorte d'encyclopédie vivante du pays, un panorama d'enseignement des choses, où tout le monde se rend non seulement pour respirer l'air frais mais *pour voir*.

On y élève les animaux et des enfants, on y cultive les arts et les plantes, on y étudie, on y mange, on y observe les étoiles, et on y vend des légumes.

La *Quinta Normal* était tout d'abord un jardin botanique auquel l'Etat ajouta un jardin d'acclimatation. En 1875, le Chili organisa une exposition universelle dans un édifice, réduction

---

« d'échelles ». Ces compagnies ont une réputation d'agilité et d'intrépidité des mieux établies et ont souvent servi à maintenir les sympathies pour les *gavachos*, — surnom dont on nous gratifie dans cette partie de l'Amérique du Sud.

Palais construit en vue de l'Exposition de 1875. Après la clôture de l'Exposition on a tenu à conserver ce monument et on l'a utilisé en y installant un musée d'histoire naturelle des plus complets et une école supérieure d'agriculture. Cet édifice est situé dans le parc de la *Quinta Normal,* à l'extrémité ouest de Santiago.

du Palais de l'Industrie, qu'on éleva entre la ménagerie et les pépinières, au milieu d'un parc qui rappelle nos squares de Paris.

Dès 1876, on installa et on développa, dans les salles de l'exposition, le muséum d'histoire naturelle que Claude Gay avait créé lors de son séjour au Chili. Puis on établit une station agronomique, un bureau météorologique. On abattit le mur qui séparait la Quinta de l'Observatoire et, en agrandissant ce domaine, on y bâtit une ferme modèle où travaillent les élèves d'une école d'agriculture.

Au bout d'une avenue superbe, un Parthénon en plâtre reçoit annuellement les toiles et sculptures des artistes du pays, et, d'ici peu, un millier d'élèves seront reçus dans le premier internat de l'Etat que l'on construit à l'extrémité nord de la Quinta.

Ainsi, sur 150 hectares environ, dans des bâtisses de tous les styles, séparées par des plates-bandes, des lacs, des corbeilles de fleurs, des vignobles et des champs, et reliées par des quinconces et des charmilles, des allées ombreuses et des sentiers qui serpentent entre des buissons, on développe toutes les tendances, on multiplie tous les efforts du peuple chilien vers le progrès intellectuel et matériel.

L'école des arts et métiers est voisine de la Quinta, et l'artisan et le mécanicien y grandissent

Cerro de Santa Lucia (anciennement le Huelen) **transformé en promenade publique par M. Benjamin Vicuña Mackenna, Préfet de Santiago.**

côte à côte avec l'agriculteur et l'aspirant aux carrières libérales.

Dans une société non raffinée et où le Santiaguin d'aujourd'hui ne pourrait plus reconnaître son milieu, il n'existe que trois grands métiers: — on est agriculteur, soldat ou prêtre.

Le vieux Santiago a reflété d'une façon très complète cette triple face sociale avec une certaine allure générale d'« avocatie » qui caractérise tout ce qui se fait dans le pays.

Nous avons vu que le citadin vivait de sa propriété agricole. — Le clerc n'appartenait guère à la société. — De son côté le soldat avait fortifié la ville: sur une verrue en roche qui s'élève au milieu de la cité, il a établi des remparts et des machicoulis. Après la défaite des autochthones ce fortin s'est transformé en une pittoresque ruine.

Un homme d'esprit, préfet de la capitale, comprit que le grand ennemi qui fallait y combattre était l'ennui, et aussitôt il transforma le Huelen (1) en lieu de promenade. — Avec ses ruines réelles ou factices, avec ses créneaux servant de parapets, avec ses larges chemins serpentins, ses sentiers perdus, ses escaliers taillés dans le roc, avec ses bassins et ses cascades, son aquarium et ses restaurants, ses dieux antiques entourant la statue de l'archevêque Vicuña, sa chapelle veillant

(1) Valdivia avait appelé cette colline Cerro de Santa-Lucia.

sur son théâtre et son Pedro Valdivia en pierre, le Cerro de Santa Lucia est bien la promenade la plus originale, la plus éclectique qui soit.

Du sommet de ce Cerro on peut faire le bilan

Eglise de la *Recoleta Dominica* dans la Canadilla de Santiago quartier Ultra-Mapocho.

de l'œuvre du prêtre catholique au Chili et compter les tours florentines de Santo Domingo, les églises de style jésuitique de Saint-François, de la Merci, et des Augustines, les édifices modernes sans grandeur du Carmen Alto

et de la Gratitud Nacional, l'église non terminée du Salvador, les clochers aigus sans style déterminé des Pères français et des Lazaristes, le campanile italien des capucins, la Recoleta Dominica, imitation de Saint-Paul de Rome et le maigre pavillon qui, semblable à une antenne, se dresse sur la nef massive de la Cathédrale. — L'impression qu'on éprouve se résume en une phrase qui n'a pas été écrite pour le Chili : ce pays est né trop tard dans un siècle trop vieux. — Il n'existe pas dans cette capitale une église réellement imposante par la splendeur ou la sévérité de sa conception, la richesse de son style, ou la grâce de son ornementation. — Il manque à cette ville le sceau en pierre dont les peuples profondément religieux ont su marquer leurs domaines, et la nappe dorée du soleil couchant n'enveloppe pas de sa lumière d'apothéose un de ces monuments que les grandes époques de la foi militante ont su élever.

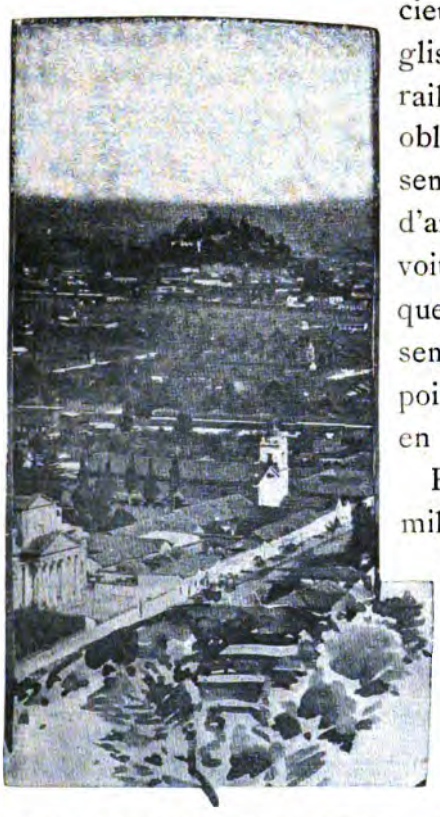
Et cette paisible cité, dans son cirque de Cordillères neigeuses, envoie vers la hauteur les bouffées de parfum de ses milliers d'orangers plantés dans les cours des maisons. — De ce belvédère incomparable, on voit les demeures bordant des rues qui se prolongent dans la plaine verdoyante (1).

A cette hauteur, les bruits de la grande ville se

(1) Santiago ne compte pas moins de 243 kilomètres de rues.

Grande nef de la *Recoleta Dominica.*

réduisent au bourdonnement d'une ruche. Silencieux les tramways glissent sur leurs rails que les rayons obliques font ressembler à des fils d'argent vierge. Les voitures microscopiques, les hommes semblables à des points se meuvent en silence.



Quartier d'Ultra-Mapocho, vu du Cerro de San Cristobal.

Redescendons au milieu de cette vaillante population. Entrons dans les maisons, vivons de la vie commune et connaissons le Chilien à son œuvre.

CHAPITRE II

Instruction Publique

Le panorama de Santiago qui précède présentera tout son intérêt lorsque nous y verrons apparaître l'habitant.

Mais avant de parler de l'homme, disons deux mots de l'école qui, de l'enfant, fait un citoyen.

Ce pays, durant l'époque coloniale, était le plus pauvre de la couronne de Castille et le moins avancé sous tous les rapports.

Il pesait bien peu dans les conseils du Roi ce demi-million de sujets qui était d'un mince rapport, et qu'on soutenait plutôt pour combattre les hordes araucanes. C'était un pays sous les armes comme en Autriche, la province des confins militaires.

Ce bivouac devenant nation après la guerre de l'Indépendance, n'a eu de hâte plus grande que de se soustraire au militarisme qui pourtant, à titre héréditaire, devait être dans le sang autant que dans les mœurs. Le premier congrès natio-

nal (en 1811) élabore un plan d'études, décrète la fondation de collèges et prépare pour les enfants d'alors l'instruction dont la génération des « libérateurs » regrettait de n'avoir pas joui.

La *Universidad de Chile* (Palais dans lequel sont installées les cinq Facultés de Santiago) donnant sur la Alameda et les rues San Diego et Arturo Prat.

Le mérite de ces rudes patriotes est d'autant plus réel qu'ils se trouvaient non seulement en présence de la table rase : tout était à créer, mais, devant les obstacles les plus difficiles à renverser : les préjugés. D'une part, lorsqu'on voulut

ouvrir une école de dessin, on ne trouvait pas, dans les magasins de tout le Chili, des crayons pour les élèves, et d'autre part on criait au scandale, quand en 1812 on voulut établir une école de jeunes filles.

L'ignorance de la femme avait je ne sais quoi de dogmatique, et l'écrivain espagnol Campomanes fut un novateur en soutenant qu'une femme pouvait raisonnablement apprendre à lire.

Au commencement du siècle beaucoup de belles dames du grand monde chilien, descendant de nobles familles castillanes, ne savaient pas signer, et Vancouver raconte que celles qui écrivaient faisaient de grands bâtons comme des enfants qu'on initie aux premiers principes de la calligraphie.

Aujourd'hui, dans ce même pays, la femme n'est pas seulement un agent d'éducation mais d'instruction, et ceux qui, grâce à un labeur constant, ont obtenu ce résultat, ont bien mérité de leur peuple.

Depuis le jour où le Chilien était maître chez lui, l'enseignement aux trois degrés a été *gratuit*.

Ces raffinés d'amour-propre national, renonçant à toute fausse vanité, ont confié à des étrangers le soin de former les maîtres pour la génération à venir. Par des contrats particuliers ils ont remis à des spécialistes de toutes nationalités

l'enseignement des branches où ils se reconnaissaient novices. Et, poursuivant par une autre voie, un but analogue, ils ont payé et ils paient constamment des bourses aux jeunes hommes dont les examens ou les débuts de médecins ou d'ingénieurs, d'artistes ou de littérateurs autorisent l'Etat à espérer que, grâce à des études complémentaires aux grandes écoles européennes, ces élèves brillants deviendront des maîtres utiles au pays (1).

Suivons l'enfant à travers ses étapes d'élève et d'étudiant.

Il entre à cinq ou six ans à l'école primaire. Un instituteur ou une institutrice l'initie aux mystères de l'A B C, et l'enseignement des choses donne à son esprit une tournure positive qui répond assez à ses penchants. En général, ces natures, sans être précoces, absorbent, grâce à une sorte de porosité intellectuelle, sans effort et très complètement les premières notions.

Ces dispositions ont produit jusqu'à ce jour les résultats suivants, constatés par le recensement de 1885. Le Chili avait en chiffres ronds 2.900.000 habitants sur lesquels 740.000, c'est-à-dire un quart, savaient lire. Sur 300.000 enfants des deux sexes (de six à dix ans), 72.000 (soit également un

(1) La préoccupation du Gouvernement chilien n'est pas seulement la chose enseignée, mais aussi l'art d'enseigner. Aussi envoie-t-on surtout des normaliens en Europe.

quart environ) et, sur 600.000 enfants jusqu'à quinze ans près de 200.000, ou un tiers, avaient reçu l'instruction première.

Cette proportion est destinée à changer rapidement. Qu'on en juge : en 1886, 50.000 enfants fréquentaient 826 écoles. Un an après, le nombre des écoles n'était augmenté que de 36, mais le nombre des élèves s'était élevé à 78.000.

A la fin de la présidence de M. Santa Maria, en 1885, le budget de l'instruction publique se montait à 2.500.000 piastres auxquelles les communes ajoutaient 100.000 piastres : moins d'une piastre par habitant.

Aujourd'hui, l'instruction primaire seule absorbe 1.400.000 $, et l'instruction publique a un budget de plus de 5.000.000 de piastres, c'est-à-dire 2 $ par habitant.

Il n'existe pas au Chili de commune sans école gratuite, et d'ici dix ans, tous les citoyens sauront lire et écrire.

Dans les établissements privés, le nombre des élèves est du double de ce qu'il est dans les écoles gratuites.

Depuis peu, on a installé dans ces écoles des leçons pratiques de métiers utiles. Sans rien

---

(1) La poste donne la mesure de la diffusion des connaissances élémentaires. — Au Chili, en 1852, elle a expédié 71.000 pièces, en 1864, 4.370.000, en 1874, près de 13 millions, en 1887, plus de 40 millions !

Santiago où chacune des facultés a des cours généraux que doivent suivre tous les élèves ; en ce qui concerne les spécialités, les conférences sont obligatoires pour ceux qui désirent obtenir le diplôme correspondant.

On fait son droit pour devenir avocat ou pour remplir certaines fonctions publiques.

On étudie la médecine pour devenir médecin ou pharmacien ; on s'adonne aux mathématiques et aux sciences exactes pour obtenir le grade d'ingénieur géodésien, des mines ou des ponts-et-chaussées.

Pour être admis aux écoles de droit ou de médecine, il faut être bachelier ès humanités (1) —

---

(1) Le programme comprend l'étude très approfondie de la grammaire. Il paraît que les Chiliens, au moment de l'Indépendance, parlaient une sorte d'argot et que le premier recteur de l'Université, Andres Bello, s'efforça de redresser ces déformations de la langue au moyen d'une orthopédie linguistique.

Le latin est facultatif. — Lorsqu'on suit ce cours, on doit prouver en outre la connaissance d'un idiome moderne, — à défaut de latin on doit passer un examen en 3 langues vivantes.

L'Histoire universelle (d'après Duruy) et un cours spécial d'*Histoire américaine*, notamment d'*Histoire chilienne* (d'après Barros Arana).

Un cours de géographie, de rhétorique.

L'Histoire littéraire universelle, très largement développée.

Un cours de philosophie (d'après Jourdain), des notions d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie, — de physique, de chimie, d'histoire naturelle, de physique terrestre, — de cosmographie (d'après Guillemain) et d'hygiène.

Tous les textes en dehors de ceux qui sont spécialement indiqués ont été rédigés par des professeurs chiliens.

et dès lors, en quatre ans, on peut devenir bachelier en droit, en médecine ou ès mathématiques.

Le grade supérieur est celui de licencié.

L'Etat ne décerne pas le titre de docteur.

On obtient les divers grades à la suite d'examens (qui ne sont pas des concours) passés devant des commissions nommées *ad hoc* et composées de professeurs des facultés, du lycée ou des écoles spéciales de Santiago, et de notabilités scientifiques.

Les examens ne comprennent pas, comme chez nous, des programmes d'ensemble; ils ne portent que sur une matière. — Ainsi, en 1886, le nombre des élèves immatriculés aux cinq branches de l'enseignement supérieur (droit et sciences politiques, médecine, pharmacie, sciences physiques et mathématiques, beaux-arts), étaient de 968 qui ont passé 2.690 examens, donnant 405 diplômes universitaires: dans la même année sur 2.737 examens de passage, des établissements secondaires aux facultés 2.070 ont été déclarés satisfaisants.

Aucun des grades chiliens ne correspond exactement à nos baccalauréats et licences ès lettres ou ès sciences.

C'est que le grec n'a guère été enseigné en ce pays, et depuis 1877, le latin a plus ou moins disparu.

A propos de cette révolution ou de cette évo-

lution, on a entendu les mêmes raisonnements et les mêmes doléances qui chez nous se sont élevés lors de la réorganisation de l'enseignement spécial.

On s'est indigné en songeant qu'un médecin ordonnerait des potions sans avoir lu Hippocrate dans le texte original, qu'un avocat plaiderait en espagnol sans savoir le latin.

La victoire est restée aux adversaires du surmenage, aux hommes qui tenaient avant tout compte des nécessités de l'enseignement pratique et du mouvement accéléré de la science contemporaine.

Aussi le type de l'étudiant ou du *student* n'existe-t-il pas au Chili. — On ne saurait non plus parler d'une vie universitaire. On se voit en classe, et le reste du temps, on demeure sagement chez soi. — La seule association entre élèves que je connaisse à Santiago est la *liga protectora*, sorte de société de bienfaisance mutuelle qui a de nombreux adhérents.

Si nous quittons les pépinières de la culture générale de l'esprit, pour parcourir les établissements où l'on prépare la jeunesse aux spécialités, nous trouvons d'abord les cinq Facultés, les séminaires, les écoles d'agriculture, des mines, des arts-et-métiers, des beaux-arts, le conservatoire de musique, les écoles navale et militaire, de télégraphie et d'art vétérinaire, des écoles normales pour hommes et femmes et jusqu'aux écoles de

cuisine et de couture, embrassant ainsi le cercle des connaissances humaines avec une organisation qui rend la science accessible et profitable pour toutes les classes sociales.

Nous trouverons à l'école de médecine, des cliniques, des laboratoires fort bien installés et des professeurs chiliens comme Yzquierdo dont les découvertes en histologie sont citées par les savants des deux mondes.

Les noms des docteurs Barros-Borgoño, chirurgien de la Faculté de Paris, et Ugarte dans sa clinique médicale, ont depuis longtemps déjà franchi les limites politiques de leur pays.

L'école de droit n'a que des maîtres nationaux.

M. George Huneeus, recteur de l'Université, est en même temps professeur de droit constitutionnel. Clair et méthodique il parle à la fois comme légiste et comme homme politique; il est entouré dans son cours d'une jeunesse qui, sous le charme de la diction limpide du maître, suit ses leçons avec une attention peu commune (1).

A la Faculté des lettres point de professeurs étrangers (2).

Aux sciences nous trouvons à côté des savants

---

(1) M. Cood, professeur de droit civil, mort en 1887, mérite une mention spéciale.

(2) Le cours facultatif de langue grecque est fait par M. Roener, de nationalité allemande, et les cours de langues vivantes sont confiés à des maîtres diplômés dans les pays dont ils enseignent l'idiome.

chiliens, M. Chardayre, ingénieur français, et Schultze, chimiste allemand.

L'organisation de ces écoles publiques, la rédaction des programmes, la nomination des professeurs, la surveillance et l'inspection scientifique et matérielle des établissements qui s'exerce par des délégués spéciaux, appartiennent, grâce à une disposition constitutionnelle, à un conseil universitaire dont les décisions, prises à la majorité des voix, doivent être revêtues de la sanction présidentielle.

Ce conseil, présidé par le Ministre de l'Instruction publique, comprend le Recteur, sorte de grand-maître de l'Université, son secrétaire général, les doyens des cinq Facultés, le Recteur du lycée de Santiago, trois membres nommés par le Président de la République et deux membres nommés par le corps des professeurs.

Sous cette haute surveillance l'instruction est entièrement libre au Chili, mais l'Etat seul peut délivrer des diplômes.

L'école des beaux-arts compte des professeurs italiens (comme Mochi), et des maîtres du pays qui ont étudié en France et ont obtenu, comme Plaza, des récompenses à l'école des beaux-arts et au Salon.

Le conservatoire de musique a formé un nombre incalculable de professeurs de toutes sortes d'instruments.

Le Chilien a l'oreille juste ; dans les musiques militaires, les roturiers apprennent à jouer d'un instrument en quelques semaines et arrivent rapidement à des effets d'ensemble très satisfaisants.

Récemment, le ministère de l'Instruction publique a décidé que les cours de beaux-arts seraient détachés de l'Université. On fonderait une école spéciale, placée sous la haute direction d'un Conseil, qui aura en même temps à surveiller l'organisation du salon, le développement des musées, etc.

L'école des Arts-et-Métiers est, au point de vue pratique, pour le développement matériel du pays, l'établissement le plus important. Établi en 1849 sur un pied très modeste, il eut pour premier directeur un Français, M. Jarrier. — A cette époque l'industrie mécanique était totalement inconnue au Chili. Nul atelier n'existait à Santiago ou à Valparaiso. A l'inverse de ce qui arrive chez nous, le pays a été, en fait de développement industriel, à la remorque du gouvernement. Ailleurs, par exemple en France, l'industrie sollicite du gouvernement la création d'écoles des Arts-et-Métiers. Ici au contraire, l'école a été la créatrice de l'industrie nationale. Presque toutes les grandes usines ont eu pour fondateurs et directeurs, d'anciens maîtres surveillants engagés en Europe. D'autre part, l'Etat alloua

aux élèves ayant appartenu aux premières promotions une certaine somme destinée à acheter les outils pour établir un petit atelier.

Dès le début, le plan d'études et de travaux a été copié sur nos programmes (1).

En 1889, cette école s'installera dans un local nouveau, dont les parties en fonte, la charpente et tout le mobilier ont été fabriqués par les élèves mêmes.

Par la distribution ingénieuse des ateliers, des salles d'études et d'habitation, par la facilité de surveillance, par l'aménagement pratique de la force motrice, par la grandeur des amphithéâtres, la clarté des salles et leur bonne aération, cet édifice est un des mieux conçus de ce genre, et fait le plus grand honneur à notre compatriote, M. Louis Chardayre, qui en a dressé le plan et qui, en sa qualité de directeur de l'établissement, lui a assuré une exécution parfaite.

Les écoles et l'Institut d'agriculture me paraissent également fort bien compris.

Ils se trouvent sous la haute direction d'un

---

(1) La durée du temps des études, à la fois théoriques et pratiques, est de cinq ans. On a installé quatre ateliers: pour la mécanique, la menuiserie, les forges et la fonderie. Tout récemment le Gouvernement a fait venir comme chefs de ces ateliers d'anciens élèves de nos écoles de Châlons, d'Aix et de Paris.

Les maîtres d'arts professionnels comme la couture, la ganterie, la reliure, etc., sont également Français.

Conseil présidé par le ministre et composé des présidents de la Société d'agriculture, et de celles de l'industrie et des mines. — En font encore partie : les directeurs de l'école d'Agriculture, d'Arts-et-Métiers et le professeur de chimie à la Faculté des sciences.

L'école d'Agriculture de Santiago avait été destinée à être un « orphelinat de la guerre ». On devait donner aux enfants des soldats chiliens morts pour le pays, un enseignement agricole pratique tout en leur faisant suivre les cours d'enseignement primaire. L'Institut agricole donne l'enseignement supérieur de ces connaissances.

J'ai parfois causé avec ces enfants qui sarclent, sèment et récoltent, et il m'a semblé qu'ils comprenaient à merveille que la terre est le répertoire de tout ce qui est beau, pittoresque et grandiose ; le développement de leurs muscles n'arrête point celui de leur esprit.

J'en dirai autant pour les élèves des écoles de mines où l'on forme ce que dans le pays on appelle les « mayordomos », un corps de conducteurs de travaux.

Les jeux athlétiques n'étaient pas en honneur jusqu'en 1886. — On s'en est aperçu et une première société de gymnastique s'est fondée à Santiago en 1887. Dans ces questions, tout n'est qu'une affaire d'élan à donner : aujourd'hui il existe des sociétés semblables dans plusieurs

villes chiliennes, le gouvernement a fait venir des professeurs suédois qui ont été attachés aux écoles primaires. On a acheté un matériel considérable pour tous les établissements scolaires, et un précis de gymnastique, traduit en espagnol, fait dès maintenant partie des livres de classe.

En résumant le rôle enseignant des étrangers au Chili, nous pouvons constater que, depuis 1825, époque à laquelle le gouvernement a résolu de faire disparaître le dénivellement scientifique entre son pays et les pays européens, on compte parmi les nombreux maîtres appelés à Santiago trois Espagnols, quinze Français, trois Italiens, cinq Allemands, un Anglais et un Vénézuelien marquants (1).

Don José Ignacio Vergara,
Directeur de l'Observatoire.

---

(1) En voici l'énumération :

Le mathématicien Gorbea, le littérateur et philosophe Mora, le médecin Pasaman, de nationalité espagnole.

La France a fourni le naturaliste Claude Gay, depuis lors membre de l'Institut, les médecins Sazie, le chirurgien Thévenot, l'anatomiste Lafargue, le géodésien Pissis, le chimiste Crosnier, l'helléniste et latiniste Vandel-Heyl, le musicien Dejardin, les architectes Brunet des Bains et Hénaut, le sculpteur François, l'ingénieur Ansart, les ingénieurs-directeurs de l'Ecole des Arts-et-Métiers,

L'état politique, agricole et industriel que nous allons esquisser dans les pages suivantes, prouvera de quelle façon les leçons de ces hommes ont profité aux élèves et au pays.

Jarrier et Chardayre, l'économiste Courcelle-Seneuil (membre de l'Institut et Conseiller d'Etat) et Domeyko (Polonais-Français), chimiste, minéralogiste et géodésien.

Parmi les Allemands, nous devons citer le naturaliste Filippi, l'astronome Moesta, le gynécologiste Moericke, le chimiste Schultze, l'helléniste Lobeck.

Les peintres Cicarelli et Mochi, ainsi que le professeur d'agriculture Sada, étaient Italiens.

L'Angleterre a envoyé l'aliéniste Benham, élève de Darwin, et enfin le littérateur, légiste et philosophe Andres Bello, était originaire de Venézuela.

Dans le courant de l'année 1888 le Chili a donné à son observatoire qui se trouvait depuis plusieurs années sous la haute direction d'un mathématicien distingué, M. José Ignacio Vergara, un développement considérable. On a fait venir trois astronomes français, M. Obrecht, de l'observatoire de Paris, M. Devaux, de Marseille, et M. Lagarde, d'Alger. On a résolu de faire à Santiago la partie correspondant au Chili du portrait photographique du ciel, qui servira à l'établissement de la carte astronomique universelle dont on prépare l'exécution.

CHAPITRE III

Politique

Dans le monde colonial espagnol, somnolent sous son ciel de feu et sous l'absolutisme d'un pouvoir royal insaisissable, l'obéissance passive imposait aux esprits le calme plat que recommandaient le climat, l'Inquisition et la prudence.

Le mouvement politique depuis la Californie jusqu'au détroit de Magellan naquit avec les aspirations vers l'indépendance.

En 1780, il y avait alors de 60 à 70 étrangers au Chili, Berney et Gramusset — on dirait le titre d'une comédie de Labiche — prononcèrent, les premiers dans ce pays, le mot d'indépendance. Ces deux Français ont été victimes de leur tentative.

Berney, élève de Rousseau, enseignait le latin et les mathématiques. — Il avait rédigé un plan de gouvernement républicain et une lettre destinée au roi Charles III auquel il annonçait fort loyalement que le Chili avait l'intention de se séparer de la monarchie. Gramusset était ouvrier mécanicien,

cerveau actif, inventeur de machines de toutes sortes et notamment d'une pompe pour arroser les hauteurs qui ne voulait jamais fonctionner.

Ces hommes, d'accord avec le titulaire d'un majorat chilien — José-Antoine Rojas — songèrent très sérieusement à soulever le pays. Rojas avait voyagé en Europe et entretenait une correspondance avec Voltaire; il crut que certains troubles provoqués par la perception d'un nouvel impôt avaient préparé l'opinion pour une révolte générale. Les idées d'indépendance commençaient d'ailleurs à se répandre dans toute l'Amérique du Sud. Au Pérou, éclata à cette époque la révolution de l'Indien Tupac-Amaru — et une autre assez considérable fut difficilement comprimée à la Nouvelle-Grenade. Les conciliabules de Berney et Gramusset, dénoncés au régent de l'audience royale (Alvarez de Acevedo), amenèrent l'arrestation de ces rêveurs. L'instruction fut conduite en secret pour que personne ne put soupçonner qu'il y eut des individus assez osés pour conspirer contre le roi. Berney confessa tout avec la candeur d'un utopiste.

Gramusset nia tout; mais on découvrit des documents qui établirent sa connivence avec Berney, Rojas et d'autres. Les deux Français furent envoyés sans bruit à Lima d'où, après quatre années de prison, on les embarqua pour l'Espagne. Ils firent naufrage sur la côte du Portugal. Berney

périt et Gramusset mourut en prison à Cadix.

Quoique la justice eut prononcé la peine de mort contre eux et ordonné des poursuites contre des Chiliens compromis dans cette affaire, le vice-roi du Pérou ne voulut pas rendre exécutoires ces jugements pour éviter toute publicité. Aussi personne ne soupçonnait à Santiago qu'il y avait eu conspiration, et ce sont MM. D. Barros Arana et M.-L. Amunatégui qui, quatre-vingts ans plus tard, ont découvert dans les archives de l'audience du Chili et dans les archives du Conseil des Indes les pièces relatives à cet épisode.

Dans les premières années du siècle, au moment où l'action française en Espagne permit aux colonies de ce pays de se détacher de la métropole affaiblie, les promoteurs de l'indépendance chilienne reprirent l'idée de Berney et Gramusset, dont ils ne soupçonnaient pas l'existence. Ils secouèrent la domination de la monarchie castillane et remplacèrent le régime de la *Capitania* générale par la République.

Il est difficile pour un peuple qui passe de l'état colonial à l'état souverain de ne pas confondre les libertés avec le désordre. Le régime des condottieri s'explique très bien au lendemain des convulsions, car il se résume par les mots : la palme au vainqueur.

Le Chili a échappé à ce danger. Ses gouvernements ne sont pas nés de l'émeute et aucun

d'eux n'a fini dans le sang. Ayant entrepris la lutte contre la métropole en 1810, indépendant depuis le 18 septembre 1818, ce pays a vu, depuis tantôt soixante-dix ans, fonctionner, d'une façon normale, sa constitution, diversement interprétée il est vrai, mais se rapprochant de plus en plus des idées modernes, garantissant davantage, au fur et à mesure que les présidences se succédaient, la sécurité individuelle. Cette République a fondé sur le respect de la loi un ordre social sévèrement établi. Elle a observé dans ses emprunts directs une incontestable honnêteté financière et, grâce à des efforts continuels, elle a affirmé sa souveraineté au dehors par le respect d'elle-même au dedans.

Voici à grands traits son histoire constitutionnelle : avant la déclaration de l'Indépendance (de 1810 à 1818) et même avant la bataille de Rancagua (4 octobre 1814) où les troupes de la Métropole furent victorieuses, les habitants se divisaient en deux partis, dont l'un reconnaissait pour chef Bernardo O'Higgins, et dont l'autre suivait l'impulsion de Jose Miguel Carrera.

Les libéraux, *los exaltados*, surnommés dans la suite les « Pipiolos », voulurent faire table rase du passé; les conservateurs, *los moderados,* les « Pelucones » comme les appelait le peuple (les hommes à perruque), désiraient conserver les vieilles institutions tout en aspirant à la souverai-

neté nationale. La fermentation révolutionnaire, ou plus justement l'époque anté-constitutionnelle, dura depuis 1823 jusqu'au 17 avril 1830.

A cette date, les libéraux furent battus dans la bataille de Lircai (1).

Le passage au pouvoir de O'Higgins a laissé des traces profondes. Ce dictateur a accompli, par de simples décrets, des réformes radicales qui sont restées. Il a confirmé la suppression de l'esclavage, des titres de noblesse et des armoiries votée par le *alto congreso* de 1811 ; il a exilé les évêques serviteurs de la cause d'Espagne ; il a diminué l'influence sacerdotale en jetant les bases d'une organisation de l'instruction publique.

Alors on inhumait encore dans les églises ; O'Higgins créa les cimetières et les terrains consacrés à la sépulture des protestants.

Il était entouré de libéraux comme Rozas, Salas et Henriquez ; en 1826 et 1827 les idées fédérales, qui ont pendant si longtemps morcelé l'action nationale de plusieurs autres Républiques hispano-américaines, ont failli détruire l'unité à laquelle le Chili doit en partie sa force.

En 1828, le parti au pouvoir rédigea une Constitution où se trouvaient consignées toutes les libertés, toutes les garanties.

Cependant le pays n'était pas encore mûr

(1) Lircai est un fleuve du département de Talca ; la bataille eut lieu sur la rive sud de ce cours d'eau, en face de la ville de Talca.

pour un régime aussi avancé; alors les révoltes de casernes, les désordres de toute espèce n'étaient pas rares.

Les conservateurs, comprenant les dangers que courait la République par ces excès, ont organisé en 1829 une révolution militaire sous le général Prieto qui triompha en 1830. Ce parti gouverna jusqu'en 1854 en assurant la paix intérieure dont le Chili a joui jusqu'à ce jour (1).

Pendant que les républiques sud-américaines s'habituaient à n'assister presque jamais à une transmission constitutionnelle des pouvoirs présidentiels, le Chili a eu à la fois la chance et le mérite de voir arriver tous ses premiers magistrats au terme de la période gouvernementale que leur assignait la loi.

C'est ainsi qu'au général Prieto (1831 à 1841) succéda le général Bulnes (1841 à 1851). Depuis lors, tous les présidents ont été des civils : Montt gouverna de 1851 à 1861; Perez, de 1861 à 1871.

Ces quatre premiers présidents avaient exercé le pouvoir présidentiel pendant deux périodes de cinq ans chacune. Le Congrès déclara en 1870 que les chefs du Pouvoir exécutif n'étaient réé-

---

(1) Il y a eu, au cours du dernier demi-siècle, deux tentatives révolutionnaires sans portée et qui ont plutôt servi à consolider le pouvoir constitutionnel.

ligibles qu'après un intervalle de cinq ans. Et dès lors nous voyons successivement Errazurriz, de 1871 à 1876; Pinto, de 1876 à 1881; Santa-Maria, de 1881 à 1886, et depuis cette époque, M. Jose Manuel Balmaceda.

Analysons rapidement les travaux des conservateurs durant les vingt-quatre ans qu'ils ont été les dépositaires du pouvoir.

Leur premier soin a été de créer une administration et d'établir l'ordre public. Ce travail fut consacré par la Constitution de 1833 qui, sauf des modifications de détail, est encore en vigueur.

Le général Prieto, le premier président de l'ère nouvelle, était un homme de bon sens; modeste et patriote, il s'entoura d'un administrateur énergique don Diego Portales, d'un jurisconsulte M. Mariano Egaña, d'un financier M. Renjifo et d'un intelligent soldat, le général Bulnes.

Voyons l'œuvre de ces conseillers: Portales, ministre de l'Intérieur, commença par organiser une Garde nationale et créa, sous le nom anodin de *Los Carros* (les voitures), des galères sur roues: des charrettes traînées par quatre bœufs supportant des cages de fer à trois étages.

Ces prisons roulantes étaient habitées chacune par vingt-quatre galériens traînant le boulet. Pendant la journée, sous la surveillance des

soldats, ils travaillaient aux grands chemins dont on a ainsi tracé le réseau ; ils passaient les nuits dans leurs cages. De 1837 à 1840, la terreur salutaire fut telle qu'on n'a pas pris un seul voleur dans le pays. Cette grande œuvre moralisatrice, Portales la compléta en donnant, au moyen de la centralisation administrative, une influence légale directe au pouvoir exécutif. Il fut assassiné en 1837, mais son œuvre lui survécut.

Mariano Egaña rédigea les lois constitutionnelles et dota le pays d'une organisation judiciaire garantissant les intérêts sociaux.

De son côté, Renjifo fit de Valparaiso un port libre ; les marchandises n'y payaient pas de frais de magasinage ; c'était l'entrepôt du Pacifique. Aussi, en 1830, on y comptait de 4 à 5.000 âmes ; en moins de dix ans, la population décupla.

On proclama le libre échange ; les droits protecteurs exagérés furent proscrits ; la liberté industrielle et commerciale devint absolue.

Pendant les dernières années de cette Présidence, la Confédération Pérou-Bolivienne, qui menaçait l'avenir du Chili, était devenue aggressive. Le gouvernement de Santiago lui déclara la guerre. Le général Bulnes, dans une campagne heureuse à tous les points de vue, battit les armées du maréchal Santa-Cruz, prit Lima et annihila la Confédération (1837 à 1839).

Ses victoires lui valurent la succession du général Prieto.

Le jour où expiraient les pouvoirs de ce dernier, on inaugura la première ligne de paquebots sur le Pacifique entre Valparaiso et Le Callao (1). Se rattachant à la ligne entre Le Callao et Panama, elle rapprochait le Chili d'une semaine des centres de la civilisation européenne.

Pendant les dix années de la deuxième Présidence, le gouvernement ne brûla pas une livre de poudre.

L'Administration était solidement assise, et Bulnes put se consacrer aux travaux de la paix.

Il créa l'Université, une Ecole Normale primaire, la *Quinta Normal* avec sa station agronomique, les Ecoles des Arts-et-Métiers et des Beaux-Arts et le conservatoire de musique.

Il fonda des lycées dans les principales villes de province et dota la majeure partie des cités d'écoles primaires.

Ce gouvernement avait chargé notre compatriote, Claude Gay, de faire des voyages scientifiques dans tout le pays, d'organiser un musée d'histoire naturelle à Santiago et d'étudier la flore et la faune du territoire chilien.

Bulnes développa le plan primitif, et commença

(1) Due à l'initiative de M. Wheelright.

la publication des travaux de Gay en 1843. La carte du pays levée par ce savant étant bonne mais assez sommaire, on confia à un élève de notre Ecole Polytechnique, M. Aimé Pissis, un travail géodésique des plus considérables.

Grâce à un labeur de vingt années, cet ingénieur de premier ordre a dressé une carte du Chili qu'on pourra compléter dans la suite, mais où l'on n'a trouvé aucune erreur, et qui constitue un document unique en son genre dans l'Amérique du Sud.

Sous cette Présidence on a construit le premier chemin de fer dans ce continent, de Copiapo à Caldera. Il fut livré à l'exploitation en 1850.

Les Chambres n'avaient guère donné signe de vie sous le général Prieto (1).

La suspension de toute action parlementaire s'expliquait à un certain moment par la campagne contre le maréchal de Santa-Cruz. Cependant si ce chef du pouvoir et son successeur étaient honnêtes et désintéressés, ils furent, de l'assentiment du pays même, des dictateurs. Ainsi, dix jours après la défaite du maréchal de Santa-Cruz, le Congrès réuni à Santiago décréta l'état de siège dans toute la République, remit au Président les pouvoirs publics sans autre res-

(1) Prieto n'avait nommé que deux généraux durant son règne, et Bulnes n'avait décerné ce grade à personne.

triction que de « *no poder imponer penas por si* » (de ne pouvoir prononcer des condamnations par lui-même) et en réservant ces droits à des tribunaux dont la nomination était réservée au chef de l'État.

Cette loi anti-constitutionnelle eut pour résultat immédiat la clôture du Congrès pendant trois années. Il ne fut convoqué extraordinairement que deux fois, pour une seule séance.

Dès les premières années de la Présidence de Bulnes, les Chambres ont fonctionné régulièrement.

En 1843, des discussions sur l'administration intérieure (*Rejimen interior*) (1) ont commencé à rendre le pays à lui-même; le résumé des débats

---

(1) On consultera utilement le très remarquable travail de don Carlos Morla Vicuña, *Codigos Chilenos*, Leipzig, Brockhaus:

Le Président Prieto dit au Congrès, en parlant des Codes espagnols encore en vigueur : « Dans notre édifice social il n'existe pas de » partie où les défauts et les vices du système politique qui avait » pour objet de nous maintenir sous le joug, soient plus évidents, il » n'en existe pas qui mette notre conservation comme Etat indé» pendant et libre en plus grand péril, il n'en existe pas où la néces» sité d'une réforme s'impose plus clairement. »

Dès 1840, on nomma une Commission parlementaire de codification dont les travaux durèrent quatorze ans. Cependant le Congrès n'attendit pas l'œuvre complète et, peu à peu, rectifia par des lois spéciales les injustices du passé : en 1834, il accorda aux étrangers le droit de tester et d'hériter ; en 1842, il régla la question des successions des étrangers morts *ab intestat;* en 1844, il établit le mariage entre dissidents et la légitimation des enfants issus de ces alliances. La séparation de corps et d'autres lois capitales précédèrent encore la publication du Code civil.

parlementaires fut publié (sans caractère officiel) dans le journal *Progreso de Santiago*. Dès 1846, l'État commença la publication du Bulletin des séances du Parlement destiné à lui donner acte de ses travaux. Au mois de septembre de cette même année la loi espagnole sur l'imprimerie fut abolie et remplacée par une législation libérale qui régit la matière jusqu'en 1872. En 1849, il se forma pour la première fois dans la Chambre des Députés une forte opposition contre le ministère de M. Perez, qui, trop avancé pour son époque, fut renversé en 1850 (1).

Don Antonio Varas.

Néanmoins le vent était au progrès, et Perez eut pour successeur M. Antonio Varas qui prit le portefeuille le 20 avril 1850. M. Varas plus diplomate que son prédécesseur sut s'assurer, durant la dernière année de la Présidence du général Bulnes, le bon vouloir des conservateurs. C'est ainsi qu'il mena à bien, malgré la résistance obstinée des libéraux, l'élection de M. Manuel Montt aux fonctions présidentielles.

---

(1) Nous le retrouverons en 1861 à la Présidence.

Montt était un autoritaire libéral qui ne s'illusionna ni sur le fanatisme qui existait dans son pays, ni sur le pouvoir du clergé qui jouissait de tous les fueros espagnols et n'était justiciable d'aucun tribunal civil. Au lieu d'une politique de transformation violente qui aurait pu provoquer la réaction, il appela à côté de M. Varas un conservateur convaincu, M. Fernando Lascano, auquel il confia le portefeuille du culte, de la justice et de l'instruction publique. Deux courants opposés d'idées se prononcèrent dès lors dans le sein du ministère : Lascano essaya d'assurer l'avenir de son parti en lui confiant l'enseignement de la jeunesse ; il appela au rectorat de l'*Instituto Nacional* M. J.-M. Orego, prêtre catholique, aujourd'hui évêque de la Serena; M. Varas fit au Parlement de l'opposition à son collègue, et la chute de M. Lascano était plus qu'un échec personnel, plus qu'un échec de parti, ce fut l'atteinte la plus grave à un ordre de choses qui allait être définitivement remplacé par un principe nouveau d'essence républicaine dans le sens littéral du mot : la chose publique allait être dès lors publiquement discutée.

Le parti conservateur réussit à porter M. Lascano à la présidence du Sénat où ce fanatique de bonne foi amena la Chambre haute (en 1854) à voter un projet de loi autorisant le retour des Jésuites au Chili. L'État devait reconnaître l'ordre

de la Compagnie de Jésus comme une personne civile et lui rendre une partie des biens confisqués par le ministère Aranda, sous Charles III. (Real orden de 1777.)

Varas entra alors en campagne, et dans la Chambre des Députés, il obtint, à la presque unanimité des voix, la désapprobation des tendances cléricales du Sénat. La fameuse loi renvoyée à la Chambre haute n'y a plus été discutée jusqu'à ce jour.

Ce fait capital sépara Montt de la grande majorité des conservateurs qui avaient fait son élection. La scission entre le gouvernement et les ultramontains se prononça de plus en plus et aboutit à une rupture complète et définitive au mois d'octobre 1856.

Le changement dans la politique intérieure a eu pour point de départ un fait insignifiant, et pour héros un vulgaire bedeau. Cet individu avait été destitué par l'archevêque de Santiago pour cause d'inexactitude dans son service. Les chanoines, soutenant que la discipline appartenait au chapitre ou à la fabrique, présentèrent à la Cour suprême de Justice un *recurso de fuerza* (appel comme d'abus). La Cour accorda trois jours à l'archevêque (R. V. Valdivieso) pour revenir sur l'abus d'autorité qui avait motivé la plainte des chanoines. La sentence ajoutait qu'en cas de résistance aux ordres

de la Cour on renverrait l'archevêque et on lui supprimerait ses revenus (*rentas*). Durant ce délai de trois jours, Santiago fut en ébullition ; l'archevêque déclara, dès que la sentence lui fut notifiée, qu'il ne céderait pas. La crânerie de sa résistance séduisit certains libéraux en vue, parmi lesquels MM. Errazurriz et Santa Maria, qui, dans la suite, ont été appelés aux fonctions présidentielles. Fort de l'appui des femmes, le pouvoir spirituel sut isoler définitivement le gouvernement (1).

Séparés des conservateurs qui jadis l'avaient élu, et des principaux libéraux qui depuis lors le soutenaient, le Président Montt et son énergique ministre Varas, ne reculèrent pas dans ce moment de crise aiguë. Ils firent prévaloir les principales idées de leur programme auprès d'un nombre de représentants, qui bientôt, étroitement serrés autour de leurs deux chefs, constituèrent un nouveau parti politique, le parti national (2). Les membres de ce groupe s'intitulèrent

---

(1) Telle est la version officielle des événements ; mais en réalité, les conservateurs comme les libéraux s'étaient unis pour combattre le pouvoir que Montt maniait d'une main de fer ; c'est ainsi seulement qu'on peut expliquer que les libéraux, cités plus haut, ont été exilés en même temps que l'archevêque. Il est certain pourtant que, la victoire restant au gouvernement, l'ajournement de la marche libérale du pays par la voie parlementaire doit être considéré comme un grand bien. Le pays a appris ainsi que, sans secousses, avec de la patience et le bulletin de vote, il atteindrait son but, en évitant de saper l'édifice politique qu'il a si sagement édifié.

(2) On l'appelait tout d'abord le parti de l'ordre.

les Montt-Varistes et s'érigeaient en défenseurs des prérogatives du pouvoir civil. Ce parti existe encore aujourd'hui, respecté même de ses adversaires. Il a été dirigé par Montt jusqu'à sa mort qui eut lieu en 1880, et ensuite par Varas, mort en 1887, comme président presque septuagénaire du Sénat.

Le parti conservateur, héritier tout d'abord de la politique de l'Escurial dans la question des rapports entre l'Eglise et l'Etat, se trouva ainsi, par les événements, amené à changer sa ligne de conduite. Les rois n'avaient légué aucun concordat au Président de la République chilienne. L'Etat payait les évêques et les chanoines. En revanche, il avait conservé le droit du *Patronat,* c'est-à-dire le privilège de désigner les évêques à l'approbation du Saint-Siège.

Depuis 1854, les *Pelucones,* constituant l'opposition, attaquèrent les *fueros* de l'Etat. Ils dérogèrent ainsi à leurs traditions et se mirent dans une étroite dépendance des volontés du Vatican.

Montt et Varas ne s'illusionnèrent pas sur le succès qu'ils avaient remporté. Ils savaient que le nouvel ordre d'idées s'était produit à un moment où le pays n'était guère disposé à suivre leur programme. Aussi s'efforcèrent-ils d'endormir les préoccupations politiques et religieuses par une activité constante, et avant tout, matérielle.

Montt compléta le réseau de la viabilité, cons-

truisit des ponts, commença les chemins de fer entre Valparaiso et Santiago et entre la capitale et Talca, tendit, en 1852, le premier fil télégraphique de l'Amérique méridionale, donna un essor considérable à l'instruction publique à laquelle il avait appartenu avant d'être homme d'Etat, augmenta le nombre des lycées et des écoles primaires, créa l'observatoire astronomique et colonisa les provinces du Sud, Valdivia et Llanquihue, où Bulnes avait jeté les premiers fondements de villes. Il ne borna pas d'ailleurs à ces travaux sa féconde activité. Il dota le pays d'un code civil dû à Andrès Bello (1). Il fit voter au Congrès la loi sur les sociétés anonymes et sur la liberté des banques.

Notre compatriote Courcelle-Seneuil avait préparé les projets de ces lois qui ont produit un effet prodigieux sur la richesse et l'activité commerciale de la nation.

Montt organisa encore l'administration municipale, absorbant ainsi constamment le temps de ceux qui auraient voulu créer une opposition sur un autre terrain.

Le Congrès était surtout un parlement d'affaires et eut assez peu de loisirs pour ne renverser, en dix ans, qu'un seul ministre, Xavier Ovalle (en 1857).

---

(1) La Nouvelle-Grenade l'adopta sans y changer une virgule.

Aux points de vue économique et financier, cette présidence a affermi au dehors le crédit national.

Jusqu'en 1854, le Chili avait été gouverné par une oligarchie aristocratique douce et conciliante, mais qui excluait rigoureusement le plus grand nombre de toute participation aux affaires publiques.

L'organisation du parti Montt-Variste ouvrit la brèche par où sont entrés les hommes nouveaux, pendant que le parti fanatique a porté à sa cause un coup fatal en essayant de renverser Montt (en 1859) au moyen d'un mouvement à main armée.

Cette insurrection, connue sous le nom de révolution de Gallo, s'est produite trop tard pour les fauteurs du coup. Ils ont appris à leurs dépens que le Chili n'était plus un terrain à pronunciamentos, et Montt put remettre les pouvoirs à son successeur au milieu de l'ordre définitivement consacré (1).

Ce successeur, D. Joaquin Perez, avait servi dans la diplomatie aux Etats-Unis, en Europe, dans l'Argentine. Il connaissait le Congrès pour en avoir fait partie et pour avoir été ministre des finances et de l'intérieur. C'était un homme

---

(1) Et pourtant les Montt-Varistes sont, à bien des points de vue, des conservateurs, et jamais ils ne se sont complètement rallié les libéraux qui, souvent dans la suite, leur ont fait de l'opposition.

instruit et bienveillant, et s'il n'encouragea pas outre mesure le mouvement libéral, il ne voulut jamais l'enrayer. Il effectua, dès les premiers mois de 1862, une coalition entre les conservateurs et les divers éléments libéraux. C'était en réalité les extrêmes qui gouvernaient en excluant le centre représenté par le parti national. Ce singulier gouvernement se maintint jusqu'à la fin de cette Présidence. A ce moment s'est produit, grâce à l'entente cordiale entre les libéraux et les conservateurs, unis contre le parti essentiellement patriote mais représentant en quelque sorte l'absolutisme, l'évolution de fait que les événements de 1856 avaient préparée.

Perez n'a appartenu à aucune fraction parlementaire. Selon lui, les partis au Chili étaient surtout fondés sur des prédilections traditionnelles et n'étaient guère séparés par des principes inconciliables.

Le parti Montt-Variste qui avait été, sous le gouvernement de son fondateur, maître de l'administration, ne voulut pas accepter la nouvelle situation qui lui était créée, et fit une opposition à outrance.

D'autre part, les libéraux intransigeants trouvèrent Perez trop tiède. Ils organisèrent un parti radical sous la direction de don Manuel Antonio Matta, l'utopiste le plus parfaitement honnête qui fût jamais. Entre ces attaques,

Perez, ennemi de tout exclusivisme personnel, admettait en principe que tout le monde participât au gouvernement.

Le pays lui doit, grâce à une ingénieuse interprétation de la Constitution qui reconnaissait une religion d'Etat, la liberté des cultes qui existait dès lors de fait sinon de droit.

Il continua la codification nationale, donna à l'instruction publique un nouvel essor en confiant à M. Barros Arana la direction des études scientifiques auxquelles il était fait une part plus large dans les études secondaires. Il termina le chemin de fer de Santiago à Valparaiso, continua le chemin de fer du Sud, commença la ligne de Concepcion à Chillan et compléta le réseau télégraphique; il entreprit la conquête du territoire Araucan et établit quelques fortins pour maintenir les Indiens dans les domaines où il les avait refoulés.

Don Manuel Antonio Matta.

Dans les derniers jours de son gouvernement, il organisa une exposition agricole où les fermiers, voyant pour la première fois fonctionner les machines modernes, purent en apprécier les

avantages et en décider l'application dans leurs propriétés.

Son successeur, don Federico Errazurriz, commença par céder aux exigences des conservateurs et contresigna certaines réformes dans l'instruction publique qu'ils avaient réclamées avec instance.

Faits au nom de la liberté de l'enseignement, ces changements ne profitaient qu'aux collèges ecclésiastiques.

Les exigences du clergé augmentaient sans relâche.

Un jour on annonça à Concepcion la mort d'un vieux colonel de l'Indépendance que les fonctions de préfet avaient rendu populaire. Il n'avait pas voulu ou pu se confesser, et l'évêque défendit qu'on l'ensevelît au cimetière de la ville.

Le peuple s'émut; une grande multitude s'empara du corps, le conduisit solennellement au cimetière dont il força les portes malgré la défense des prêtres. Le gouvernement local n'opposa pas de résistance à l'action populaire, et le Président de la République, approuvant la conduite de son fonctionnaire, décréta la liberté des cimetières.

D'autres incidents hâtèrent la chute des conservateurs.

Errazurriz finit par faire alliance avec les libéraux et les radicaux, et les prérogatives de l'Etat sortirent fortifiées de cette lutte.

D. Anibal Pinto continua la politique libérale. Les débuts de sa présidence ont été rendus très difficiles par une crise commerciale qui produisit une diminution sensible dans les revenus de l'Etat. Deux mauvaises récoltes augmentèrent ce malaise économique que le gouvernement tâchait de conjurer en réduisant les frais d'administration. C'est alors que la guerre éclata contre la Bolivie alliée au Pérou.

Don Anibal Pinto.

On connaissait la situation pénible du gouvernement de Santiago; on comptait sur une complication (du côté de l'Argentine) que la question des limites patagoniennes pouvait provoquer facilement. Le moment pour écraser le Chili paraissait, certes, favorable. On connaît les résultats de la lutte et nous n'avons pas à y revenir.

Qu'il suffise de rappeler que Pinto accepta la guerre, mais ne voulut commencer les hostilités qu'après avoir organisé l'armée et la flotte.

On créa en peu de mois une armée de plus de trente mille hommes, et le secret des victoires chiliennes doit être cherché dans la vigueur de la race, dans l'organisation militaire dirigée par des

officiers sachant bien instruire et discipliner leurs soldats, et dans la supériorité de l'organisation sociale et politique d'un pays où existe un ordre hiérarchique et où l'on sait obéir.

Il est sans exemple dans les armées sud-américaines de trouver, comme cela a eu lieu pour l'armée chilienne, dans la poche du dernier soldat, des cartes géographiques, des précis contenant des indications sur tous les pays à envahir; et, à côté des officiers, des ouvriers pour jeter les rails de chemins de fer, des ponts ou pour relier par des fils les quartiers généraux avec les lignes télégraphiques existantes.

Don Domingo Santa Maria.

Les mœurs politiques s'étaient singulièrement adoucies; lorsque sous la présidence d'Errazurriz on avait aboli les prérogatives des prêtres, une révolution faillit éclater, et lorsque dix ans plus tard le parti catholique fut définitivement exclu des fonctions publiques, lorsque, sous la présidence de M. Santa Maria, les cimetières furent sécularisés, que l'état civil et le mariage civil furent décrétés, l'émotion publique se réduisit à une démarche tentée par une centaine de femmes

du monde auprès du Chef de la République.

La suppression, en 1884, de l'article 5 de la Constitution (la religion catholique favorisée à l'exclusion de toute autre) n'a pas produit le moindre mouvement. Lorsque M. Pinto mourut sous la présidence de son successeur immédiat, l'évêque *in partibus,* intérimaire au siège archiépiscopal de Santiago, refusa les honneurs funèbres à ce patriote qui avait tenu si haut et avec tant de bonheur le drapeau chilien.

La manifestation populaire, à cette occasion, fut absolument imposante. Trois cent mille personnes, appartenant à toutes les classes de la société, accoururent aussitôt à Santiago, escortèrent le corps et défilèrent devant le catafalque improvisé dans la salle du Congrès. Par un sentiment de haute convenance, aucun cri ne fut proféré contre le clergé que le peuple entier désapprouvait dans cette circonstance.

Don Domingo Santa Maria signa une trève avec la Bolivie et la paix avec le Pérou, et remit, le 18 septembre 1886, le pouvoir au Président actuel, don José-Manuel Balmaceda.

Un souffle de progrès passa dans le pays ; les difficultés, nées de la guerre même, s'aplanirent peu à peu grâce à une entente cordiale avec les mécontents. Une activité nouvelle se fit sentir dans les travaux publics.

D'un coup on convertit la majeure partie de

la dette (1), les Chambres votent le complément

Don José Manuel Balmaceda.

du réseau des voies ferrées; on s'occupe de

(1) Le taux de l'intérêt de la partie de la dette actuellement convertie est de 4 1/2 o/o; l'amortissement en est assuré par 1/2 o/o supplémentaire.

l'augmentation de la marine de guerre; on traite la question de l'éclairage complet des côtes; on introduit dans le texte de la Constitution la liberté de conscience et des cultes; on sent si bien l'élan du pays que le gouvernement n'hésite pas à préparer largement sa représentation à la future Exposition Universelle de Paris; on organise une direction spéciale des beaux-arts pour stimuler le goût, on abolit la législation surannée de *l'alcabala* qui entravait l'agriculture; on travaille à un nouveau code des mines; on crée le plus grand internat qu'on ait jamais vu dans l'Amérique du Sud, afin de faire une concurrence loyale, mais puissante aux institutions dirigées par les prêtres; on va de l'avant en tout et pour tout et on peut prévoir dès aujourd'hui que cette présidence marquera dans les annales du pays.

En résumé, les mandataires du Chili ont su, sans repousser la collaboration d'aucun parti, au moyen d'une lente évolution, amener le pays dans la voie des idées modernes, en remplaçant l'émeute, qui était l'argument des peuples hispano-américains, par le vote et par la discussion pacifique.

Aujourd'hui, les diverses opinions sont représentées au Chili par quatre partis politiques. Les conservateurs ou cléricaux auraient voulu établir la suprématie de l'Eglise sur l'Etat, les natio-

naux ont défendu et assuré la suprématie de l'Etat sur l'Eglise. Les libéraux, actuellement au pouvoir, n'admettent que le progrès lent et sûr, qui n'expose pas aux brusques retours en arrière. Les radicaux avaient projeté de garantir l'Eglise libre dans l'Etat libre.

Parmi ces derniers, il se trouve quelques hommes disposés à faire payer aux prêtres une patente semblable à celle qu'on impose aux autres professions dites libérales; ils voudraient inscrire le chapitre des cultes au budget des recettes.

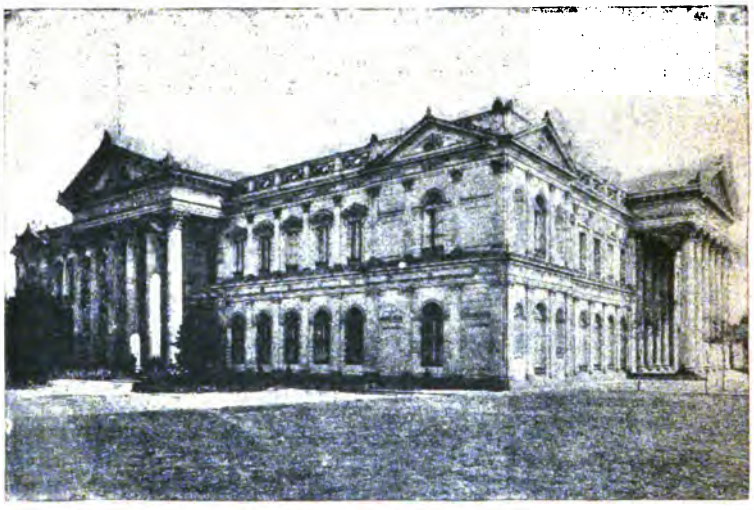
On ne saurait nier que les partis au Chili ont su mettre les intérêts du pays au-dessus de leurs aspirations personnelles. Ils ont été toujours unis dans les questions qui touchaient les relations extérieures. Il s'est toujours trouvé une majorité compacte pour maintenir, avec une énergie remarquable, la discipline dans l'armée, l'ordre dans la rue et l'honneur financier au dehors comme au dedans.

Après avoir suivi le développement constitutionnel du pays, entrons au Congrès qui en est l'expression vivante.

Le mouvement politique y dépend de deux pouvoirs, l'exécutif et le législatif. — L'un et l'autre émanent du corps électoral qui se compose de citoyens chiliens ayant vingt et un ans et sachant lire et écrire.

Dans l'état actuel du pays cette obligation de culture élémentaire produit un effet analogue à celui du cens, elle ne confère l'électorat qu'à trente pour cent des citoyens. Dans dix ans, par le progrès de l'instruction, elle conduira sans secousse au suffrage universel.

La liste des électeurs est arrêtée par un recen-



Palais du Congrès chilien.

sement décennal ; de cinq en cinq ans le corps électoral est convoqué par le ministre de l'intérieur pour désigner les délégués qui procéderont à l'élection du Président de la République, et de trois en trois ans pour renouveler entièrement la Chambre des Députés et par moitié le Sénat (dont les membres sont nommés pour six années). — Grâce à la durée inégale des

fonctions, le personnel des dépositaires du pouvoir n'est jamais intégralement modifié.

Les *départements* (Sous-Préfectures) sont l'unité territoriale qui sert à déterminer le nombre des membres des deux Chambres. Chaque groupe de vingt mille habitants est représenté par un député, et lorsqu'un département a douze mille âmes en sus d'un multiple de ce nombre, on lui accorde un représentant en plus. A trois députés correspond un sénateur représentant la province ; le congrès spécial pour désigner le chef du pouvoir exécutif compte trois fois le nombre des députés (1).

Pour ne pas agiter le pays par des élections partielles, et pour ne pas modifier, au cours d'une législature, le groupement des partis, on nomme, aux élections générales, un sénateur suppléant par province et un député suppléant par département ; ces derniers ne fonctionnent qu'en cas de décès ou d'absence prolongée d'un titulaire.

Ainsi, le dernier recensement a établi les chiffres suivants : soixante-neuf départements ont cent vingt-six députés et soixante-neuf suppléants. Les vingt-deux provinces ont quarante-trois sénateurs et vingt-deux suppléants. — Les

(1) Ainsi, la Chambre basse comptant 126 députés, la prochaine convention se composera de 378 électeurs.

membres du Parlement sont indéfiniment rééligibles.

Les élections doivent s'accomplir en plein air. Des tables sont placées dans des endroits publics, et les plus imposés de la circonscription s'y constituent en bureaux électoraux. Le gouvernement met la force armée à leur disposition pour maintenir l'ordre.

Les opérations électorales se font au moyen de *calificaciones* et *votaciones*. Le premier acte consiste à retirer la carte d'électeur et à apposer sa signature sur un registre.

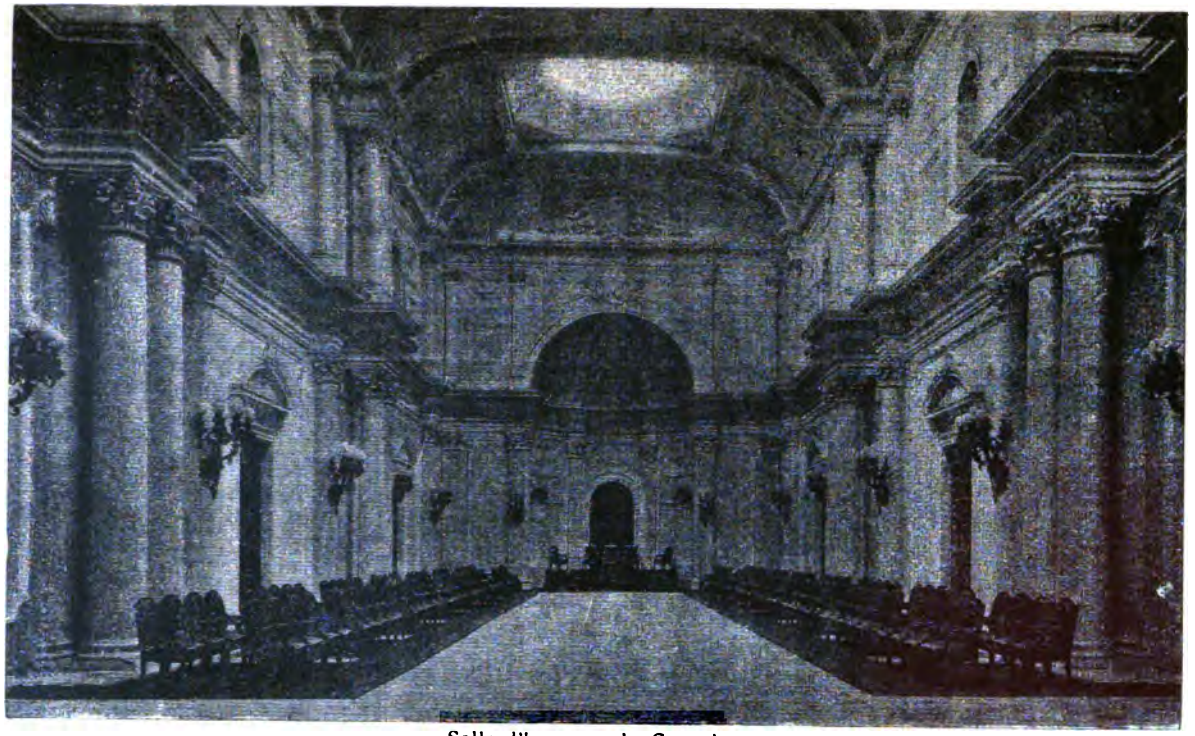
Pour être candidat on n'a qu'à se déclarer tel dans le district ou dans la section de la ville *(parroquia)* où l'on désire être élu.

Le vote dure une journée à des heures uniformes.

Lorsque les Chambres sont élues, personne ne peut les dissoudre.

Elles nomment leur bureau au scrutin de liste ; c'est de la même façon qu'on procède à la nomination d'une commission provisoire de vérification des pouvoirs. Cette commission dresse une liste des députés contre la nomination desquels personne ne réclame ; aussitôt ces représentants constituent la commission définitive qui procède à l'examen des autres opérations électorales.

La Chambre ne se divise pas comme chez nous en bureaux désignés au sort.



Salle d'honneur du Congrès.

L'ouverture du Congrès se fait solennellement le 1er juin de chaque année dans une salle située au centre du palais du Congrès, entre le Sénat et la Chambre des Députés. Les présidents des deux Chambres assistent le chef de l'Etat dans cette cérémonie à laquelle sont officiellement conviés le corps diplomatique et les hauts fonctionnaires moins les évêques. Le message présidentiel contient un exposé succinct des événements de l'année, et annonce les projets que le gouvernement a l'intention de présenter durant la session ordinaire qui dure jusqu'au 1er octobre. La session extraordinaire a lieu, sur convocation présidentielle, dans les premiers jours de novembre et se prolonge, selon les nécessités du vote du budget, jusque dans les premiers jours du mois de janvier.

Dans la première période, chaque député a le droit de présenter des propositions de lois ; il n'existe pas de commission d'initiative parlementaire, et tous les projets émanés de l'initiative des députés ou du gouvernement doivent être pris en considération.

Dans la session extraordinaire, les Chambres s'en tiennent au programme qui leur est soumis par le gouvernement.

Toutes les propositions de lois sont renvoyées à des commissions permanentes, nommées au début des sessions, et qui répondent à la division

du travail national dans les ministères mêmes.

Les Chambres doivent siéger trois fois par semaine alternativement, de deux à six heures.

Cependant un simple vote peut changer ces dispositions, et les séances de nuit sont fré-

Salle des séances du Sénat. — Sauf les dimensions la salle où siègent les Députés est absolument semblable à celle de la Chambre haute.

quentes. La séance et le scrutin secrets peuvent être demandés par l'exécutif et par les représentants.

Le bureau n'est élu que pour un mois, et d'habitude ses pouvoirs sont renouvelés par acclamation. Cette nomination, comme d'ailleurs toutes les décisions, sont communiquées par la Chambre au Sénat ou vice-versa. Lorsqu'il s'agit

de projets de lois, on les transmet, en cas d'approbation, au pouvoir exécutif qui les promulgue. En cas de modifications du texte, le projet est renvoyé à la partie du Congrès qui en a eu l'initiative. Si la nouvelle rédaction y réunit une majorité favorable, le président la promulgue aussitôt; dans le cas contraire, elle est renvoyée à la prochaine session. Il n'existe guère d'antagonisme entre les Chambres haute et basse, et les deux corps collaborent, avec une évidente sincérité, au bien du pays.

Il n'y a point de tribune. Les députés et sénateurs, tenant la canne à pomme d'or en main, parlent de leurs sièges. Ils demeurent généralement assis, ce qui supprime le caractère oratoire des discours et donne aux séances le caractère d'une causerie sérieuse d'allure intime. On n'interpelle jamais nominalement : les représentants sont des seigneuries de tel département. Eux adressent la parole toujours au président et non à leurs collègues.

Pendant quelques années, les fonctions présidentielles de la Chambre des Députés ont été remplies par M. Georges Huneeus, recteur de l'Université, où, durant une vingtaine d'années, il avait professé le droit constitutionnel.

La plupart des députés étaient ses anciens élèves; il tutoyait la majorité à la buvette, et les appelait « seigneuries » dans la salle. La correc-

tion absolue de membres de bureau, de la *mesa*, est de tradition.

Les membres du Congrès n'étant pas rémunérés, leurs fonctions ne leur conférant aucun privilège, on a pour ces représentants, qui servent le pays dans des conditions de désintéressement absolu, des égards exceptionnels.

Durant l'année qui suit l'expiration de son mandat, le Président de la République peut être accusé de haute trahison. Il ne peut quitter le pays pendant le laps de temps où la Chambre des Députés a le droit de traduire le ci-devant premier magistrat de la République devant le Sénat, constitué en haute cour de justice.

Ces dispositions sont prévues dans la Constitution, mais un incident semblable ne s'est jamais produit.

La responsabilité ministérielle même n'existe guère. Les ministres discutent les intérêts de leurs départements, et abandonnent le portefeuille quand ils ne trouvent plus une majorité solide. D'ailleurs, l'honnêteté et le désintéressement poussés jusqu'au sacrifice sont traditionnels dans les sphères gouvernementales.

Pas un de ces hauts mandataires ne s'est enrichi au pouvoir, et plusieurs d'entre eux, comme par exemple M. Anibal Pinto, ont tellement négligé leurs intérêts particuliers pendant la période présidentielle que, étant montés au pouvoir dans

une situation de fortune florissante, ils l'ont quitté plus ou moins ruinés (1).

La prise de possession du pouvoir par le Président s'accomplit avec un sérieux presque grandiose dans sa solennelle simplicité.

Le mandataire sortant occupe, avec les Présidents du Sénat et de la Chambre des Députés, le bureau de la salle du Congrès ; le secrétaire de la Chambre haute lit les articles du code relatifs à la nomination présidentielle. Il annonce ensuite les résultats numériques des opérations électorales. La proclamation du nom n'est précédée ni suivie d'aucun discours. Le nouveau Président monte aussitôt au bureau, reçoit les insignes consistant en une écharpe aux couleurs nationales, et signe le serment d'être le fidèle gardien de la Constitution.

Mgr Cazanova,
archevêque de Santiago.

Le canon annonce au peuple que le pouvoir a

(1) Leur traitement, comme d'ailleurs celui des ministres, ne représente pas la cinquième partie de ce qu'ils sont obligés de dépenser. Ainsi, le Président de la République est logé aux frais de l'Etat et touche 20 mille piastres par an. Les ministres ne sont pas logés et reçoivent 6 mille piastres.

changé de dépositaire, et le secrétaire du Sénat donne lecture du décret nommant un ministre de l'intérieur chef du cabinet.

L'ancien Président descend de la tribune, et suivi de son ministère, il quitte la salle. Les voitures de la Présidence et des escadrons de la garde le conduisent dans son domicile particulier.

Le lendemain, le *Journal officiel* promulgue, sous forme d'une série de lois, ce qui s'est passé, le 18 septembre, au palais du Congrès.

Cet acte n'est pas suivi d'hécatombes d'employés, comme cela avait lieu aux Etats-Unis à chaque changement présidentiel et, si l'hiérarchisation des carrières de l'Etat (moins, bien entendu, les carrières militaires) n'est pas encore un fait accompli, la stabilité des positions est un acheminement vers ce but.

L'Église se trouve écartée de toutes ces grandes manifestations de la vie politique. Le seul *Te Deum* que l'Etat fasse chanter a lieu à l'anniversaire de l'Indépendance; il dure, montre en main, de dix à douze minutes. Le Président de la République et tous les hauts fonctionnaires y assistent. Il précède les fêtes qui sont officiellement données à cette occasion et, de cinq ans en cinq ans, il suit la transmission des pouvoirs.

La tenue parfaite du clergé qui est certes le plus moral et le plus instruit de l'Amérique du Sud lui assure, malgré l'effacement officiel, une

situation sociale fort respectée. Il compte parmi ses membres des fils de famille, et s'il est strict sur le dogme, il est très patriote, ce qui lui vaut des sympathies de fait, en contradiction avec l'opposition qui est presque un principe à la fois gouvernemental et national.

Avant de quitter le monde politique, je veux présenter quelques individualités qu'il m'a été donné de connaître personnellement, et qui m'ont frappé par l'originalité ou la valeur de leur esprit :

Don Julio Bañados Espinoza.

Parmi les amis de race que notre pays compte ici je mettrai en première ligne M. Julio Bañados Espinoza, professeur de l'Université, avocat, député, secrétaire de commissions parlementaires, rédacteur en chef de deux grands journaux, qui lit ce qui paraît de par le monde, et organisation heureuse, est toujours en avance sur le temps. Pérorant, écrivant, discutant, grondant et riant, il me rappelle les stéréoscopes qui, au moyen d'un mécanisme simple et ingénieux, vous font faire sur place le tour du monde.

Le long des murs de sa chambre de travail se

dressent des bibliothèques renfermant ce que, depuis des siècles, la France a pensé ; de leurs cadres vous regardent Victor Hugo et Littré, la poésie et la prose, Buffon et Mirabeau, l'observation et l'improvisation, et tant d'autres qui, placés là au hasard comme ils sont nés, sans se concerter entre eux, génies hétérogènes, forment cet harmonieux ensemble que nous appelons le génie national.

Ici se dresse avec son geste de tribun, d'hypnotiseur des foules, la statue de Gambetta ; là un buste de Voltaire ricane au travers de cette postérité qui dans sa fièvre productive oublie le nom de son œuvre sans attaquer sa renommée. Il a sa niche chez les philosophes comme un saint dans une église, et plus d'un passant serait aussi embarrassé de dire les raisons de la canonisation de l'un que de l'immortalité de l'autre.

Et de ces regards profonds, qui convergent des cadres et des bronzes, il se forme dans cette pièce une façon de foyer de gloire française, une sorte d'atmosphère qui nous rappelle notre pays si grand que nulle part il n'est lointain. Et si l'on pouvait appliquer aux maisons la philosophie du *moi* et du *non-moi*, si l'on pouvait diviser l'univers en *ma chambre* et *le reste*, je croirais volontiers à l'influence directe des esprits sous la protection desquels nous plaçons nos demeures. — On devient Français de cœur dans

une chambre pareille, et on reflète (même lorsqu'on n'a pas la force de la continuer) cette activité féconde et universelle d'un pays qui est en quelque sorte l'humaine νόησις νοήσεως d'Aristote, la pensée à jamais active qui s'engendre et se reproduit éternellement.

Le grand admirateur de l'Allemagne au Chili est don Isidoro Errazurriz, né à Santiago, en 1835. En 1852, il commença ses études à Gœttingue où il fut reçu docteur en 1856, et où il se maria.

Après avoir collaboré à divers journaux, il fonda une des meilleures feuilles chiliennes, *La Patria*, où l'on peut trouver une belle collection d'éreintements de notre pays. C'est un homme de beaucoup de talent, une fine plume, un orateur remarquable, possédant une facilité d'élocution, une ampleur de style, une limpidité de pensée, une abondance d'images qui séduisent la foule.

En 1887, il a jugé à propos d'aller en Europe comme agent général de la colonisation chilienne, afin de retrouver, après quelques années, une popularité reposée.

Le premier homme d'Etat que je connus lors de mon arrivée en 1884 était le ministre des relations extérieures d'alors, M. Louis Aldunate.

C'est une expression intéressante du génie chilien avec son patriotisme intransigeant. Ainsi,

ce catholique pratiquant a envoyé ses passeports au nonce, Monseigneur Del Frate ; le jour où sa foi politique se trouvait en collision avec sa foi religieuse, le Chilien l'a remporté sur le croyant. Homme du monde dans toute l'acception du terme, mesuré dans sa parole, sobre dans ses gestes, il est, somme toute, britannique d'allures.

La majeure partie de la classe dirigeante, dont un grand nombre est blond (1), n'a d'ailleurs rien de tropical dans le teint.

Je ne veux pas quitter ce département sans consacrer un souvenir affectueux à M. Suarez Mujica que j'y ai connu pendant quatre années comme sous-secrétaire d'Etat.

Dépositaire de la tradition de ce département auquel il appartenait depuis une douzaine d'années, il sut racheter, par une courtoisie exquise, l'opposition que ses fonctions l'obligeaient parfois de faire au corps diplomatique.

Les affaires les plus délicates deviennent relativement faciles lorsque le fonctionnaire qui les traite joint à une intelligence pénétrante la

(1) Don L. Aldunate est né en 1842. Député en 1876 et, depuis, ministre des finances, plus tard ministre des relations extérieures, arbitre chilien dans les Tribunaux mixtes, qui fonctionnaient à Santiago à partir de 1883, et enfin sénateur, il a été, pendant quelque temps, désigné, par l'opinion publique, comme successeur de M. Santa Maria à la Présidence de la République.

connaissance des précédents et un parfait bon vouloir. — Durant mon séjour au Chili, je lui ai connu plusieurs chefs. C'était d'abord M. Aniceto Vergara Albano, dans la vie duquel il y a un fait extraordinaire : il a été successivement ministre plénipotentiaire du Chili en Bolivie et ministre de Bolivie au Chili ; depuis lors, il a été superintendant de la Monnaie, et, dans la suite, directeur du Crédit hypothécaire qui a appris aux Chiliens que le crédit permet de se passer de la monnaie.

Don Anibal Zañartu.

M. Zañartu, avec lequel je m'étais rencontré dans la République de l'Équateur, lorsque son gouvernement l'y avait envoyé comme chargé d'affaires. — Orateur écouté de la Chambre des Députés, il a été, à l'âge de trente-cinq ans, président de cette Chambre, et même, à un moment donné, président du conseil.

Joaquin Godoy, qui n'avait jamais appartenu au Congrès, et auquel un séjour de vingt ans à l'étranger, comme agent diplomatique, avait donné une parfaite sérénité d'esprit, faite de savoir et d'expérience. — Un jour de sa carrière a eu une influence décisive sur l'histoire de l'Amérique du

Sud : comme ministre du Chili au Pérou il a mis son gouvernement, en 1878 et 1879, au courant de la situation vraie de cette République ; il a poussé à la guerre — c'est lui qui en a signé la déclaration, prologue de l'agrandissement de son pays. Il fut remplacé par don Francisco Freire, fils du général de l'Indépendance, et qui, après son passage aux affaires étrangères, a accepté la très intéressante préfecture de Valparaiso.

Don Francisco Freire.

Le portefeuille échut ensuite à M. M. L. Amunategui, figure des plus sympathiques. Ce nom reviendra sous ma plume lorsque je parlerai de la littérature chilienne dont il a été une des illustrations. Ici je ne veux parler que de l'homme à la fois spirituel et bienveillant, d'allure un peu archaïque, avec sa légendaire *capa* espagnole dans laquelle il se drapait, quel que fût le temps, et qui lui donnait je ne sais quel air classique.

J'avais fait la connaissance de M. Amunategui dans une baignoire des avant-scènes de l'Opéra de Santiago, sorte de lieu de rendez-vous d'hommes politiques, communément appelée la *cueva* (l'antre).

C'est là que j'ai rencontré M. Georges Huneeus, homme de fond et de forme, fils d'un Allemand élevé en Angleterre, et d'une Espagnole élevée à Paris. Il est né à Santiago, n'a jamais quitté le Chili, parle toutes les langues avec une correction extraordinaire ; écrivain et jurisconsulte, orateur scientifique à l'Université, orateur politique à la Chambre, causeur charmant dans son salon où il reçoit, au milieu de son aimable famille, la meilleure société chilienne.

Don Augusto Matte.

MM. Altamirano et Augusto Matte étaient les commensaux habituels de la *cueva*.

Le premier, né en 1836, ministre de la justice en 1870, chef du cabinet pendant la Présidence d'Errazurriz, et, sous la Présidence suivante, d'abord préfet à Valparaiso, puis représentant de son pays dans les conférences diplomatiques d'Arica, actuellement sénateur.

Le deuxième, ministre des finances en 1877, président de la Société de l'Instruction publique, député indépendant, tout récemment encore ministre des affaires étrangères, plusieurs fois millionnaire en piastres, dialecticien très brillant

d'une instruction solide et au courant du mouvement littéraire du monde entier.

Au fond de la loge, se tenait généralement, à côté de D. José Victorino Lastarria, chargé d'années et de notabilité, don Alfonso, ancien ministre des affaires étrangères, aujourd'hui magistrat, et M. Henri Mac-Yver, un des orateurs les plus connus du pays.

Don Nicolas Peña Vicuña.

Dans l'avant-scène des baignoires d'en face, j'ai vu souvent M. Peña Vicuña qui a été, durant une dizaine d'années, sous-secrétaire d'Etat à la guerre; il a organisé la campagne contre le Pérou et la Bolivie. Ce Santiaguin a de l'esprit et du meilleur, et sa causerie sténographiée constituerait les chroniques les plus amusantes. Actuellement chargé d'affaires à Londres il doit se sentir dépaysé au milieu du *cant* si contraire au génie de son pays natal.

Un centre de réunion fort agréable d'hommes politiques où j'étais admis dès mon arrivée au pays était le salon de don Marcial Gonzalès, conseiller d'Etat et vice-président du Sénat qui avait rapporté de ses voyages en Europe des

souvenirs vivaces dont il aimait à animer sa conversation.

Dans cette hospitalière maison j'ai eu l'occasion de connaître, parmi les nombreux visiteurs de *marca,* la personnalité sympathique, de M. Charles Antunez. Député en 1879, préfet de Talca en 1881, ministre de la guerre et de la marine en 1884, président du conseil, puis pré-

Don Marcial Gonzalès.

Don Carlos Antunez.

sident du Sénat et enfin ministre plénipotentiaire à Paris, cet esprit honnête, ferme et bienveillant ne peut que rendre des services à la fois à son pays et à ceux auxquels sa nation a affaire : il a le talent de découvrir les terrains d'entente, et grâce à cette heureuse disposition il aidera toujours le Chili à chercher le meilleur de sa force dans le respect et le sympathique intérêt qu'il doit inspirer.

Le dernier président de la Chambre que j'aie connu était M. Augusto Orrego Luco, médecin

et littérateur de valeur, qui, après avoir traduit plusieurs œuvres de lord Beaconsfield, a voulu faire une incursion dans la vie politique où il a rapidement trouvé sa voie.

Don Manuel Garcia de la Huerta appartenait à ce même groupe d'amis politiques. C'est un bon esprit; ministre de la guerre en 1877, puis président de la Chambre, secrétaire d'État à

Don Manuel Garcia de la Huerta.

Don Augusto Orrego Luco.

la justice et enfin sénateur et conseiller d'Etat.

Dans le parti conservateur, nous trouvons des personnalités fort distinguées : don Melchor Concha i Toro, né en 1823, ministre des finances en 1868 et, depuis lors, fondateur de grandes entreprises économiques et minières, est un esprit calme, pondéré, chilien quand même.

Plusieurs hommes de son bord, tels que don Luis Pereira, aimable millionnaire, ou Z. Rodriguez, écrivain distingué, font au gou-

vernement une opposition élégante, en laissant à M. Charles Walker-Martinez, champion vigoureux et orateur virulent, le soin de se jeter dans la mêlée.

Les chefs du parti national se réunissaient dans les derniers temps de la présidence de M. Santa Maria chez M. François Puelma où j'ai connu plusieurs de ces saint-simoniens du Chili, tels que le général Saavedra et M. José Francisco Vergara.

L'un des fils de la maison, M. Guillaume Puelma-Tupper, s'est constitué grand radical; c'est le génie de la contradiction, de la critique et de l'opposition; il est connu dans le pays (à cause de ses boutades contre la Providence) sous le sobriquet de : « Ennemi personnel de Dieu ».

Je citerai encore don Pedro Montt, esprit énergique, jugement honnête et sain, fils de l'ancien président de ce nom; M. Sanchez-Fontecilla qui, à plusieurs reprises, a donné des preuves de courage civique et de dévouement peu ordinaires. Comme préfet de la ville de Santiago, il a, grâce à des tournées personnelles dans les demeures les plus humbles, obtenu, durant une seule saison, la vaccine d'une vingtaine de mille récalcitrants.

Lui et M. Toro Herrera (ce dernier en sa qualité de préfet de Valparaiso) ont contribué à

enrayer, par leur initiative, l'épidémie du choléra de 1887.

A cette même époque se distingua le docteur Puga-Borne, actuellement ministre de l'instruction publique.

Le monde politique qui exerce une influence réelle sur l'administration, sur la marche du pays, appartient à la classe de citoyens qui, selon une locution locale, s'appelle *la gente visible,* les gens qu'on peut voir, parce qu'ils sont bien élevés, parce qu'ils sont instruits, parce qu'ils ont derrière eux ou leur propre passé ou le passé de leur famille, et parce que leur situation intellectuelle, sociale et financière met au dessus de considérations mesquines leur action d'hommes publics.

Don Pedro Montt.

Le mouvement démocratique, dans le sens français du mot, n'existe pas au Chili, et c'est à peine si un ou deux hommes du peuple se sont fait ouvrir les portes de la Chambre des Députés. Une fois admis dans cette enceinte, ils ont d'ailleurs mis des gants et plus on ne vit leurs mains rugueuses.

Comme dans tout état républicain, le mouve-

ment ascendant des classes sociales se produira aussi au Chili.

Quant à déterminer l'époque et la façon dont cette évolution se manifestera, personne ne pourrait l'indiquer dès maintenant.

La seule chose qu'on puisse affirmer, c'est que ce ne sera ni au moyen d'émeutes, ni par la violence.

Les ambitieux, à quelque couche sociale qu'ils appartiennent, pourront atteindre leur but en observant la légalité, en dehors de laquelle, dans leur pays, point de salut.

CHAPITRE IV

Littérature et Littérateurs

par 35° de lat. S. et 73° de long. O.

Qui de nous, en quittant le collège, n'a senti le besoin de penser la plume à la main, et n'a confondu, de bonne foi, l'imagination impressionnable de l'adolescence avec la force productive d'un esprit créateur !

Il est un certain âge, où tous les jeunes gens sont poètes : le Chilien d'aujourd'hui n'échappe pas à ce moment climatérique. — Il produit facilement et, partant, il produit beaucoup.

D'après le résumé officiel (1) donnant un aperçu numérique du mouvement et de la trituration des idées dans ce pays, il s'est imprimé, durant l'avant-dernière année, 515 livres et brochures et 172 journaux, bulletins périodiques ou revues, dont 45 de création nouvelle.

---

(1) *Annuaire de la Presse chilienne*, publié par la Bibliothèque nationale — Santiago, 1886.

Dans cet ordre d'idées, me dira-t-on, la quantité de ce qui se publie n'importe guère et la qualité seule a son prix. — Cependant, dans un pays neuf, on doit, en matière littéraire, faire valoir les théories qu'on nous expose journellement sur les arts appliqués à l'industrie ; — on doit admettre que les beaux modèles servent à l'imitation servile d'abord, à un éclectisme de plus en plus éclairé ensuite pour mener, en dernier lieu, à une inspiration suggérée par l'étude du passé et s'épanouissant en une forme originale.

En conséquence, la circulation des idées, fussent-elles vieilles, est précieuse. — Amuser l'opinion publique est utile, la faire bâiller n'est pas un mal, — et le littérateur qui, à ses dépens, apprend que son œuvre est en retard sur le millésime qu'elle porte rend service à ses confrères.

Sous la domination espagnole il n'y eut pas d'imprimerie à Santiago. Cependant quelques Chiliens ont, durant cette époque, fait connaître le nom du Chili (1) au vieux monde : à la fin du XVI^e^ siècle et au commencement du XVII^e^, Pedro de Oña composa trois poèmes épiques. — La meilleure de ces œuvres : *Arauco domado* (l'Araucanie domptée) a été classée dans les col-

(1) Valdivia avait nommé officiellement le Chili, Nouvelle-Estramadura, comme on avait appelé le nord de ce continent Nouvelle-Grenade, le Pérou, Nouvelle-Castille, etc.

lections des grands écrivains espagnols. Les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles ont produit un certain nombre de chroniqueurs parmi lesquels des hommes de mérite : Le Père chilien Ovalle publia, à Rome, en 1646, une histoire de son pays, pleine de grâce et de simplicité (1).

Lui, comme la plupart des auteurs de cette époque, a je ne sais quelle crédulité parfaite et de bon aloi qui séduit le lecteur ; — son talent descriptif est d'ailleurs très réel (2).

Il trace des Holbein à la plume, et ses tableaux, pour être composés en dehors des règles académiques, n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre.

Parmi les écrivains mystiques du XVIII^e^ siècle se distingue le Père Manuel Lacunza. — Alors

---

(1) Le Père Alonso de Ovalle figure dans l'introduction du *Premier Dictionnaire de l'Académie espagnole*, comme auteur classique pour la pureté de la langue. — D'autre part, la limpidité de son style, le charme de son talent de conteur lui ont valu l'honneur d'être traduit en italien et en anglais.

(2) Une procession racontée par le Père Ovalle a une ampleur homérique, et fait passer devant les yeux du lecteur des tableaux chatoyants. Citons un passage au hasard :

« Les chasubles, les étoles, les reliquaires et les baldaquins aux riches couleurs, avancent d'un mouvement ondoyant et doux dans les rues pavoisées ; des haies de guerriers les encadrent au milieu de moines, de pénitents masqués, portant des torches fumeuses et des cierges aux flammes rouges. — La foule recueillie, marchant à petits pas, suit lentement, estompée dans les nuages bleuâtres de l'encens qui s'élèvent en spirales de plus en plus diaphanes vers le ciel radieux. »

on passait son temps à disserter sur la venue du Messie, comme maintenant on s'occupe d'une élection présidentielle. — Jésus-Christ devait revenir et régner dix siècles sur la terre. — Ce millénat divin a été l'objet du principal ouvrage de Lacunza (1), pendant que l'abbé Molina (2) écrivit une histoire naturelle et civile du Chili que des savants, comme Humboldt et Gay, citent avec respect.

Cet ecclésiastique a osé dire au dernier siècle qu'il était impossible de tracer des lignes de démarcation nettes entre les règnes minéral, végétal et animal. — Pareil avant-goût de darwinisme, sur les bords du Pacifique, en 1790, mit en éveil l'Inquisition italienne que les travaux de physique de Molina avaient effarouchée d'abord, et dont l'odorat orthodoxe s'offusqua des senteurs légèrement sulfureuses de la cornue de ce chimiste en soutane.

Cependant les joyaux de la couronne de Castille ne tenaient plus dans leurs chatons séculaires; un à un, ils se détachaient de ce diadème. En 1810, un gouvernement révolutionnaire leva au Chili la bannière de l'Indépendance. Il com-

---

(1) *La venida del Mesias en gloria y majestad.*

(2) Le R. P. Juan Ignacio Molina écrivit ses œuvres en langue italienne, elles furent traduites en espagnol, en français, en allemand et en anglais.

mença par demander aux Etats-Unis une imprimerie (1), et fonda un journal, *La Aurora de Chile* (2).

La première salle de rédaction à Santiago a dû être curieuse. Nous sommes loin de celle dont Guy de Maupassant trace un tableau si amusant. Nous ne nous trouvons pas dans un milieu de journalistes sceptiques par habitude, drôles par métier et blasés de parisianisme, s'intéressant bien plus aux points de bilboquet qu'au pointage d'un vote dont dépend une existence ministérielle.

A Santiago, en 1812, dans une petite pièce de l'ancienne Université, on était terriblement sincère. — Des écrivains surexcités ont dû faire là de grands bras en déclamant devant les protes leurs articles d'un patriotisme fulgurant.

Sur l'emplacement de la maison où se publia

---

(1) Le Pérou et le Mexique en possédaient depuis le XVI^e^ siècle. — Bogota, Caracas, Quito, la Havane et Buenos-Ayres depuis le XVIII^e^. — Santiago n'eut sa première machine typographique qu'au mois de février 1812.

(2) J'ai sous les yeux le premier numéro de cette gazette ; le voici : *Aurora de Chile.*

Periodico ministerial y politico.

N° 1. Jueves, 13 de Febrero de 1812. — Tom. I.

L'article de fond porte le titre : *Notions fondamentales sur les droits des peuples.* — Puis viennent les *Dernières nouvelles d'Europe* (de cinq mois de date), et des détails sur le *Couronnement du roi noir d'Haïti.* — Quelques renseignements sur le Brésil et l'Islande terminent ce numéro imprimé par Johnston, Burbridge et Garrison (des Etats-Unis).

ce journal du *Réveil Chilien,* on éleva, dans la suite, le Grand-Opéra, et quand Guillaume Tell se rend au Rutli, ou lorsque Masaniello veut renverser son prince napolitain, les ténors italiens de nos jours ne se doutent pas qu'ils font semblant de conspirer à l'endroit même où la révolution nationale lança ses manifestes au peuple.

Le personnel de la rédaction de *La Aurora* était assez disparate. Nous trouvons là un moine médecin qui, entre deux ordonnances, faisait des vers et que l'Inquisition de Lima poursuivait pour je ne sais quels méfaits (1); un bon jurisconsulte auteur de méchantes poésies (2), que lui reprochait amèrement le poète de la Révolution, Bernard Vera, auteur de l'hymne national.

Voici quelques strophes de ce chant populaire :

Citoyens ! l'amour sacré
De la Patrie vous appelle aux armes !
Liberté ! tel est le mot de ralliement;
Triompher ou mourir,
Voilà le mot d'ordre !
L'orgueilleux Espagnol vous menace de l'échafaud [ou du bagne;
Arrachez le poignard au tyran;
Brisez l'affreux carcan !

(1) Camilo Henriquez, né à Valdivia, dans le sud du Chili, Père de Saint Jean de Dieu.

(2) Juan Egaña, *pater patriæ* — né au Pérou — a été l'un des premiers ministres des relations extérieures.

Chiliens ! admirez ces campagnes,
Que l'Eternel a bénies
Et que la nature embellit
Malgré la souillure du vile despote;
Elles sont aujourd'hui les champs du repos et de l'hon-
Des parents et des amis les plus chers; [neur
Il est fécond le sang du héros,
Et de chaque citoyen il fait un vengeur (1).

Un économiste de talent, Salas, était le Nestor de ce groupe. Gandarillas et Irrisarri ont laissé une réputation d'hommes d'esprit, mais leur prose est assez pauvre.

En 1828, don José J. Mora, écrivain espagnol de mérite, vint à Santiago, et, dans les heures de loisir de son professorat, il rédigea le premier journal littéraire chilien. — L'année suivante,

---

(1) *HYMNO NACIONAL DE CHILE*

¡ Ciudadanos ! el amor sagrado
De la patria os convoca a la lid !
Libertad es el eco de alarma,
La divisa ¡ triunfar ó morir !
El cadalso ó la antigua cadena
Os presenta el soberbio Español...
Arrancad el puñal al tirano,

¡ Quebrantad ese cuello feroz !
Esos valles, tambien ved, Chilenos,
Que el Eterno quiso bendecir,
Y en que rie la naturaleza
Aunque ajada del despota vil.
Al amigo y al deudo mas caro
Sirven hoy de sepulcro y de honor ;
Mas la sangre del heroe es fecunda,
Y en cada hombre cuenta un vengador.

Andres Bello débarqua à Valparaiso. Né à

Statue de don André Bello à Santiago.

Caracas, le 30 novembre 1781, il avait acquis

chez lui les connaissances qu'autorisait le régime espagnol. Il avait appris en cachette le français et l'anglais, ce qui lui valut, simple employé au bureau du capitaine général, d'être envoyé, dans les premiers jours de la Révolution du Venézuela, à Londres avec Simon Bolivar, pour demander des subsides au gouvernement anglais dans le but d'affermir l'indépendance américaine.

Bolivar retourna en Amérique, se mit à la tête du mouvement et devint *El Libertador*. — Bello resta en Angleterre comme agent de son pays ; sans négliger ses devoirs il s'adonna, en même temps, aux études littéraires, philosophiques, politiques, fit de beaux vers et publia des journaux en espagnol pour mettre ses compatriotes au courant de la vie européenne.

En 1824, la légation du Chili en Grande-Bretagne le choisit comme conseiller, et le cabinet de Santiago, apprenant ainsi à connaître la valeur exceptionnelle de cette individualité, l'engagea à se rendre au Chili, comme directeur aux affaires étrangères et comme professeur de l'Université.

Pendant vingt ans, Bello demeura conseil de ce gouvernement, et la modération, la logique et la correction de sa correspondance officielle ont contribué à la bonne renommée que le pays acquit à l'étranger.

Comme professeur de droit international, de droit romain et de littérature, il forma les pre-

miers écrivains dans sa patrie adoptive et publia son cours « Principes du droit international » réimprimé une douzaine de fois (deux fois à Paris). — C'est le livre classique des chancelleries américaines, cité comme faisant autorité dans tous les traités sur cette matière.

Il publia encore des leçons de littérature, une prosodie et la meilleure grammaire espagnole qui existe. Il a appliqué à l'étude de la langue un esprit philosophique aussi original que profond. Ce travail eut une vingtaine d'éditions, dont plusieurs en Espagne (1).

Il rédigea le code civil chilien et se trouve être l'auteur d'un certain nombre de lois présentées par le gouvernement au Congrès (2).

Comme recteur de l'Université depuis sa fondation (3) il a dirigé le mouvement de l'enseignement supérieur, et on ne saurait méconnaître l'impulsion qu'il donna, comme homme de lettres, prosateur et poète, à ceux de ses contemporains qui portaient en eux le germe de la pensée féconde. — Rien de vulgaire n'a terni ses conceptions élevées, rien de bas n'a souillé ce grand

---

(1) Pour prouver la variété de ses connaissances nous devons signaler un très bon traité de cosmographie, publié en 1848.

(2) Parmi ces lois se trouve celle qui implantait, en 1848, le système métrique au Chili; les autres nations américaines l'ont adopté quelques années plus tard.

(3) Il mourut en 1865.

esprit. — C'est une belle figure dans sa simplicité, une plume sans peur, un écrivain sans défaillance, une trop haute personnalité pour le petit piédestal qu'il occupe.

En 1842, une association de jeunes Chiliens fonda une revue nationale, intitulée *El Semanario*, le Semainier littéraire, dont les premiers rédacteurs sont tous devenus des personnalités marquantes parmi leurs compatriotes.

La gaieté, qui dans l'Amérique latine n'est pas un des traits caractéristiques de la conversation ou de la parole écrite, eut, dans cette feuille, des représentants étincelants, comme don José Victorino Lastarria, hier encore doyen septuagénaire des gens de lettres, qui avec succès s'est essayé dans tous les genres (1).

Il a de l'*humour* et un esprit moins acerbe que Vallejo, auteur de tableaux de mœurs chiliennes (2).

Ses portraits et contes sont la vérité vraie sur le bon peuple des *rotos*, sur la vie de province où, il y a cinquante ans, l'Europe n'avait guère pénétré.

---

(1) Il avait commencé par rédiger quelques livres classiques — il a fondé des journaux, présidé la « Société littéraire de Santiago », et, à la fois professeur, avocat, littérateur et orateur politique, il servit son pays durant un demi-siècle et laisse une douzaine d'ouvrages excellents.

(2) Il les a signés du pseudonyme de Jotabeche.

En face de ce réaliste, on doit placer San-Fuentes qui a cherché la vérité poétique et peut-être un peu conventionnelle. Il a transformé en contes agréables les légendes nationales (1).

Son confrère Irrisarri traduisit les plus belles œuvres de Victor Hugo. Dans ses moments d'exubérance, il fut le marquis de Bièvre de son pays, et scandalisa l'écho des Andes par les mots les plus extraordinaires qui aient jamais été proférés depuis le cap Horn jusqu'à Panama.

L'homme sérieux dans ce groupe, celui que même les plaisanteries d'Irrisarri ne pouvaient dérider, était Garcia Reyes, historien et jurisconsulte.

Dans la suite, les colonnes de ce journal contenaient des vers de Lillo, le poète populaire aimé des femmes. Il est l'auteur de la nouvelle chanson nationale où l'esprit chilien paraît apaisé sans être affaibli :

La lutte sanglante est terminée ;
L'envahisseur, notre ennemi d'hier, est devenu notre [frère ;
Nos combats sur le champ d'honneur
Ont effacé la honte dont nous souffrions depuis trois [siècles ;
Esclaves hier, nous dûmes courber la tête ;
Libres enfin, en ce jour de triomphe, nous la relevons ;
La liberté est la récompense de la bravoure,
Et la victoire se prosterne à ses pieds.

(1) Il a traduit *Racine* et notamment *Britannicus*.

Chili, tu peux redresser ton front sans tache ;
Tu as conquis ton nom sur le champ de bataille ;
Et les fils du *Cid* te trouveront toujours
Noble, constante et vaillante ;
Que ton peuple, paisible, libre désormais,
Tresse des couronnes aux arts, à l'industrie et à la paix ;
Qu'il chante ses victoires
Pour intimider l'audacieux despote (1).

En 1843, à la suite de la fondation de l'Université du Chili, les travaux littéraires reçurent une consécration officielle (2).

---

(1) *Ha cesado la lucha sangrienta,*
Ya es hermano el que ayer invasor,
De tres siglos lavamos la afrenta
Combatiendo en el campo de honor ;
El que ayer doblegábase esclavo
Libre al fin y triunfante se vé ;
Libertad es la herencia del bravo
La victoria se humilia à sus pies.

Alza Chile, sin mancha la frente,
Conquistaste tu nombre en la lid ;
Siempre noble, constante, valiente
Te encontraron los hijos del Cid.
Que tus hijos libres, tranquilos coronen
A las artes, la industria y la paz,
Y de triunfos cantares entonen
Que amedrenten al despota audaz.

(2) Selon la loi organique, cet établissement devait publier un recueil de ses travaux. — Domeyko y inséra des notes sur les sciences, et Bello s'occupa des lettres. — De plus, chaque année un membre de l'Université devait présenter une composition historique sur le pays.

Là, nous retrouvons Lastarria, Garcia Reyes qui a tracé une page admirable : l'épopée navale de son pays contre les Espagnols, avec lord Cochrane au premier plan. — San-Fuentes et Tocornal (Manuel-Antonio) ont alors conquis leur renom d'historiens américains.

Dès 1849, une pléiade vigoureuse s'est constituée ; — elle a élargi l'horizon par l'élévation des vues, fécondé le terrain par l'abondance et la saine générosité des idées (1).

J'ai connu encore, en 1883, la plupart de ces hommes, presque tous vieillards vigoureux, contemplant, sans arrêter leur labeur, le chemin parcouru, grâce à eux, par l'esprit chilien.

Dès mon arrivée à Santiago, il me fut donné d'entrevoir, un jour, la vie littéraire du pays.

Le populaire historien Benjamin Vicuña-Mackenna m'invita à un déjeuner qu'il donna, sous les figuiers de son jardin, à plusieurs « étrangers de distinction ».

Des écrivains colombiens et boliviens, que les hasards de la politique avaient jetés dans la diplomatie, improvisaient, pour activer la digestion, des vers nombreux sur les présents et les absents, à la gloire des Républiques sud-américaines, au progrès universel, à la liberté, et à toutes les belles choses abstraites qui riment en *tion*.

Depuis que l'humanité pleure, depuis que les hommes ont appris à aimer, « Dieu a semé d'une main avare quelques poètes sur la route des siècles. » — Je les lis avec émotion, et je sens une agitation singulière à me laisser pénétrer du

---

(1) Les hommes dont il s'agit sont les frères Amunategui et Blest-Gana, Guillaume Matta, Vicuña-Mackenna, Barros Arana et Soto-mayor-Valdes.

charme d'une œuvre immortelle. Mais je comprends moins les virtuoses qui savent rythmer la prose et mettre en accord harmonique et sonore des mots qui donnent le relief musical à une idée parfaitement plate.

Le rayon de soleil traverse les espaces, et loin d'être fatigué par cette course incommensurable, il féconde la terre et vivifie l'être qu'il effleure; ainsi la pensée de ces poètes prodigieux traverse les siècles et le temps ne l'affaiblit pas, les milieux nouveaux n'en démodent point les contours sacrés, et des milliers d'années après être éclose dans un cerveau de génie, elle fait naître sous son impulsion puissante une activité éternellement neuve d'esprit et de sentiments.

Ces poètes consacrent l'existence de leur peuple, de leur race. La vieille Grèce est morte et Eschyle existe ; Rome s'écroule et Horace reste debout; un cataclysme balaierait l'Empire britannique, Shakespeare survivrait. L'Amérique latine n'a pas encore trouvé son âme dans le cerveau d'un poète, et pourtant le nombre de ceux qui, dans ces régions, savent rythmer leur pensée, versifier leurs sentiments, rimer leur doit et avoir dans le grand livre de la vie est incroyable : au Chili, tout citoyen né viable sait faire des vers.

Et quel instrument de sonorité merveilleuse que leur langue. Combien les voyelles graves

soutenues par de fortes consonnes donnent de consistance à la langue poétique. Comme les rimes variées, inattendues, brillantes, éclatent, à tout moment, semblables à des fusées aux mille couleurs, dans l'obscurité du fond.

Lorsque je lis ces poésies, ma pensée trotte, prosaïque, à côté de Pégase galopant, comme dans des brancards, entre des rimes d'une richesse incontestable, et je me dis, dans un ordre d'idées différent, que des mouleurs en renom ont dû appeler Michel-Ange collègue... et cependant le temps seul, ce grand sculpteur du mérite des hommes, élève, avec une froide impartialité, les statues aux Lazares de l'esprit, qui sortent de leur tombeau plus vivants qu'avant leur mort.

Gœthe a dit quelque part « l'homme qui a pleinement satisfait l'élite de son temps a vécu pour toujours ». Et, à ce compte, en parcourant la galerie des contemporains du Chili, nous sommes au milieu d'immortels. Et cela est vrai si l'immortalité a des circonscriptions géographiques. Shakespeare ou Beethoven ne sont pas des immortels pour les nègres du Tanganika, et nous ignorons jusqu'au nom des génies qui peuvent avoir charmé vingt générations à Suze.

Le rayonnement des grands esprits a son horizon ; celui des poètes du Chili s'arrête encore

sur les bords ouest de l'Atlantique. — Domingo Arteaga Alemparte (1), l'un des meilleurs poètes du pays, était préoccupé de cette même idée lorsqu'il écrivit ce morceau magistral : « Les Andes du génie ».

Généralement une note élégiaque prédomine dans les poésies contemporaines (2).

Les chansons où la satisfaction de vivre éclate, comme dans « l'Ode à l'amour » de don Eduardo de la Barra, sont rares. On trouve cet accent vigoureux dans les vers anonymes que chante le peuple à ses fêtes. Un beau gars danse sur cette strophe :

Tes yeux disent oui,
Ta bouche dit non ;
Entre la bouche et l'œil,
C'est à ce dernier que je crois ! (3)

---

(1) Le père d'Arteaga avait été exilé (de 1853 à 1857), et le jeune poète, né à Concepcion, en 1837, quittant avec lui son pays, écrivit les belles stances *Le partant à sa mère* et l'*Ode à la douleur*.

Il traduisit *Paris en Amérique* de Laboulaye, et laisse une superbe transcription, en vers, de l'*Enéide*.

(2) Louis-Rodriguez Velasco — Guillermo Blest Gana — Soffia-Morla Vicuña — même le spirituel Irrisarri — Victor Torres Arce — Irarazabal y Zañartu — P. N. Prendez — Vicuña y Solar — MM. Tendreau, Huneeus-Gana et d'autres encore, sont un peu Byroniens par la misanthropie.

(3) *Tus ojos me dicen si,*
Tu boca me dice no ;
Entre la boca i el ojo,
Al ojo me atengo yo.

Ou encore cette boutade d'une si naïve bêtise d'amoureux mécontent :

Je voudrais te voir et ne pas te voir,
Je voudrais t'entendre et ne pas t'entendre,
Je voudrais ne pas te connaître... pour t'oublier (1).

Don Carlos Walker Martinez donne à ses vers l'allure martiale de ses discours politiques.

Don Adolpho Valderrama.

On peut, à beaucoup de points de vue, lui opposer l'esprit pondéré de don Adolfo Valderrama (né à La Serena en 1834), nature complexe, médecin, publiciste et homme d'Etat ; très fécond comme poète lyrique, il ne manque pas comme prosateur d'esprit caustique.

Lorsque les femmes chiliennes prennent la plume, elles sont avant tout patriotes (2). Doña Quiteria Varas-Marin adressant une épître en vers à la veuve d'Arturo Prat, le vaillant com-

(1) *Quisiera verte i no verte,*
Quisiera oirte i no oirte,
Quisiera no conocerte para olvidarte.

(2) On n'a, pour s'en convaincre, qu'à citer *Chants a la Patrie*, publiés en 1857, par Doña Mercédès Marin de Solar.

mandant de *l'Esméralda,* qui venait de tomber victime de son dévouement au pays, écrit :

Je suis femme et comprends ton deuil,
Je suis Chilienne et j'envie ton honneur (1).

Divisons le groupe des prosateurs contemporains en romanciers, historiens, critiques littéraires et journalistes.

Parmi les romanciers, deux noms : Alberto-Blest-Gana, le meilleur nouvelliste national (2), et Barros Grez, ingénieur civil, qui s'est reposé de ses calculs géodésiques en peignant la vie (3).

Les plus populaires historiens sont, à des titres bien différents, don Diego Barros Arana et don Benjamin Vicuña-Mackenna (4).

---

(1) *Soy mujer, y comprendo tu duelo ;*
Soy Chilena, y envidio tu honor.

(2) Né à Santiago en 1821 ; il fut élevé en Europe où il a, depuis, passé de longues années comme ministre plénipotentiaire.

La Fascination, l'Idéal d'une tête brûlée, Trompé et détrompé, Drame aux champs, l'Arithmétique en amour, et parmi ses innombrables articles, *Un orateur irlandais,* constituent les joyaux de son bagage littéraire.

(3) A côté de romans historiques, *Pipiolos et Pelucones,* d'un drame, *La Dictature de O'Higgins,* nous trouvons les comédies *le Viveur, Tout comme à Santiago, Tête de fer* et *Presque mariée.*

(4) L'œuvre de Don Diego Barros Arana compte un *Manuel de l'Histoire d'Amérique.* C'est le travail le plus complet qui ait été fait sur ce sujet ; *Histoire du navigateur Magellan,* traduit en plusieurs langues. Vivien Saint-Martin et Petchel le citent comme faisant autorité dans la matière.

M. Barros Arana a publié, en français, l'*Histoire de la guerre du Pacifique* et travaille actuellement à un ouvrage monumental, l'*Histoire du Chili,* dont huit volumes sont déjà publiés.

Barros Arana aime son pays tel qu'il est ; il signale ses fautes sans les dissimuler. C'est un historien de race, c'est-à-dire, un chroniqueur sincère doublé d'un philosophe.

En face de lui se place Vicuña-Mackenna avec une séduisante facilité et une verve intarissable. Ce qu'il voit, ce qu'il entend va droit au papier.

Ce que cet homme a remué d'idées, consigné de faits est incroyable. — Pour lui, la légende prend la silhouette nette de l'histoire, et le personnage historique a, je ne sais quoi, de la forme estompée du héros légendaire. Il est poète en prose (1). Il enchante en aveuglant son lecteur, pendant que Barros Arana s'attache à l'intéresser en l'instruisant.

Don Benjamin Vicuña-Mackenna.

(1) Ses premiers ouvrages : *Voyages en Amérique et en Europe* (1855), pleins de verve, de coloris et de vie originale, lui assignaient, d'un coup, une haute situation d'écrivain. Il publia successivement des biographies sur la famille des Carreras, de O'Higgins, une histoire de l'administration de Montt, un récit des campagnes de l'Indépendance, sous le titre de : *La guerre à mort*, l'Histoire du ministère de Diego Portalès, puis des monographies du cuivre, de l'argent, de l'or et cinquante autres volumes. Jamais il n'est banal, toujours on trouve chez lui des aperçus nouveaux, une note personnelle, et son ingénieuse vivacité fait passer sur bien des détails qu'on voudrait autres.

Parmi les critiques littéraires, il faut citer Andres Bello, les frères Amunategui et plus particulièrement l'aîné, Miguel Luis (1).

M. Z. Rodriguez est, par ses tendances et l'acuité de son style, en quelque sorte le Veuillot chilien. Lui, comme les littérateurs dont nous avons parlé jusqu'à présent, a été en même temps journaliste. Les plus brillants de tous sont Justo Arteaga Alemparte, Amunategui et Errazurriz ; puis viennent Arancibia, Santiago Godoy, Blanco-Cuartin, Gaspar Toro, Charles Robinet, Hempel, etc.

Don Miguel Luis Amunategui.

D'ailleurs, tout le monde au Chili collabore aux gazettes, comme tout le monde est un peu avocat.

La presse chilienne est généralement sérieuse. A Santiago et à Valparaiso, on publie plusieurs excellents journaux. Le *Ferro Carril,* absolu-

(1) Ses études critiques sur les poètes américains, l'*Histoire de la dictature de O'Higgins,* les *Précurseurs de l'indépendance du Chili,* sont des œuvres consciencieuses. Il faut encore citer *Le système colonial des Espagnols,* une *Chronique des premiers jours de la Révolution* et, parmi de nombreux travaux historiques, biographiques, littéraires et de grammaire, son meilleur ouvrage, *La découverte et la conquête du Chili.*

ment indépendant ; *Los Debates* et *La Epoca*, dévoués au gouvernement actuel.

Cette dernière reçoit une chronique mensuelle d'Europe, signée Jules Simon. Elle insère, en tête du journal, ces merveilles de fond et de forme, et, en regard du texte français, elle en donne la traduction.

La Libertad electoral fait de l'opposition radicale ; *El Estandarte catolico* et *El Independiente*, de l'opposition cléricale ; *El Padre Padilla*, journal satirique illustré, ne fait pas seulement rire, aux dépens du prochain anonyme, des éternels ridicules de l'humanité, mais il vit de personnalités. C'est dommage, parce que les rédacteurs ont beaucoup d'esprit.

Les journaux libéraux de Valparaiso sont : *El Mercurio* et *La Patria*, *La Union* est l'organe, très remarquablement rédigé, du parti conservateur.

Dans ces feuilles, on trouve des articles de fond, des travaux politiques, historiques, des traductions d'articles européens, des feuilletons traduits ou originaux, un service télégraphique du pays ou international, les documents officiels, la chronique du jour et des tribunaux, des notes sur l'hygiène publique et sur l'état civil, une partie économique, statistique, financière, des annonces, — ou en d'autres termes le programme complet de nos grands journaux. On y

trouve encore une note spéciale au Chili : les pièces de vers et l'annonce « Religion ». Il n'est pas rare qu'un jeune homme, signant des initiales que tout le monde reconnaît, verse les sentiments qu'il éprouve pour quelque beauté plus ou moins clairement désignée, dans un moule prosodique, et fasse imprimer son expansion, toute vive, dans un journal qui tire à des milliers d'exemplaires.

Quant à l'article « Religion », on lit, chaque matin — par exemple dans *Le Ferro Carril,* journal libéral — l'annonce des messes, des processions, des sermons, des retraites, des exercices religieux et de discipline, absolument comme s'il s'agissait de spectacles. On y trouve désigné les exécutants dont les noms sont précédés d'épithètes élogieuses ; et les heures où doivent avoir lieu les représentations sont exactement indiquées.

Depuis tantôt cinquante ans, le Chili, en sa qualité de pays socialement discipliné, a été l'asile de tous les Américains distingués que des révolutions avaient forcé d'aller en exil.

C'est ainsi que Garcia del Rio (Colombien), Pardo père et fils (Péruviens), les Argentins Sarmiento, Alberdi et Mitre, l'Uruguayen Carlos Gomez et l'ingénieux Américaniste Fidel Vicente Lopez ont reçu, à Santiago, une généreuse hospitalité.

Ces écrivains se sont certes perfectionnés là au contact des littérateurs nationaux ; ils ont, en même temps, exercé une certaine influence sur le mouvement des idées, dans ce pays où ils importaient l'esprit qui, sous d'autres latitudes, a transformé le génie espagnol.

De même que les actes officiels chiliens sont rédigés sur papier timbré à ses armes, les documents littéraires portent le cachet national.

L'amour n'y joue qu'un rôle effacé. Ce qui inspire l'homme de lettres, c'est l'admiration naïve et sincère de son territoire et de ce qu'il produit, hommes et choses.

Le diapason est également élevé pour le poète, l'historien, le romancier et le journaliste. Tous plaident pour le Chili. Ils sont éloquents dans leur passion unique.

Nous ne sommes pas sur un terroir de sensibilités exquises. On ne marivaude guère. On prend femme pour produire des Chiliens ; on respecte le foyer, parce que le foyer est le fondement solide d'une nation forte et on n'aime réellement que le pays : on ne s'enivre que de ses victoires, et on n'écrit et on ne travaille que pour son progrès et pour sa grandeur.

CHAPITRE V

Peintres et Sculpteurs

M. Choufleuri, de réjouissante mémoire, a lancé l'étonnant aphorisme : « Je protège les arts!... les artistes jamais! » Plusieurs peintres et sculpteurs chiliens m'ont affirmé que c'était là, plus ou moins, le cas de leurs compatriotes. Quoi qu'il en soit, l'amateur riche de Santiago ou de Valparaiso se rend plutôt acquéreur d'objets où l'art est appliqué à l'industrie, que d'objets d'art proprement dits.

Siege sculpté pour salle d'armes.

Elles sont nombreuses au Chili les pièces tendues de damas chatoyants, de tapis d'Orient; les salons où se groupent, dans un pittoresque désordre des meubles sculptés, dorés, couverts d'étoffes précieuses... Ce qui est rare c'est

l'œuvre d'art, la toile de prix, le marbre signé d'un nom célèbre (1).

Panneau décoratif (Palais Cousiño), par CLAIRIN.

Les importateurs n'ont pas encore soumis aux imaginations, des modèles classiques; et, jusqu'à ce jour, l'Etat n'a pas créé un Musée où les diverses écoles fussent représentées par des originaux, des moulages, ou des copies consciencieuses, qui puissent former le goût, réveiller les aptitudes, révéler les vocations, et mettre à l'ordre du jour le pinceau et l'ébauchoir, comme les bibliothèques et les écoles ont appris, aux dernières générations, l'usage de la plume.

(1) Parmi les galeries particulières la plus belle se trouve dans le Palais Cousiño. Elle compte un Meissonier, quatre Fortuny, plusieurs Zamacois, — deux Worms et quelques marbres italiens d'une grande beauté.

Récemment M. Puga-Borne, ministre de l'instruction publique, était sur le point d'établir une direction spéciale des Beaux-Arts, et j'exprime le vœu que la première création puisse être un grand musée de copies, où le public chilien soit admis à contempler les Ecoles italienne et flamande, Velasquez et Durer, les antiques du Louvre, Murillo et Holbein et notre Ecole nationale, depuis Jean Cousin jusqu'à Corot, depuis Ligier-Richier jusqu'à Falguière et Mercié, et les œuvres architecturales, depuis la Sainte-Chapelle jusqu'à l'Arc de Triomphe.

Porte-flambeau en bois sculpté.

Il n'est pas besoin, pour une œuvre semblable, de bien des millions. Le plâtre ne vaut pas cher; les jeunes peintres en Europe ont besoin de vivre et produisent, pour peu d'argent, des copies superbes de nos chefs-d'œuvre. La photographie même peut, lorsqu'il s'agit de monuments, fournir des cartons utiles à étudier.

Et que faut-il pour atteindre ce but? Un discours du ministre, une étude à la commission parlementaire, un vote des Chambres, une loi en deux articles et puis, quelques hommes

entendus pour choisir parmi les merveilles que les siècles ont amoncelées en Europe.

Le succès ne paraît pas douteux si l'on voit avec quel intérêt la société a suivi les premiers Salons annuels qu'on a tenté de faire à Santiago.

Le général Maturana, connaisseur éclairé, a fondé un prix pour lequel ont concouru plusieurs élèves de l'Académie. — Quelques fondations semblables, une concentration de tous les efforts, et le côté artiste se réveillera chez le peuple chilien comme ses dispositions musicales se développent actuellement.

Les lignes qui précèdent font comprendre ce qu'il y a de méritoire dans l'existence d'ateliers de peinture et de sculpture à Santiago.

L'art procède, comme choix du sujet et comme intensité du rendu, de l'inspiration. Et pour exprimer son idée, elle suit son modèle, son école.

Or, au Chili comme dans tout pays catholique, la foi a fourni les premiers sujets aux arts plastiques, mais elle n'a inspiré ni aux architectes, ni aux peintres, ni aux statuaires chiliens une seule œuvre remarquable.

Selon l'expression locale, le fabricant de balais s'appelle *Escobero* (de *escoba*, balai) et le peintre ou le sculpteur qui s'inspire de l'histoire sainte, s'appelle *Santero* (de *Santo*, saint); aussi est-il typique que la nouvelle école évite de traiter des sujets religieux.

L'état de choses que nous venons d'esquisser permet de prévoir qu'en peinture on est surtout impressionniste. M. Ramon Subercaseaux tient, selon moi, avec M. Orrego, la tête. J'ai vu, du premier, une toile représentant un coin de la grande place de Santiago par une de ces journées où le soleil paraît à travers une pluie fine de printemps, où tous les objets sont comme estompés, et où l'atmosphère est en quelque sorte irisée. M. Subercaseaux a rendu à merveille cet effet de lumière.

Dans une autre toile, montrant une partie de la rade de Valparaiso où s'élèvent des formes de radoub rien moins que pittoresques, il a réussi à faire de l'eau fraîche, cette eau qui invite au bain. Ses portraits, pochades spirituelles, rendent mieux que les traits. — C'est un homme de talent qui, actuellement en Europe, cultivera certainement ses heureuses dispositions.

Dans une pièce de M. Charles Cousiño, j'ai admiré une toile d'Orrego; paysage de nuit au bord de la mer: une lune invisible argentant d'épais nuages, éclairant la vague de la marée, le bord d'un rocher, une langue de sable. C'est vu, c'est compris.

Un tout jeune élève de M. Lira, professeur de peinture à l'Ecole chilienne des Beaux-Arts, M. Gonzalez-Mendez, a exposé au Salon de Santiago de 1887 une douzaine de toiles promet-

tant beaucoup. Il n'a pas encore trouvé sa voie ; il fait indistinctement mais fort bien, des bœufs qui labourent un champ, une Académie, un portrait, une copie de peinture italienne, un tableau de genre : *La Cueca*, scène de danse nationale ; et ainsi de suite. Toutes ses œuvres ont de la couleur, partout il circule de l'air, cet air cristallin, lumineux, du pays, qui fait paraître les couleurs plus vives et les ombres plus puissantes.

M. Henri Swinburn est un paysagiste très consciencieux mais il voit trop beau, il fait mieux que nature, et son coloris est un peu conventionnel.

Il n'est pas impossible que des peintres comme Pierre Herzl-Lecaros, Luis-Renjifo, Manuel Blanco, et des élèves de M. Lira, comme MM. Barrenechea, Rafaèl Correa, Daniel Tovar et Wolleter, n'arrivent loin. Ils ont tous un sentiment assez prononcé de la nature chilienne ; ils seront forcément amenés à ce réalisme qui est l'ennemi du convenu et le point de départ du véritable art (1).

Plusieurs jeunes filles ont exposé en 1887 :

---

(1) Le jury de notre salon de 1888 a accordé une mention honorable à M. Errazurriz, et je trouve dans la récompense accordée à la toile chilienne exposée cette année au Palais de l'Industrie, une preuve que nos grands artistes ne désavoueraient pas l'appréciation favorable que j'ai formulée sur cette jeune école transatlantique et transandéenne.

Mlles Abarca, Celia Castro, Auristela Fierro, Hormann et Esther Zamora. Leurs efforts serviront au moins mettre la palette à la mode.

M. Rojas est peut-être le meilleur dessinateur du pays. Il publie presque chaque semaine, dans divers journaux, des portraits lithographiés d'une vigueur et d'une netteté de traits remarquables.

Caupolican (le Vercingétorix chilien) par PLAZA.

Parmi les sculpteurs, il en est un, M. Nicanor Plaza (élève de Jouffroy), qui a fait plusieurs œuvres d'une valeur réelle.

Sa statue du héros national Caupolican se trouve, grâce à des centaines de reproductions, un peu partout au Chili.

J'ai retrouvé ce bronze dernièrement dans un salon parisien. Le cacique, prédécesseur des

maîtres de Santiago, scrute l'horizon de son œil profond, prêt à lancer la flèche.

La statue achetée dans un magasin de New-York porte comme légende « *le dernier des Mohicans* ».

Il paraît que ce dernier des Mohicans ayant eu un grand succès aux Etats-Unis, on a dû le reproduire à plus d'exemplaires qu'il n'a existé de Mohicans de par le monde. Cela rapporte beaucoup à de peu scrupuleux négociants, pendant que l'auteur de cette œuvre puissante n'a pas de quoi vivre.

Citons encore sa statue d'Andres Bello, un beau marbre qui se trouve sur la place du Congrès, et un buste très gracieux de jeune fille qui regarde en souriant un papillon posé sur son épaule nue. Le regard plein d'une malice charmante et le rayonnement du sourire, permettent d'apprécier ce qu'il y a de sentiment, d'observation et de faire chez cet artiste de talent.

Il est regrettable que son grand monument de Blanco Encalada, destiné à Valparaiso, n'ait pas été exécuté. J'ai trouvé fort intéressant la maquette que j'ai vue dans son atelier.

M. Blanco, élève de l'école des beaux-arts de Paris, travaille beaucoup pour les églises et pour les cimetières. Il a terminé, il y a un an, une statue que l'armée a élevée, par

souscription, à M. Vicuña-Mackenna, son historien lyrique.

Cette statue m'a rappelé le bronze représentant M. Broca mensurant, sur le boulevard Saint-Germain, à la lueur de quelques becs de gaz, un crâne anonyme.

Panneau décoratif de CLAIRIN.

En somme, la peinture comme la sculpture n'ont encore enrichi personne au Chili et elles nourrissent difficilement leurs disciples; c'est un passe-temps de grand seigneur.

Puisse la nation entière s'intéresser bientôt à ces manifestations si nobles de l'esprit humain

afin que le talent créateur trouve dans son art la source de bien-être qu'une société cultivée accorde à toutes les activités qui servent au soutien ou à l'embellissement de la vie.

CHAPITRE VI

Agriculture

Les capitaines qui avaient conquis le Chili sous Almagro, Valdivia et Hurtado de Mendoza, se partagèrent le territoire et devinrent maîtres de biens-fonds grands comme de petits royaumes. Vers la deuxième moitié du dernier siècle, les plus riches propriétaires étaient les couvents ; ainsi les jésuites possédaient, à l'époque de leur expulsion, 60 haciendas (1) dont quelques-unes avaient une superficie plus considérable que les départements actuels de la République, et cela, sans préjudice des fermes et des maisons de rapport.

Plusieurs domaines avaient été constitués en

---

(1) On entend par *hacienda* les propriétés agricoles de plus de 40 hectares ; les fonds qui mesurent de 20 à 40 s'appellent *chacara* ou *chacra* — au-dessous de cette superficie, elles sont désignées sous le nom de *quinta*, qui correspond surtout à nos villas ou maisons de campagne. — Le terme de *hijuela* (de *hijo* fils), s'applique aux parties d'une propriété distribuées à plusieurs héritiers.

majorats, et des titres de noblesse étaient attachés à une dizaine d'entre eux.

La loi sur l'héritage amène actuellement le rapide morcellement de la propriété. En 1810, dans la province de Santiago, on compta 173 biens-fonds; en 1875, il y en avait 868.

Dans la province de Melipilla, au moment des luttes contre la métropole, le terrain appartenait à 24 personnes; en 1875, à 208.

Des faits analogues se sont produits dans le pays entier.

En 1810, une terre devait avoir quelques milliers d'hectares pour représenter un capital important; aujourd'hui, il est des immeubles de 100 hectares qui valent 500,000 piastres.

Ce double phénomène de la division et de la plus-value du sol est encore dû à l'irrigation. Lorsqu'une grande propriété était irriguée par un canal insuffisant, les terrains stériles (*terrenos de rulo*) ne pouvaient être avantageusement vendus. Aujourd'hui, l'irrigation, dans le Chili central, où l'on ne peut compter sur les pluies, est extrêmement avancée et, vus à vol d'oiseau, les coteaux des contre-forts de la Cordillère sont creusés par un système de canaux disposés comme une arête de poisson, avec l'artère principale qui envoie, dans les deux sens, de nombreuses rigoles.

La division du terrain, rendue possible par sa fertilisation, force le propriétaire à tirer d'un

domaine réduit de quoi nourrir sa famille (1), et il est, au Chili, bien des provinces dont chacune produit maintenant davantage à elle seule que ne produisait le pays tout entier avant son émancipation. Ce nouvel ordre de choses aura, dans un avenir plus ou moins prochain, une influence considérable sur l'ordre social du Chili.

Actuellement, dans les *haciendas*, il existe une sorte de système féodal dans son apparence, et patriarcal dans son application; il est appelé à disparaître, grâce aux effets de la législation votée, avec une prudente lenteur, par les grands propriétaires préoccupés du relèvement moral et matériel du pays.

En effet, l'activité agricole repose sur le travail de l'*inquilino* et du *peon*. — Le premier est un manœuvre marié qui habite, sans payer de loyer, un cottage entouré de quelques ares de terrain transformés en potager. — Il doit, en paiement, une sorte de corvée, et il travaille le reste du temps contre salaire.

La corvée est très variable, et se réduit, dans beaucoup de fermes, à la collaboration, pendant

---

(1) Sans parler des vignobles, les propriétés rurales produisant en moyenne plus de 50,000 francs par an, c'est-à-dire, représentant, au taux normal, un capital de plus d'un million, sont au nombre de 90. — 80 donnent entre 30 et 40,000 francs ; 200 sont estimées, comme revenu, entre 20 à 30,000 francs ; 2,000 immeubles varient entre 3,000 à 20,000 francs et 26,000 biens-fonds entre 1,000 et 3,000 francs de bénéfice net.

Réunion de campagnards, *campesinos*, *huasos*, *inquilincs*, etc., un jour de fête.

la récolte ou pendant les jours de triage et de marquage du bétail. Ailleurs, ce service consiste en rondes de surveillance nocturne. Le seul côté anormal de cette situation consiste en ce que, jamais, on ne fait de contrat écrit, et que le patron peut renvoyer l'*inquilino* quand il le juge utile à ses intérêts. — On a dit que le roturier qui a accepté volontairement le lopin de terre et l'habitation n'a pas le droit d'abandonner la ferme à son gré. — C'est une erreur ; il est libre de quitter, lorsqu'il est mécontent, la hacienda où il vit. — Il ne doit pas, bien entendu, emmener les animaux que le propriétaire lui prête tant qu'il est *inquilino*, et il doit régler ses dettes vis-à-vis de son patron.

Le manque de bras constitue une garantie pour le bon traitement de ces ouvriers que certains écrivains ont comparé, par suite d'une connaissance insuffisante de la question, aux serfs de Russie.

L'*Inquilino* est un homme absolument libre ; l'Etat et souvent le *hacendado* même, l'envoient à l'école, et le mettent en mesure, à l'âge de vingt et un ans, d'être électeur. Il est aussi éligible que tout autre Chilien ; aucune carrière ne lui est fermée. Il appartient à la classe ouvrière mais non pas à une caste ; c'est parmi eux que le *Hacendado* choisit le *Capataz* (surveillant des travaux de la ferme) et le *Vaquero* (bouvier en chef).

Plus d'une *Hacienda* a passé des mains de propriétaires légers et viveurs, qui avaient gaspillé leur fortune, entre celles de ces hommes du peuple, laborieux et souvent très intelligents.

Le travail des champs rémunéré dure du lever au coucher du soleil, et constitue une existence fort lourde. Il faut ajouter que les habitudes ont fait de l'inquilino une sorte de domestique que le maître peut envoyer à toute heure en commission.

Quant à la vie matérielle de ces hommes elle est certes assurée, mais dans des conditions trop primitives. — L'inquilino dépense, généralement en boissons alcooliques, en un jour, le gain de sa semaine. Le *despachero*, sorte d'épicier et débitant de mauvaise eau-de-vie, s'approprie ainsi le salaire des laboureurs. Le patron les nourrit (1).

Les haricots, le maïs, le blé écrasé, la farine, le pain en galette, la pomme de terre et, en été, les fruits et notamment les pastèques, constituent les principaux aliments de la population agricole.

J'ai goûté à tous ces plats, et si les menus manquent de variété, la nourriture est saine et maintient la carnation des hommes dans un état satisfaisant.

Il ne s'est pas fait un seul grand travail d'utilité publique, depuis le cap Horn jusqu'à Panama,

(1) La viande entre dans leur alimentation en proportion très faible.

sans que le roturier chilien, de goûts assez nomades, n'y ait pris une part importante. Souvent il a été (comme dans la construction de certains chemins de fer péruviens) la seule main-d'œuvre sur laquelle on ait pu compter. Dans l'état sanitaire de cette classe, il existe des contradictions difficiles à expliquer. Ainsi, les enfants sont très robustes (1) tandis que les adultes tombent victimes, par hécatombes, des maladies épidémiques.

La variole *(la peste),* le typhus, et, en 1887, le choléra, se sont toujours principalement abattus sur eux. Ils détestent les médecins, et emploient des remèdes extravagants que leur prescrivent les *curanderos* (empiriques de bas étage). Pour expliquer l'origine de leurs maladies, ils se contentent de déclarer que *les ha entrado un aire* (un coup d'air leur est entré dans le corps). Alors on emploie toutes sortes de moyens pour l'en faire sortir, en réussissant d'habitude à faire sortir le malade du monde des vivants.

Les roturiers, dans les districts ruraux, n'éprouvent aucun besoin de luxe ni même de bien-être.

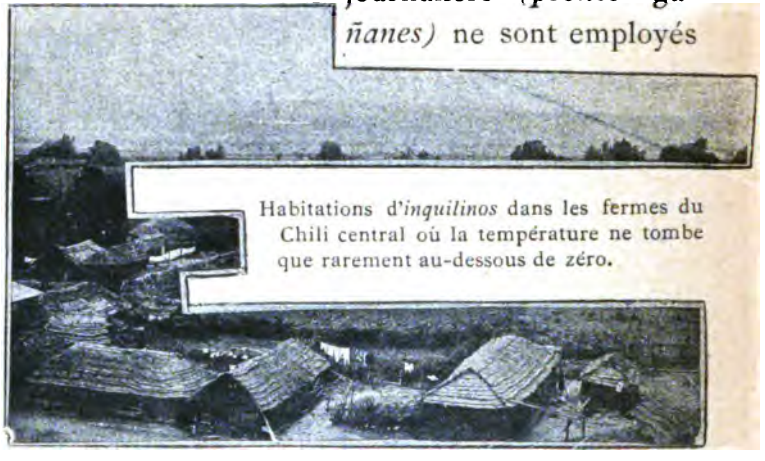
Ils aiment à vivre dans des huttes en branchage et, dans les fermes dont les propriétaires mettent des maisonnettes en pisé à leur disposition, ils

---

(1) Dans les villes, comme Santiago et Valparaiso, la mortalité des enfants est effrayante, et varie de 57 à 60 o/o. En 1873, 37 o/o d'enfants ont survécu à leur naissance dans le pays entier. A Valparaiso il n'en a survécu que 12 o/o.

se sentent si peu à leur aise qu'ils se tiennent d'habitude dans des appentis primitifs qu'eux-mêmes construisent.

En dehors de ces manouvriers qui ont un foyer, une famille, dont on sait le nom, dont les enfants ont un état civil, se trouve une population rurale nomade prête à faire tous les travaux payés à raison de 2 à 3 francs par jour. — Ces journaliers *(peones gañanes)* ne sont employés



Habitations d'*inquilinos* dans les fermes du Chili central où la température ne tombe que rarement au-dessous de zéro.

qu'en cas de besoin absolu, et l'on tâche de les remplacer par des machines agricoles maniées par des inquilinos.

Ces gens, souvent dangereux, dorment dans des *ranchos* (huttes ou hangars) dépourvus de tout mobilier, et leur propriété personnelle se réduit à ce qu'ils ont sur eux. Ils ne possèdent jamais d'outils ni de vêtements de rechange.

En exceptant cette partie de la population qui

n'a aucune stabilité, et sur laquelle l'action du philanthrope chilien n'a pas de prise, on peut prévoir que le niveau du peuple rural des inquilinos s'élèvera rapidement grâce à l'instruction. Cette amélioration du sort du plus grand nombre sera uniquement l'œuvre de la classe dirigeante mue par une très noble compréhension de ses devoirs, en dehors de toute pression venant d'en bas.

L'exposé qui précède explique pourquoi il ne saurait exister ni petits fermiers ni paysans propriétaires dans le sens français du mot.

Cette classe sociale se forme actuellement dans les domaines que l'Etat concède aux colons dont les propriétés mesurent en moyenne 30 hectares de terrain arable.

Les baux, au moyen desquels on travaille le sol appartenant à autrui, s'accordent généralement à des fils de famille, ce qui donne, encore aujourd'hui, à la grande propriété du Chili central ce caractère féodal dont j'ai parlé plus haut. Lorsque les fermiers n'ont aucun intérêt à soigner les terres qui ne restent pas assez longtemps en leur pouvoir pour qu'ils puissent profiter des travaux d'amélioration, ils forcent tous le rendement au préjudice du sol. Une des raisons de cet état de choses, préjudiciable au pays, était, hier encore, le droit fort élevé d'*alcabala* ou impôt sur la transmission des propriétés qui

s'appliquait aux baux de plus de dix ans de durée Pour éviter des débours considérables on louait pour une période moins longue, ce qui paralysa les travaux utiles. La suppression de cet impôt est prévue dans le budget de 1889, et l'agriculture pourra prendre, à l'avenir, son libre essor.

La culture des céréales a été, jusqu'à il y a vingt-cinq ans, le principal objectif du *hacendado*.

Avec un entendement fort remarquable, il a forcé la production et est devenu exportateur toutes les fois qu'un marché lui semblait pouvoir s'offrir pour ses blés.

Cette tradition remonte loin.

A la fin du XVII^e^ siècle, une maladie charbonneuse *(el polvillo negro)* annihilait les récoltes du Pérou ; le Chili envoya des farines au pays voisin, et lorsque le fléau avait disparu, l'agriculture péruvienne ne pouvait plus soutenir, sur ses propres marchés, la concurrence chilienne.

Dans notre siècle, les champs andéens ont été, pour leurs propriétaires, à plusieurs reprises, de véritables mines d'or. Ainsi, en 1850, nous trouvons en Californie des grains embarqués à Valparaiso, pour plus de 12 millions de francs, et, lorsque ce débouché n'existait plus, grâce au développement agricole de la région, le commerce des grains et des farines reprit de plus belle, quoique seulement pour un laps de temps très restreint (1853 à 1859), avec l'Australie. — En

1855, on en y envoya pour près de 13 millions de francs.

Le Pérou est resté constamment acheteur pour une valeur qui, selon les années, a varié de 5 à 10 millions de francs.

Depuis 1850, l'Angleterre commençait à recevoir des blés et farines du Chili ; en 1861, elle en prenait pour près de 4 millions ; en 1869, pour 5 millions ; en 1871, pour 15 millions ; en 1873, pour 32 millions.

En 1870, le Chili avait envoyé en France pour 120.000 francs de farines et pour 1 million 300.000 francs de blé.

Profitant de l'état où la guerre avait laissé nos campagnes, il a envoyé, en 1871, pour 1 million 200.000 francs de farines et pour près de 6 millions de blés.

Cependant le *hacendado* a compris qu'il devait varier et surtout améliorer ses cultures, et il a essayé successivement toutes sortes de plantations : le lin, les fourrages, la betterave, le mûrier, le pommier, le pêcher, et en fin de compte, en vue des résultats excellents obtenus par les premiers planteurs de ceps français, il est en voie de devenir un viticulteur de premier ordre.

La vigne est fort ancienne au Chili ; il en existe des pieds, de provenance espagnole, qui ont notoirement deux siècles d'existence et qui sont d'une vigueur et d'une vitalité extraordinaires.

Le raisin est noir, rond et très doux; il sert à la fabrication de la boisson nationale, la *chicha,* sorte de cidre qui peu à peu s'aigrit à la suite d'une fermentation exagérée (1).

Il y a vingt-cinq ans, M. Urmeneta fit planter, par un sieur Poutays, la première vigne française; il lui assigna un terrain, et fit les frais de la plantation. En guise de rémunération, il lui abandonna la récolte pendant un certain nombre d'années. Les plantations de vignobles se font encore d'une façon semblable : les vignerons sont intéressés (généralement pour 5 o/o) aux récoltes.

On a commencé à planter sur les versants, et on s'est étendu dans la plaine. On crée actuellement tant de vignobles qu'il est impossible de donner des chiffres statistiques.

Il y a trois ans, la production était de 1 million d'hectolitres; je ne serais pas étonné si ce chiffre décuplait en quelques années.

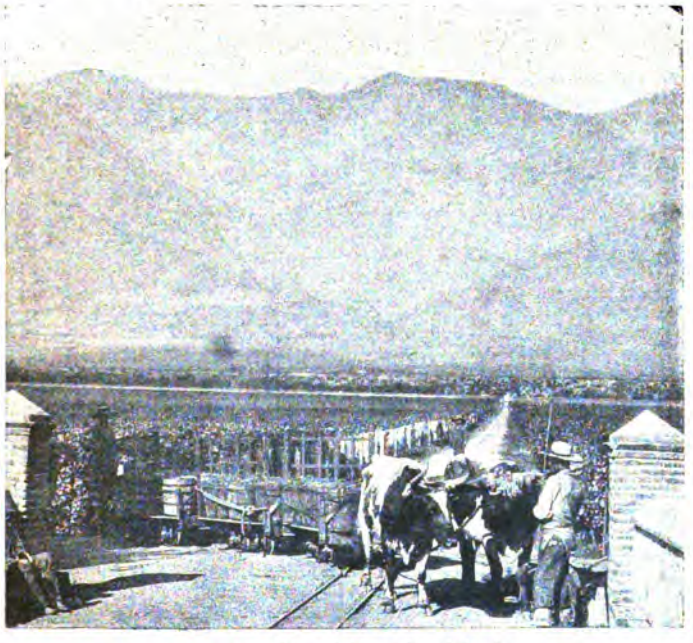
On ne fait que des vins blancs et des vins rouges de caractère assez semblable aux vins français.

Parmi les ceps, ceux de Cos-d'Estournel, Pinaud, Malbec et surtout ceux de Carbenet se sont très bien acclimatés. M. Maximiano Errazurriz a

---

(1) Ce moût subit une cuisson, et *la Chicha,* que l'on peut boire trois jours après cette opération, se vend dans le pays pendant quatre mois de l'année.

créé dans sa ferme de Panquehué des vignobles modèles. La situation est favorable, le sol caillouteux; l'irrigation par des prises d'eau du fleuve Aconcagua ne présente pas de difficulté. Le soleil est plutôt algérien que français, et la viticulture repose sur l'arrosage. Il pleut pourtant



Vigne de Macul (dans la plaine).

pendant l'hiver qui est assez froid pour créer un repos de cinq à six mois à la végétation.

La vigne de Panquehué est en côte, et occupe près de 200 hectares. Des vignerons et maîtres de chai français y dirigent près de 300 ouvriers.

Les caves peuvent contenir jusqu'à 30,000 hectolitres. La récolte en dépasse généralement

10,000. En dehors de la vente en barriques, cette ferme débite chaque mois environ 30,000 bouteilles de 8 à 12 $ la douzaine. — M. Ramon Subercaseaux a installé, aux portes de Santiago, une vigne produisant à peu près la moitié de celle de Panquehué et dont la marque est très appréciée dans le pays.

Il est regrettable de voir les négociants bordelais acheter des vins espagnols, grecs ou hongrois, au lieu de s'assurer ces produits chiliens, d'origine bordelaise, d'un fonds non altéré, et dont les défauts, faciles à corriger, sont l'excédant d'alcool et de tannin.

M. Fernandez Concha, à Santa Rita, M. Correa, à Lontué, créent, à proprement parler, des crus que nos voyageurs en vins devraient connaître. Toute la zone du pays jusqu'au fleuve *Biobio* se transforme actuellement en pays de vignobles, et je signale ce fait, aujourd'hui inaperçu, qui sous peu nous fera perdre les marchés sud-américains qui aujourd'hui encore prennent nos vins. La région centrale produit des vins fins ou *Chacolis*, le sud donne de gros vins ou *Mostos*. Par leur terroir, les deux espèces sont appelées, en exceptant quelques vignobles privilégiés, à donner d'excellents résultats dans les coupages.

Quand on pense que la vigne est en plein rapport après trois ans, et que la *cuadra* (125 mètres au carré) de bon terrain, d'un prix moyen de 500

piastres, vaut 5,000 piastres lorsqu'elle est plantée de vignes, et rapporte, dès la quatrième année, 500 piastres, — si l'on rappelle que d'après une expérience aujourd'hui mille fois faite, les vignes paient en sept ans, à partir du jour où on plante le premier ceps, les frais d'installation et d'entretien jusqu'à ce moment, et rapportent, annuellement, le prix du terrain, on comprend l'importance de cette culture dans une région où le froid ne fait pas geler les pousses, où la grêle n'abat pas les fleurs, et où le vent ne dessèche pas les grains.

Les vins ont une vente pour ainsi dire illimitée, et l'intérêt du Chili consiste à s'ouvrir peu à peu le marché de Bordeaux, à faire connaître ses produits, afin d'être sûr de les écouler selon leur véritable valeur.

Pour atteindre ce but il serait peut-être utile de protéger moins vigoureusement cette production nationale. Cela engagerait les viticulteurs chiliens à vendre leurs produits chez eux à meilleur compte, ce qui augmenterait le nombre des consommateurs ; et à produire plus de vin, pour couvrir la moins-value à la suite de la baisse des prix.

Dès que les vins seront définitivement un article d'exportation, le prix du vin vendu ne sortira pas d'une poche chilienne pour entrer dans la caisse d'un autre Chilien. — Tout cet

argent viendra du dehors ; un ou plusieurs marchés deviendront tributaires de la production chilienne, ce qui aura pour le *change sur Europe*, c'est-à-dire pour l'équilibre financier, une importance capitale. La question n'a pas encore été comprise ainsi par les viticulteurs du pays. Ils ont construit, à grands frais, des caves, et fait de superbes installations. Je ne pense pas que ce soit leur véritable voie. L'avenir économique du Chili dépend du degré de développement que l'on donnera à l'exportation des vins de l'année. Des essais ont été faits dans ce sens, et les résultats satisfaisants engageront ces agriculteurs (qui ne sont nullement routiniers) à suivre l'exemple.

Caves de Macul.

Tout le monde prête ici une attention constante au mouvement scientifique.

L'Etat même assume un rôle actif dans l'ap-

plication des découvertes aux choses de l'agriculture. Il réagit dans la mesure du possible contre le vandalisme qui, depuis la conquête, a transformé les conditions climatologiques du pays par le déboisement. Une station agronomique (1) étudie avec le plus grand soin la composition du sol, et l'amendement se fait à bon escient.

J'ai sous les yeux un rapport publié dans le *Bulletin de la Société d'Agriculture,* à la date du 16 octobre 1887, où les analyses chimiques indiquent avec précision la composition des engrais pour compléter l'ensemble des éléments nécessaires à une culture déterminée.

Mais là ne s'arrête pas l'activité de ces agronomes. Ils s'occupent constamment de l'élève d'animaux.

A la fin du XVI^e^ siècle, une bête à cornes valait 7 francs 50 (1 piastre et demie); en 1870, elle valait en moyenne 10 piastres (cinquante francs); elle vaut aujourd'hui, lorsqu'elle est maigre, environ 50 piastres et lorsqu'elle est en état de passer à la boucherie, de 80 à 95 piastres (2). Cependant cette augmentation de prix n'a pas été graduelle; il y a eu, vers 1860, une

---

(1) C'est notre compatriote, M. P. Lemétayer, qui est le directeur de cet établissement.

(2) Les Chiliens achètent les bêtes maigres de l'Argentine, les engraissent et les envoient par mer dans les ports péruviens.

baisse soudaine, due, en grande partie, à la mauvaise qualité des viandes.

On n'avait alors que les bovidés de race espagnole. Vivant continuellement dans les pâturages, leurs membres s'étaient allongés et affinés ainsi que la face et l'encolure (1).

La fécondité des vaches, durant jusqu'à un âge très avancé, était cause de la phtisie des animaux, fort répandue dans le pays ; d'autre part, l'engraissement était pour ainsi dire inconnu, et il reste encore beaucoup à faire à ce point de vue.

Quand les animaux traversent la belle saison ils sont en bon état, mais lorsqu'un hiver froid et pluvieux succède à un été de huit mois, la mortalité atteint parfois jusqu'à 9 pour cent.

Malgré tout, cette race présente beaucoup de vigueur, et les bœufs de petite taille, attelés au

---

(1) Les cornes sont toujours recourbées en avant et très effilées. L'opération qu'on fait subir aux animaux pour les marquer, leur donne quelquefois un aspect assez bizarre ; elle consiste à leur faire une large entaille tantôt au fanon, en laissant pendre un morceau de peau de quinze à vingt centimètres de longueur, tantôt sur le chanfrein, où le morceau séparé se présente alors sous forme d'une pelote du volume d'une noix jusqu'à celui d'un œuf de poule. Tout cela sans préjudice des marques les plus variées que chaque propriétaire applique au fer rouge, sur les cornes, les épaules, le dos, la croupe ou les cuisses. Dans le sud du Chili, on rencontre encore quelques bovidés de petite taille (environ $1^m,10$ à $1^m,20$). Ils sont très prognathes, et le muffle est repoussé en arrière et en haut, ce qui donne à la tête de ces bêtes quelque ressemblance avec celle de certaines races de bull-dogs. On les désigne sous le nom de ñatos.

joug à d'énormes charrettes, remplacent nos chevaux de gros trait aussi bien dans les rues de Santiago qu'à la campagne (1), mais la viande de ces pur-sang du pays laisse beaucoup à désirer, et la production du veau de boucherie est à peu près inconnue (2).

Wild-Duke, Durham, short horns, pur sang, importé à l'âge de deux ans. 6 ans.

L'importation des Durham a changé cette situation (3). Les principaux propriétaires sont les fermes de Macul, de la Peña et d'intelligents éleveurs comme MM. Davila Larrain, Santa Cruz, la famille Matte et d'autres. Il est des taureaux qui sont revenus à 15 et 20,000 francs. On a commencé par des croi-

Kirklevington-Emperor, Durham (short horns) pur sang, 7 ans.

(1) Ils mangent pendant la nuit et boivent lorsqu'ils traversent une mare.

(2) La cause en est peut-être le manque de débouchés ; M. Broquard, le spécialiste le plus compétent qu'il y ait au Chili, pense qu'elle pourrait provenir du genre de vie des animaux et de la qualité laitière des mères.

(3) M. N. Miers Cox a fait venir d'Irlande un lot d'animaux de la race d'Ayr. Ils n'ont pas trouvé de faveur dans le pays.

sements, et on a fini par obtenir des pur-sang superbes. Aujourd'hui chaque hacienda un peu importante a établi d'abord une laiterie, puis des fromageries avec un personnel et un matériel européens (1).

Royal gloster, pur sang, né au Chili, 7 mois, fils de Kirklevington et Britannia (pur sang, née au Chili).

Les animaux importés étant beaucoup plus délicats que les animaux indigènes, les propriétaires ont fait construire d'énormes hangars et des silos desservis par des chemins de fer Decauville.

Fritz, taureau pur sang, né au Chili (un an), fils de Kirklevington et de Ada-Primrose (pur sang née au Chili).

A quelques exceptions près, on ne paraît pas s'occuper des bêtes de laine autant que de la grande élève.

Les Espagnols avaient importé, dès la conquête, les mérinos qui ont plutôt dégénéré autant comme producteurs de laine que comme animaux de bou-

(1) Si le succès n'est pas encore complet, on doit cependant avouer que le jour approche où les haciendas fourniront des façons Brie, Chester, Hollande, Gruyère etc., irréprochables. Quant au beurre et aux fromages communs, ils ne laissent rien à désirer.

cherie. On a importé, depuis, les races les plus fameuses de l'Europe (1).

Les produits du bélier et de la chèvre, ou du bouc et de la brebis, appelés *Chabins,* qui gardent leurs caractères au moins jusqu'à la septième génération, tendent à disparaître (2).

Quittons les étables et les enclos pour entrer dans les écuries, et examinons, avant tout, le cheval chilien.

Descendant direct du cheval andalou importé par les *Conquistadores,* il a dégénéré comme taille à la suite des conditions hygiéniques peu favorables qui lui sont faites — mais en revanche il est supérieur aux autres races connues sous le rapport de l'énergie, de la sobriété, de la résistance à la fatigue; il arrive souvent à trente ans en servant constamment (3). Il a la tête un peu lourde, légèrement busquée et médiocrement attachée, l'encolure grêle, le garrot bas et les membres antérieurs un peu panards, comme il arrive généralement aux animaux habitués à prendre leur nourriture sur le sol. Le poitrail est large et la croupe un peu avalée.

---

(1) Les mérinos proprement dits, les mérinos français, Lincoln, Southdown, Dishley, Hampshiredown, Oxfordshiredown, Shropshiredown, etc...

(2) On en appréciait autrefois la viande; quant aux peaux elles servaient de tapis de selle. Les gens du peuple les ont remplacées par des peaux de moutons.

(3) Hauteur moyenne $1^{m},50$.

Les robes sont remarquables par leur diversité. On rencontre non seulement toutes les nuances connues, mais encore parfois un assemblage de couleurs constituant un pelage qui, en Europe, caractérise l'espèce bovine.

Étalon pur sang chilien, race Quilamutana (Chili central). 5 ans.

Cela est probablement dû à la permanence des animaux dans les pâturages dont ils ne sortent que pour être livrés au travail. — Quant à ceux qui ont le bonheur d'être logés dans des écuries, ils se couchent sur le sol, sans litière, et ne connaissent la brosse et l'étrille que pour les avoir vues aux étalages des marchands, dans les rues commerciales de Santiago.

L'alimentation se compose, été comme hiver, de fourrage vert auquel on ajoute un peu de paille. Les animaux d'usage ne mangent jamais de grain. Pour les chevaux de luxe l'avoine est remplacée par de l'orge.

Malgré ce régime, la somme de travail qu'on peut obtenir de ces chevaux, surtout comme

montures, est surprenante. On parcourt, en une journée, jusqu'à 80 kilomètres de distance sans que le cheval se montre trop fatigué. Quoique moins propre aux autres services, il ne laisse — en dehors de la taille — que peu à désirer comme carrossier.

Attelé à des camions, il traîne des fardeaux qui ne sont en rapport ni avec sa taille ni avec son volume.

Thornborough Cleveland pur sang importé. 10 ans.

Il est surtout brillant dans les montagnes : la sûreté de son pied et sa légèreté sont admirables. On voit les gens du pays descendre au trot et au galop les pentes les plus raides, dans des sentiers dont, chez nous, on n'a pas une idée.

Voilà pour ses qualités physiques. — Au moral, il est d'une remarquable douceur, il ne rue point quoique constamment maltraité ; il ne se défend pas, et répond à l'excitation par un redoublement d'ardeur. Ces qualités en font un cheval de guerre de premier ordre.

On a importé, depuis quelques années, les différentes variétés de chevaux connus en Europe.

Le Cleveland, carrossier du Yorkshire, est fort

répandu. — Ses qualités principales sont la taille (jusqu'à 1^m77) et la beauté de la robe : bai avec toutes ses nuances. Il fait au Chili un service de courte durée, parce que dans le pays (sauf quelques exceptions), on ne se doute pas qu'il nécessite beaucoup de soins. — La maréchalerie indigène lui est funeste : ici on pare les pieds jusqu'au sang, et, au lieu d'ajuster la ferrure au pied, on fait l'inverse ; on prend quatre fers, et on procède à froid — Les instruments se composent d'un marteau à tête très allongée, un ciseau à froid pour dériver les clous et pour couper la corne, une paire de tricoises, et, en guise de boutoir, un outil assez semblable à une petite bêche que l'on pousse avec l'épaule en partant des talons, en pince.

Fausto, fils de Thornborough (demi-sang), né au Chili, en 1884. 2 ans.

Quand on a appliqué la ferrure, on fait poser le pied ferré sur un billot pendant qu'un aide lève le membre opposé. L'artiste du cru coupe alors, avec un ciseau, ce qui dépasse la ferrure. La garniture et l'ajusture sont inconnues.

Le croisement entre le Cleveland et le cheval chilien donne assez souvent un produit décousu. — Ces animaux pèchent par les membres trop

faibles pour supporter le poids du corps (1).

La valeur moyenne du cheval chilien est de 50 $. La paire de chevaux Cleveland vaut de 1.000 à 2.000 $ (à trois ans). Les chevaux du pays, vendus 100 piastres à Santiago, vaudraient de 1,000 à 1,200 francs à Paris. — On fait travailler les chevaux trop tôt; il n'est pas rare de voir mis en voiture des poulains de deux ans. Aussi ont-ils les membres farcis de tares molles et osseuses.

Baron Riddel clydesdale (pur sang), importé. 8 ans.

Les chevaux arabes sont peu représentés. Les plus beaux spécimens se trouvent dans les propriétés de D. Nathaniel Miers Cox et de don Agustin Edwards.

Les croisements donnent, bien entendu, des résultats d'un type charmant — malheureusement cette race (à cause de sa petite taille) n'est pas prisée au Chili.

L'écurie de Macul est très belle. Elle contient environ une vingtaine d'étalons, chiliens, clevelands, anglais, clydesdale (qu'on désigne dans le pays, comme tout gros cheval, sous le nom de

(1) Les grands éleveurs de Cleveland sont : Vicente Davila Larrain — Leonce Echeverria — Toribio Larrain — Fernandez Iniguez — Tocornal — Cousiño — Agustin Edwards, etc.

frison) (1), percherons et le seul anglo-normand authentique que j'aie vu dans ces haras (Baccarat).

L'anglais élève et affine la race chilienne — le clydesdale donne un produit épouvantable qui n'est pas loin de ressembler à un ours. Ce reproducteur n'a réellement aucune raison d'être au Chili dont le climat ne lui convient pas.

Le percheron donne des produits excellents si on a le soin de lui fournir des juments chiliennes appropriées. — Bonne résistance au travail — jolies robes et bon aspect (2).

Borness Bett II, fils de Baron Riddel, né au Chili. 3 ans.

On a importé des Orloff, et ce croisement ne peut être que profitable à cause du degré de parenté et de ressemblance des types (3).

L'anglo-normand sert depuis trop peu de temps au pays pour qu'on puisse se prononcer sur les résultats de la reproduction.

---

(1) Les sabots des frisons pourrissent vite et rendent ces animaux inhabiles au travail.

(2) Don Arturo Cousiño a importé cinq percherons d'une grande beauté, et don Joachim Tocornal a obtenu des produits admirables de l'étalon et des juments qu'il a fait venir de France.

(3) M. Santiago Ossa a créé un type merveilleux de cheval demi-sang, dû à ce croisement.

Le cheval de pas est un type fréquent. — Les gens du pays trottent peu, à cause de l'état des routes et de la fatigue que leur occasionne cette allure malcommode sur leur genre de selle. Le galop de chasse est leur allure préférée ; leur bête le soutient durant une heure et même plus parfois, avec un ou deux personnages en croupe.

Mac Gregor, fils de Baron Riddel et jument Dymont (pur sang), âgé d'un an et demi.

La réaction du cheval chilien est d'une remarquable douceur.

Attelés, ces animaux trottent bien et il en est qui relèvent beaucoup. C'est un *stepping sui generis* qui ne manque pas d'élégance.

Baccarat, anglo-normand, importé en 1883 à l'âge de 3 ans (1 m. 60).

Les bouviers, conduisant leurs troupeaux, ont habitué leurs montures à être lancées au galop sur un obstacle quel qu'il soit, un mur ou un bœuf jusqu'à le heurter ou le renverser.

On n'obtient ce service que des pur sang chiliens. Parmi les animaux que nous avons

admirés aux courses, il en est un (général Wilson), appartenant à M. Edwards, qui peut être comparé aux plus beaux spécimens des premières écuries de l'Europe.

Échec, anglo-normand né au Chili. 3 ans.

Dans le domaine de la Peña où se trouve cet étalon, on élève une quantité considérable de bêtes de sang et de prix.

Un mot de renseignement et de pitié pour les ânes et les mulets employés surtout aux transports des minerais et des bois dans la Cordillère.

Les mules atteignent une taille relativement élevée et se vendent mieux que les chevaux indigènes.

Madère VIII, pur sang percheron, importé. 22 mois.

Les ânes sont trop petits et ne jouent qu'un rôle effacé.

Citons, en dernier lieu, les poneys de Chiloë descendant probablement des poneys que l'on voit aux foires du nord de l'Espagne. Eux aussi sont dégénérés comme taille et présentent un des plus petits modèles de cheval que je con-

naisse. Il en est qui n'ont pas plus d'un mètre de hauteur ; ils ont généralement la tête trop grosse. Dans les haras de Cousiño on affine la race par des croisements avec des Pampelunais (1).

Jument pur sang percheronne, 4 ans (importée).

Relativement à sa population agricole, le Chili est, en ce qui concerne sa production animale, en avance sur plus d'une nation européenne.

On n'a, d'ailleurs, qu'à se promener dans les grandes haciendas pour se rendre

---

(1) Voici quelques chiffres sur l'importation d'animaux et sur les conséquences de ces achats :

En 1847, on avait importé des bêtes à cornes pour 22 mille piastres et des chevaux pour 2 mille piastres.

En 1855, l'importation des premiers avait monté à 500 mille piastres et des derniers à 69 mille piastres.

En 1859, on avait acheté pour 650 mille piastres de bestiaux et pour 121 mille piastres de chevaux.

En 1865, en 1869, en 1873, l'importation des bêtes à cornes dépassait toujours 830 mille piastres.

Les résultats ne se faisaient pas attendre :

Jusqu'en 1859, l'exportation de chevaux et de bestiaux était nulle ; en 1863, on exportait des bêtes à cornes pour 80 mille piastres ; en 1871, pour près de 200 mille piastres ; en 1872, pour 580 mille piastres ; en 1873, pour 650 mille piastres.

L'exportation des chevaux et mulets qui, en 1863, avait été de 10 mille piastres ; en 1869, de 50 mille piastres, dépassait, en 1871 et en 1872, un chiffre annuel de 200 mille piastres.

compte des efforts énormes qui ont été faits et des résultats que l'on a atteints. — Ainsi, les deux cents hectares de vigne de Panquehue valent plus que les 80.000 hectares de la ferme de las Condes.

Parcourons une ferme comme Macul : nous y trouvons, à côté des champs de blé, de luzerne et des prés, 300 hectares de vigne, de cos d'Estournel, desservis par des chemins de fer Decauville ; une cave pour 40.000 hectolitres, une belle installation de vendangeuses et de pressoirs ; un haras avec une dizaine d'étalons du pays ; trois percherons, un anglo-normand, un clydesdale, deux cleveland, un norfolk, plusieurs chevaux de courses et environ 400 juments. Une étable avec six durhams, une métairie avec fabrique de beurre et de fromage. Une basse-cour ; un jardin d'acclimatation avec huanacos, lamas, cerfs ; un potager, un verger et un parc admirable.

Au point de vue panoramique, je ne connais rien de plus beau que Peñalolen avec son manoir François I^er^ (1), situé sur une terrasse au pied de la Cordillère d'où descend, en cascades encadrées de marbres, un torrent dont les eaux rejaillissent, en jets et en bouquets, au milieu des parterres.

Ce torrent irrigue les vastes champs de cette

(1) Cet édifice a été construit par un de nos compatriotes, M. Littaut.

propriété qui s'étendent au-dessous du château.

La hacienda de Bucalemu, appartenant à M. Claude Vicuña, produit, en laines, en bestiaux et en blé, bon an mal an, près de 3.000.000 de francs, et si la Peña, grand domaine de M. Agustin Edwards n'en produit pas davantage, il est impossible d'évaluer ce que ce domaine vaut pour l'agriculture chilienne à laquelle elle vend annuellement des milliers de bêtes croisées avec les plus fines races de l'Europe.

En somme, il est peu de pays qui comprennent mieux et appliquent plus pratiquement que le Chili, le *salve magna parens frugum Saturnia tellus.*

CHAPITRE VII

Mines — Métallurgie — Salpêtres

Les mines du Chili ont fourni, de 1843 à 1873, un rendement de 1 milliard 847 millions, et jusqu'à ce jour près de 5 milliards !

Lorsqu'on considère, devant un chiffre semblable, la séduction de ce jeu étonnant où l'on peut gagner d'immenses richesses en fournissant, comme mise, de la hardiesse et de la persévérance, on comprend qu'un meurt-de-faim énergique, habitant un pays veiné d'or, d'argent et de cuivre, préfère la misère et la lutte avec l'espoir de la découverte d'un trésor, à la pauvreté calme d'un labeur régulier d'infime manœuvre.

L'homme qui, du voyage de découvertes minières fait sa profession, le *cateador,* est un ouvrier ignare, — ne sachant ni lire ni écrire, — ayant le flair de la montagne comme le chien de chasse a le flair du gibier. Le physique joue dans ce métier un rôle à peu près principal. — Il est

de ces hommes qui ont fait 80 lieues dans le désert avec quatre bouteilles d'eau : soit une bouteille pour cinq jours !

Cet éclaireur ne part jamais en campagne pour son propre compte. Il est toujours envoyé par un mineur *caballero*, c'est-à-dire une personne pouvant disposer de quelques capitaux pour reconnaître, exploiter ou négocier les mines que l'on découvrirait.

Il se met en route muni de sa provision d'eau, de viande séchée au soleil et broyée *(charqui)*, de *yerba mate*, de coca, de sucre et d'un petit sac de blé grillé. Enfin, il emporte de l'ail et de l'oignon pour combattre les effets des grandes hauteurs.

Pendant son absence, le mineur qui l'envoie en mission doit nourrir sa famille et, en cas de réussite, lui donner le tiers de la mine. D'habitude, il lui rachète cette part à bas prix. — Il n'est pas rare que le *cateador* s'en aille simplement dans un village voisin où il se grise pendant quinze jours avec le denier à Dieu du départ ; il revient harassé de sa promenade dans les vignes du seigneur, pour annoncer à son commanditaire qu'il n'a rien trouvé, — ou encore il montre quelques pierres qu'un compère lui donne, et avec lesquelles il allèche son patron pour lui soutirer de nouvelles avances.

Un *cateador* avait ainsi excité la cupidité de

son maître qui résolut de l'accompagner dans le désert. — Il guida au hasard son *caballero* de plus en plus exténué qui, à bout de patience, s'écria enfin : Où est ta mine ?

— Au haut de cette montagne.

— Jour de Dieu, fit le patron, d'abord tu as désigné un premier pic, puis tu as dit que c'était tel autre, puis un autre encore, et maintenant tu veux me faire grimper sur ce cône ? Sache-le bien, maroufle, je te donnerai cent coups de cravache si tu me trompes cette fois.

Le *cateador* se gratta derrière l'oreille :

— Seigneur, lui dit-il, faisons un marché. Donne-moi cinquante coups ici même, et n'y allons pas.

C'est, malgré tout, au *cateo* que sont dues les grandes découvertes minières. Ainsi, M. Arnous-Rivière (qui, depuis, a joué un certain rôle dans l'affaire Bazaine) a trouvé, en compagnie d'un sieur Diaz Gana, grâce au *cateo* depuis lors célèbre de Mendez, les mines de Caracoles, et chacun des deux associés en a retiré, en moins d'un an, cinq millions de francs.

Le *cateo*, l'exploration aventureuse à la recherche du filon, se fait d'habitude sur la foi de traditions qui souvent remontent à l'époque de l'occupation espagnole, et dont, bien entendu, la majeure partie est plutôt légendaire. — Il existe de nombreux documents sur papier jauni,

sortes de testaments mystiques où l'esprit religieux se mélange à la vision sincère, et où, de bonne foi, un pauvre hère lègue des millions, et, ce qui pis est, une graine de désillusion à ces assoiffés d'or, descendants authentiques des conquistadores.

Voici un spécimen de ces documents :

« Si Dieu le veut et si Dieu tout puissant te protège et guide tes pas, tu trouveras le *derrotero* (itinéraire) de la *Olla*, en sortant de la ville de Copiapo par le village des Indiens. Tu suivras le chemin de l'Inca. Près de Paipoté tu trouveras, gravés sur des roches, les emblèmes de Guanacos qui indiqueront la direction que tu devras suivre. Tu marcheras toujours vers le nord. Tu passeras de nombreux *portezuelos* (crêtes), ensuite, après cinq jours de marche, tu trouveras une grande montagne qui devient noire au soleil couchant, et là, avec l'aide de Dieu, tu feras ton *cateo,* et tu trouveras plus d'argent que ce que pourront emporter toutes les troupes de mules de Copiapo. »

On a suivi ce *derrotero,* et on a trouvé les mines de Caracoles qui ont donné plus d'un demi-milliard de francs. — Cependant, beaucoup de mineurs de Copiapo prétendent que Caracoles est un centre minier découvert par hasard, et ils continuent à chercher la *Olla*.

Un *cateador,* le havresac rempli de morceaux d'argent massif qu'il avait découverts dans les environs de Copiapo, se grisa dans la joie de son triomphe, et, jouant du couteau, tua un de ses camarades. Condamné à mort, il fit offrir au Président de la République « plus d'argent que n'en contenait alors le Chili, s'il lui faisait grâce de la vie ». Le Président refusa, et, avant de mourir, le *cateador* donna à l'aumônier qui lui prodigua les dernières consolations, contre la promesse de dire, vingt ans durant, des messes pour le repos de son âme, le *derrotero* de sa découverte : la mine devait se trouver dans une montagne, dont le triple sommet rappelait des chandeliers gigantesques d'où l'on voyait l'église de l'aumônier.

L'homme est mort, et, depuis cinquante-cinq ans, on a dépensé, pour retrouver ce point, des centaines de mille francs, sans obtenir de résultat.

On entreprend parfois des *cateos* à la suite de trouvailles de *rodados,* ou galets, tantôt d'argent massif, tantôt de combinaisons d'argent plus ou moins riche que l'on rencontre fréquemment dans le désert. Ces pierres ont dû se détacher de quelque filon et, en suivant les lits d'anciens cours d'eau sur le flanc de montagnes, on a retrouvé parfois la précieuse artère.

Le *cateo* à l'aventure est presque le mode le

plus scientifique. On sait que, dans des terrains stratifiés secondaires, se trouve généralement le minerai d'argent. Dans certains porphyres et dans les terrains de transition, on trouve les minerais de cuivre, et, dans des masses ocreuses, ferrugineuses et quartzeuses, le minerai d'or.

On cherche, dans ce cas, à rencontrer quelque affleurement où la matière précieuse est mise à nu, et on en prélève des échantillons qu'on fait analyser. Après les grandes pluies ce mode est souvent couronné de succès.

Dès qu'un *cateador* a annoncé sa découverte, dès que l'essayeur a donné un avis favorable, le mineur *dénonce* la mine chez le notaire, et obtient aussitôt des titres de propriété de trois *pertenencias* de 250 mètres sur 200 chacune.

Des centaines de personnes demandent, sans retard, les « suites de ce filon » non exploré encore, et dont on ne connaît ni la force, ni la direction.

Il est arrivé qu'on a accordé ainsi, sous l'égide de la loi, des mines en plein Océan Pacifique, et ces propriétés de fantaisie étaient représentées par des titres négociables.

Lorsque les minerais, qui donnent lieu à la dénonciation d'une mine, sont très riches, une sorte d'épidémie ori-ou argentivore, épidémie d'un caractère aigu, s'abat sur une ville entière. On a vu, dans ces moments, Copiapo dépeuplé.

Tout le monde émigre sur le champ des mines pour assister aux travaux d'exploration définitifs. On vit sous des tentes ; au milieu des jeux et des orgies grouille la marmaille. On achète et on vend, au poids de l'or et au comptant, les titres de propriété dont personne ne saurait connaître la valeur.

On est ivre de cette ébriété délirante qui transforme l'homme en monomane, irresponsable, mais justiciable.

Après quinze jours de folie, de rêve et de cauchemar, souvent appauvris, éreintés et écœurés, convaincus qu'on n'avait eu affaire qu'à un affleurement sans profondeur, toute cette Judée rentre au bercail après son exode dans le désert, l'oreille basse et les poches vides. Cela n'empêchera pas ces natures enfiévrées de métal d'en faire autant et plus à la première occasion.

Les villes de mineurs ont un caractère très spécial. A un bal, donné au théâtre de Copiapo, une partie des jeunes filles étaient couvertes de diamants, d'autres étaient en petites robes de calicot.

L'une de ces dernières, à laquelle j'avais offert le bras, me dit : « Voyez-vous les diamants de la *Chepita?* ils étaient à moi quand mon père travaillait le filon riche (qu'il était *en alcanze*), maintenant il est *en broceo* (la mine ne donne plus).

J'ai dû vendre mes bijoux. Qu'importe ; dans deux mois peut-être, ils me reviendront. » Et elle se remit à valser gaiement.

Singulière race aussi que celle des mineurs, surtout ceux du Nord chilien. Le ***barretero*** d'abord, l'homme qui fait le trou de mine, et l'***apire***, le portefaix qui transporte du fond des galeries, 46 kilos de minerai à chaque voyage.

Le premier, hercule agile, travaille nu avec une ceinture de cuir. Il manie, de la main droite, un marteau de 20 à 30 livres, pendant que, de la main gauche, il tient le ***fleuret,*** cette barre d'acier qu'il fait entrer dans la roche. — Quand le trou est de la dimension voulue, il le remplit de poudre, allume une cigarette, se retire à peine de quelques pas, et sait éviter, à l'explosion, les éclats, avec autant d'habileté qu'il met de vanité à ne pas les craindre. Sobre durant six mois, il dépensera, en quarante-huit heures, le gain d'une saison de travail. — Ce gentilhomme souterrain, bizarre comme son monde où tout apparaît aux lueurs d'un faux jour crépusculaire, croira déroger en remplissant d'une bouteille plus de deux verres ; — son argent s'en va au jeu ou en cadeaux aux belles faciles.

Peu de jours après s'être rendu dans la ville où il est censé se reposer de son labeur, il se trouve presque aussi nu que sous la montagne, et alors, sombre et superbe, il reprend le sentier

des Cordillères, retourne dans sa mine, son domaine, où il tutoie l'*apire* qui le grandit en l'appelant : « *Votre Merci.* »

La mine au Chili... Il ne faut pas se figurer qu'il s'agit, à quelques exceptions près (telles que Huanchaca, Arturo Prat, Batuco, Tamaya, etc.) d'imposants établissements comme nos mines d'Europe où des Sociétés disposent un peu de l'argent de tout le monde. Ici le mineur a peu de capital et peu de crédit. Avec des moyens très restreints, il se met en devoir d'entreprendre une besogne de géant, à ouvrir le coffre-fort où la nature a enfermé son trésor, à perforer des remparts imprenables avec un clou et un marteau, et à lutter contre des adversaires qui sont les éléments mêmes, si puissants, par leur action et leur inertie.

Chez nous, on commence par exécuter des travaux préparatoires, en vue d'une facile et économique exploitation : on se préoccupe de la ventilation des divers chantiers et de l'épuisement (au moyen de machines d'exhaure) des eaux que l'on rencontre parfois en profondeur.

Ici, le mineur procède en tâtonnant, au moyen de descenderies *(chiflones)* pratiquées dans le corps même du filon. Ainsi, en le reconnaissant en profondeur, il extrait du minerai dont la vente lui permet de continuer ses travaux.

Mais ce procédé est bien aléatoire, et plusieurs mines, à peine reconnues à quelques mètres de profondeur, ont dû être abandonnées faute de ressources pour faire face aux éventualités de disparition momentanée de la veine métallique, de la présence des eaux ou du manque d'air.

Que de mines chiliennes n'ont jamais vu des rails et des wagonnets pour le transport du minerai !

Combien de galeries sont si étroites qu'elles permettent à peine le passage des hommes qui, dans un seau en cuir, portent les pierres du filon !

Dans la cour de l'établissement, on brise ces pierres au marteau (*combo*). Des praticiens (*chanqueros*) mettent à part la partie qu'ils reconnaissent.

Ces charges, cousues dans des sacs, sont envoyées, à dos de mules, ou dans des charrettes, dans les fonderies et usines d'amalgamation (1).

La proportion entre le rendement du filon et ce qui sort des chantiers pour le compte de son propriétaire accuse souvent des écarts considérables dus aux *cangalleros,* ou voleurs de minerai.

Les ouvriers mineurs qui n'ont pas le sens de la conservation du gain, qui ne connaissent rien au bien-être, exercent pourtant la soustraction

(1) Les charrettes sont traînées par des bœufs ou des mules.

du minerai avec une certaine passion de virtuoses.

Ils mettent à profit non seulement la dextérité des mains, les replis du moindre vêtement, mais encore les... creux de leur corps auxquels ils confient, sans scrupule, des charges métalliques, quittes à mourir d'une indigestion d'espèce particulière.

Ce qui précède peut s'appliquer du nord au sud du Chili, à tous les centres miniers. Visitons-les rapidement en partant du désert d'Atacama.

A Caracoles, on a trouvé l'argent rouge (chlorure et sulfo-arséniure d'argent, sulfure et polybasite). Au Flamenco et à Taltal, on trouve le minerai d'Atacamite (oxychlorure de cuivre).

Dans la même région, en nous rapprochant de la Cordillère, à Cachinal et à Torre Blanca, les mineurs ont découvert des filons d'argent, et, tout récemment, les mines d'or du Guanaco d'où l'on espère retirer des millions.

Nous voici au Chañaral avec ses anciennes et puissantes veines de cuivre, avec son chemin de fer original, où la traction des wagons se fait au moyen de voiles dans lesquelles souffle le vent constant de cette zone.

En entrant dans la province de Copiapo, nous sommes au véritable foyer, au berceau des richesses minéralogiques du Chili. Copiapo, il y a cinquante ans, n'était qu'un misérable village

d'indiens; il devint, en peu de temps, la ville la plus florissante de la République. Des banques importantes (Edwards, Escobar) s'y installèrent; on y créa des établissements métallurgiques d'une perfection remarquable. C'est le San-Francisco de l'Amérique du Sud.

Citons, en passant, Chañarcillo et Tres Puntas qui ont donné en argent massif, en chlorures et en sulfures, près d'un milliard. Garin, Cabeza de Vaca, Lomas-Bayas, Ladrillas et d'autres ont produit plus de richesses que de riches (1).

La mine d'or déjà ancienne de Cachiyuyo donne encore aujourd'hui à son propriétaire (2) 800.000 francs net par an.

Carrizal bajo, *Canto del agua* et *Carrizal alto* constituent le centre voisin où, dans des fonderies et dans des laveries, on exploite les sulfures de cuivre. Ces établissements disposent d'un chemin de fer, et il y existe une des mines les plus profondes du Chili : les chantiers s'en trouvent, actuellement, à 700 mètres au-dessous du niveau du sol.

Nous quittons le désert d'Atacama pour entrer dans la région où les champs couvrent les flancs de montagnes fouillées et perforées par les mineurs. Ainsi, Huasco est aussi célèbre par ses

(1) Comme les mines de cuivre de Fuquios.
(2) M. Sanchez.

vignes que par les mines d'or de Zapayo et de Paipoté. La tradition des richesses qu'on a découvertes dans ces *cerros* a été la cause des entreprises de Tunas et Agua marina, dans le département de Vallenar, où, en 1872, de forts capitaux français se sont engloutis.

Avant d'arriver à Coquimbo, nous passons devant les mines de cuivre de Jarillas.

Port de Coquimbo.

Coquimbo a valu au Chili pour les cuivres, ce que Copiapo lui a valu pour l'argent. Tout près de la côte nous trouvons les mines de « La Fortuna » où M. Lambert possède ses magnifiques établissements de fonderies (1).

Les mines de Tamaya, près Ovalle, ont donné de nombreux millions de piastres à Urmeneta et Errazurriz sous forme de cuivre de 30 à 40 pour 100. — Elles ont été tellement abondantes qu'elles ont alimenté, pendant longtemps, deux grandes

(1) On y procède par la voie humide.

usines de fonte, à Tongoy et à Guayacan. Elles sont exploitées à l'européenne, et il y fonctionne, à 300 mètres de profondeur, une machine à vapeur.

Près d'Ovalle se trouvent les formidables placers de cuivre de Panulcillo appartenant à une compagnie anglaise qui tire actuellement grand profit de ses produits pauvres mais abondants, grâce à la fusibilité de leurs gangues composées principalement de grenat.

Nous passons sur le groupe des établissements de Cerro Negro pour arriver dans la région d'Andacollo où l'on retrouve les derniers vestiges des indiens autochthones dans leur pureté. — Le travail des mines et le lavage des minerais y sont confiés principalement à des femmes ; cette race est d'une force et d'une adresse remarquables.

Ce minerai d'une pauvreté exceptionnelle (de 2 à 3 o/o), constitué par une argile qui tient englobé du cuivre natif et du sulfure de cuivre noir, est lavé par des indiennes, dans de grandes battées en bois. On porte ainsi, à peu de frais, le titre des minerais à 25 et 30 pour cent.

Des milliers de pèlerins mineurs viennent invoquer là une vierge miraculeuse, actionnaire de nombreuses compagnies, grâce à ceux qui l'associent à leurs entreprises.

Dans le voisinage se trouvent d'anciennes mines d'or et de mercure.

La région de Pumitaqui et ses mines de cuivre

et de mercure, abandonnées pendant quelque temps, semblent prendre une importance nouvelle.

Dans les départements de Combarbalá et Illapel on exploite un grand nombre de mines de cuivre dont les produits sont transformés, sur place, en barres, dans des fours à réverbères chauffés au bois.

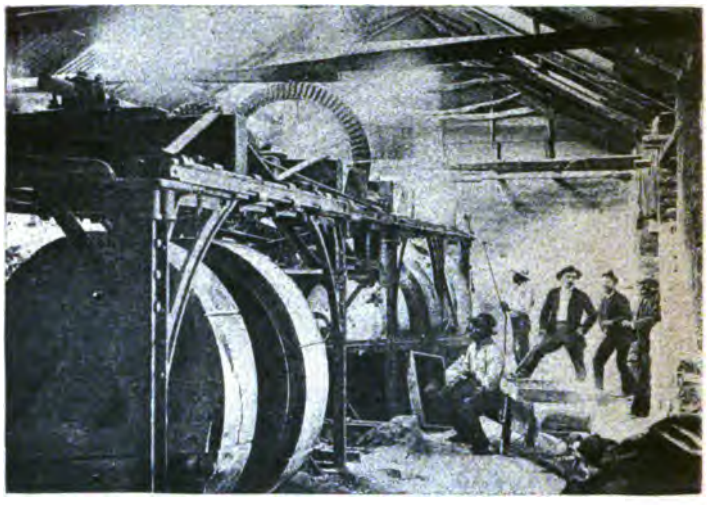
Le département d'Illapel était anciennement célèbre par ses mines d'or dont il subsiste encore des vestiges.

Par Petorca, où l'attention se porte sur les mines d'or d'Yahuin, nous arrivons dans la riche province agricole d'Aconcagua. Là, de puissantes mines de cuivre ont succombé devant l'invasion des eaux en profondeur, produite par les infiltrations des fleuves Aconcagua et Putaendo.

Sur le trajet de San Felipe à Santiago, à quelques hectomètres de la ligne du chemin de fer, le centre minier de Batuco a donné, en peu d'années, plusieurs millions de piastres en cuivres argentifères. Un Allemand nommé Gal, après s'être ruiné pour lutter contre l'invasion des eaux, a fini par vaincre ce déluge souterrain au moyen de machines puissantes. Lorsqu'il fut plusieurs fois millionnaire, il a vendu pour 6 millions sa propriété à une société chilienne.

A l'est de Santiago, sur les flancs de la Cordillère, se trouvent les grands filons de cuivre et

argent de Maipu, San Pedro-Nolasco et enfin la célèbre gorge de las Condes. — Dans cette dernière région, fameuse pour ses mines d'argent, se trouve un filon de cuivre d'une puissance rare, de 25 o/o de métal, appelé, *los Bronces,* qui fut découvert, il y a une quinzaine d'années, par un



Écraseurs du minerai (voir page 194).

pauvre muletier appelé Elguin. Avec les produits de sa mine, il construisit pour un million, un chemin de charrettes spécial, afin de faciliter le transport de ses minerais ; et il vient de mourir couvrant d'or chacun de ses nombreux enfants.

Le Sud ne produit guère de métaux et nous arrêtons ici notre promenade à travers ce véritable pays de milliards où des ambitieux de richesse déploient un courage sans gloire et une persévérance sans portée morale.

Elle serait longue la liste des victimes de la lutte contre le désert et la mine — des victimes de leur misère et de leur richesse. — On y rencontrerait des voleurs et des joueurs, des rêveurs et des fous, des hommes de science et des inspirés — tout ce que l'humanité produit comme travail intellectuel et comme effort physique — tout, moins la sagesse.

En quittant les mines pour entrer dans les usines métallurgiques, nous abandonnons le domaine du hasard, du jeu, et nous assistons à des procédés industriels plus ou moins perfectionnés.

La métallurgie au Chili est à certains égards plus avancée qu'en Europe et, pour s'en rendre compte, il faut distinguer entre les métallurgies du cuivre, de l'argent et de l'or.

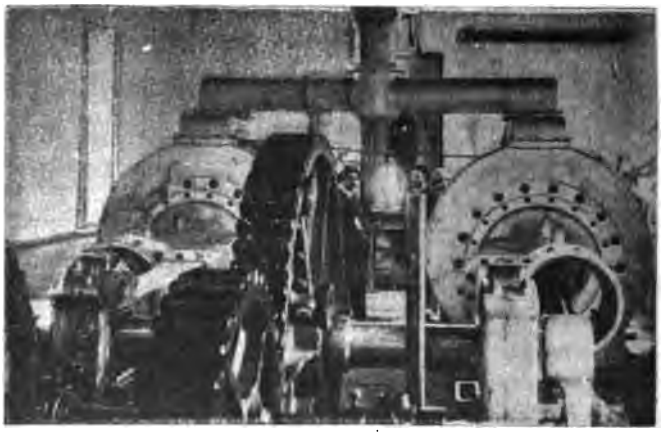
La première de ces branches était des plus primitives jusqu'à environ 1842. On connaissait alors, sur le Pacifique, comme contenant du cuivre, les minerais oxydés, c'est-à-dire les carbonates (malachites), l'oxyde rouge (rosiclère de cuivre), les oxydes noirs, l'oxychlorure ou atacamite, et quelques rares sulfures de haut titre *(acerados)*. On prenait pour des corps stériles les sulfures jaunes de cuivre *(bronces amarillos)* auxquels on attribuait une composition de fer et d'arsenic.

Un ingénieur français, M. Lambert, vint au Chili et, se trouvant en présence de ces pyrites

cuivreux, il se rendit acquéreur des mines et de minerais abandonnés (*haldes* ou *desmontes*), les exploita, et fit, en peu d'années, une fortune colossale.

Avant l'arrivée de Lambert, on traitait les minerais oxydés dans de petits fours à manche chauffés au bois.

Le minerai était mélangé au combustible et, au



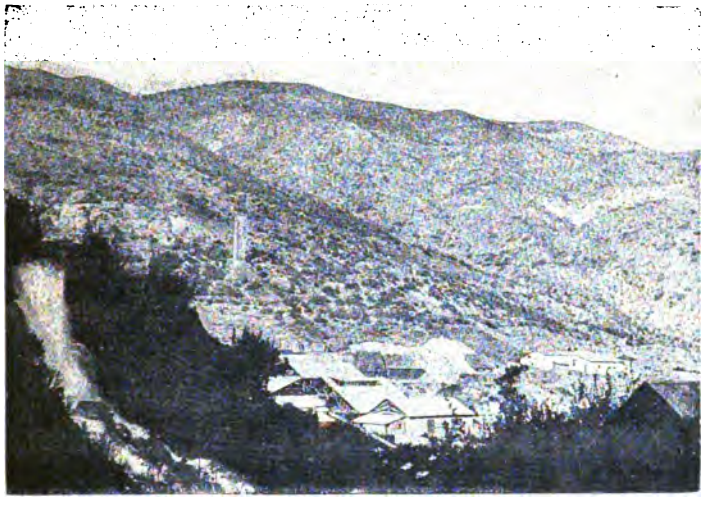
Grandes souffleuses David-Manhès.

moyen de soufflets mus à bras d'homme, on faisait pénétrer de l'air dans la masse qui, peu à peu, se liquéfiait. On produisait ainsi des barres d'excellent cuivre.

Lambert fit venir du pays de Galles des fondeurs anglais, et installa des fours à réverbère qu'il chauffait à la houille comme ceux de Swansea. Le combustible, séparé du minerai, ne crée pas, pendant la fonte, des combinaisons pouvant

altérer la pureté du métal. Dans ces fours, le tirage se fait à l'aide de cheminées aussi élevées que possible. — Les Chiliens apprirent si bien le nouveau procédé qu'en peu de temps ils devinrent des fondeurs hors ligne.

On n'arrivait pas, en traitant ces combinaisons, comme cela avait lieu pour les minerais oxydés, à



Vue générale de la fonderie de Maitenes dans la gorge de Las Condes.

la production directe de la barre de cuivre; on était obligé de faire passer le minerai par diverses transformations, en fabriquant d'abord des mattes grillées; on devait les refondre, et seulement après la quatrième opération on obtenait des barres.

Cependant, si dans les procédés anciens la perte de cuivre dans les scories était très forte, on faisait, à partir de 1842, des saumons métal-

liques, connus sur le marché sous le nom de *chile-bar*, avec des pertes insignifiantes dans les scories.

En 1884, M. Charles Vattier a implanté le procédé David-Manhès, de Lyon, qui fonctionne actuellement dans la fonderie de Maitenes et dans l'établissement de Lota, et qui constitue la Bessemération proprement dite du cuivre (1).

A Coquimbo, dans l'usine de Lambert, les minerais de cuivre sont traités par la voie humide : on profite du soufre, contenu dans les pyrites, pour fabriquer, dans des chambres de plomb, l'acide sulfurique, pendant que le cuivre, précipité par le fer métallique produit du cuivre de cément, dont on fait, au moyen d'une simple fonte, de la barre.

Les grands établissements où se trouvent les fours à charbon sont ceux de Chañaral, Carrizal, Guayacan, Tongoy, Lota et Coronel ; les fours à bois sont employés dans un grand nombre de petites usines, dans la province de Coquimbo et plus au Sud.

Il y a trente ans, le Chili produisait les deux tiers du cuivre consommé dans le monde entier ;

---

(1) Voir, à propos de cette découverte destinée à bouleverser l'industrie du cuivre: *Emploi industriel du Convertisseur Manhès-David*, de Lyon, Santiago de Chili, 1886, par A. Combanaire, et *La métallurgie du cuivre, rapport sur le procédé du convertisseur Manhès-David*, Valparaiso, 1887, par le même.

aujourd'hui sa production, de 40.000 T. par an, représente le cinquième de la production totale.

Passons à l'argent, qu'on traite au Chili de trois façons diverses.

La plus ancienne, et à laquelle, depuis peu, on a presque entièrement renoncé, consistait dans

Convertisseurs David-Manhès (voir page 195).

l'amalgamation obtenue au moyen du système connu sous le nom du *patio*. On broyait le minerai, et on le mélangeait avec du mercure. Ce mélange s'opérait en versant le minerai, transformé, au moyen d'une copieuse addition d'eau, en boue liquide, dans des sortes de bassins ou cirques, où l'on faisait galoper des chevaux, des mules ou des ânes, pour parfaire l'amalgamation. On s'est également servi des systèmes, employés au Mexique

et au Pérou, appelés le *caso* où, dans des cuves verticales, fixées au moyen de croix tournantes, on obtenait un amalgame qui permettait d'extraire le métal connu sous les formes d'argent natif, de chlorures d'argent et d'une petite quantité de sulfures ; on appelait ces combinaisons des *métales calidos* (métaux chauds).

En 1864, un Français, M. Herzog, fit, dans la métallurgie d'argent au Chili, la même révolution que Lambert avait produite dans la métallurgie du cuivre (1).

Il apprit aux mineurs à amalgamer non seulement les combinaisons connues jusqu'alors, mais aussi des sulfures des sulfo-arseniures et sulfo-antimoniures et même plusieurs variétés de polybasites argentifères (2).

L'inventeur se sert de barils rotatifs dans lesquels le minerai, réduit en poudre impalpable et convenablement séché, est mis en contact avec des dissolutions chaudes de sel marin et d'un magistral de sous-chlorure de cuivre en présence du mercure ou de l'amalgame de zinc. — Ainsi, en quelques heures, on concentre tout l'argent dans un amalgame d'où il est extrait facilement par filtration, compression et distillation. —

---

(1) M. Herzog devint fou et on attribua, par erreur, à son aide, M. Kronkel, l'invention de son procédé.

(2) Pourvu que les quantités de sulfure de plomb et autres ne soient pas en trop grand excès.

Les pertes en argent sont insignifiantes. Nous pouvons citer les grandes usines d'amalgamation à Copiapo, à Totoralillo, à Puquios près de Coquimbo et dans le département de Santiago.

Lorsque les gangues sont accompagnées de fortes proportions de sulfures ou de composés plombeux, lorsque toute la tache métallique argentifère se trouve sous la forme de polybasite, de bournonite et de cuivre-gris, on ne traite pas le minerai par la voie d'amalgamation, mais dans des fours à manche (1).

On emploie le coke, et des ventilateurs spéciaux activent la combustion. C'est ainsi qu'on produit des plombs argentifères. Pour en extraire le métal précieux, on se sert de fours à coupellation, à sol mobile (système anglais) (2).

Dans quelques usines spéciales comme à Tierra Amarilla près de Copiapo, on concentre l'argent dans des mattes de cuivre ; ces mattes de cuivre argentifère sont envoyées en Europe. A Maitenes, dans les usines de Cousiño et Vattier, en dehors de la barre d'argent extraite des minerais plombeux, on concentre l'argent (en employant les convertisseurs Manhès) dans les mattes de cuivre d'un titre de 75 o/o de cuivre

---

(1) Ces minerais sont connus au Chili sous le nom de *metales frios*.

(2) Les principales usines sont celles d'Antofagasta, de las Condes et de Maitenes.

Vue générale de Punta Arenas (*Sandy*-Point) sur la côte N. du détroit de Magellan.

et environ de 1 1/2 à 2 o/o d'argent, et même dans des barres de cuivre d'un titre de 3 o/o d'argent.

Et maintenant quelques mots sur la métallurgie de l'or :

Il faut distinguer le produit des lavaderos et celui des filons.

Le premier se trouve généralement dans le lit des torrents en partie ou complètement desséchés. — Pour l'extraire, on ouvre, dans le terrain sablonneux (ou composé de petits cailloux), des puits *(catas)*, jusqu'à ce qu'on trouve la couche de galets appelée *circa,* dans laquelle sont englobés les sables aurifères. — Dans les lits où court encore un peu d'eau, on rencontre souvent des paillettes dans les branches de la plante *chepica* ; on *lave* sur place ou dans le voisinage, dans des espèces de cuvettes coniques en bois (*bateas*) ; on extrait ainsi l'or sous forme de pépites, de grenailles ou de poudre. Dans certaines rivières du Sud, les

pépites atteignent des proportions considérables.

Avant les découvertes des nombreuses mines d'argent et de cuivre du Chili, quand la main-d'œuvre était à si bas prix qu'en réalité elle ne coûtait rien, quand l'eau était beaucoup plus abondante qu'aujourd'hui, cette industrie pouvait être lucrative — mais de nos jours, les salaires sont élevés, la sécheresse est extrême dans le Nord du Chili et, par suite, peu de gens se livrent à ce travail si ce n'est à l'époque des pluies et dans les années exceptionnelles.

Les principaux placers se trouvent dans la province de Coquimbo (1) et, en Araucanie, dans le détroit de Magellan (2).

Dans des filons composés principalement de quartz et d'oxyde de fer, on trouve l'or natif (3) et on le rencontre aussi, accessoirement, dans certains minerais d'argent.

A Taltal, près d'Ovalle, on traitait l'or dans des appareils primitifs appelés *marai*. On broyait le quartz entre une grande pierre légèrement

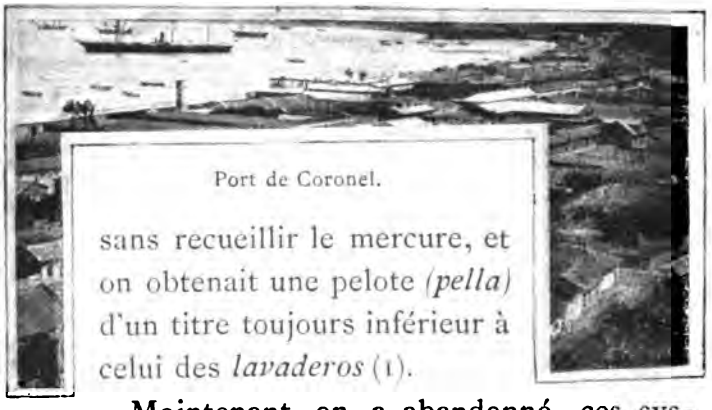
---

(1) Départements d'Illapel et de Pétorca.

(2) Il y a quelques années on a trouvé de l'or à Calera et à Quillota. Cette découverte a donné lieu à la création de plusieurs sociétés qui ont englouti des capitaux nord-américains et chiliens. La seule Compagnie qui se soutienne est la société de Maria-Maria.

(3) Quelquefois on le trouve dans des filons dont le remplissage est constitué par des pyrites de fer, de mispickel (sulfo-arséniure de fer) et même des pyrites de cuivre. — Dans ce dernier cas, il est certain que l'or fait partie d'une combinaison chimique mal définie.

concave *(la solera)* et une pierre légèrement convexe; puis on le mélangeait au mercure sous un courant d'eau continu, et quand le mercure était assez chargé de métal on le filtrait et on le comprimait. Cette pâte contenait une part d'or pour 3 à 4 de mercure — on la distillait grossièrement



Port de Coronel.

sans recueillir le mercure, et on obtenait une pelote *(pella)* d'un titre toujours inférieur à celui des *lavaderos* (1).

Maintenant on a abandonné ces systèmes et, par exemple à Illapel, six moulins broient les minerais sous des meules verticales mues par des turbines appelées *cucharas* (2).

Quand il s'agit de pyrite aurifère, on procède différemment : on produit, au moyen de l'écrasement du minerai, de la boue (ou *schlamm)* à la-

(1) Les acheteurs de profession ne l'essaient jamais, et prennent seulement la précaution de promener un aimant au milieu des pépites pour enlever l'oxyde de fer magnétique toujours associé à l'or.

(2) Ces moulins se louent aux mineurs qui paient 8 $ par caisson de 2.494 kilos de quartz aurifère ou oxyde, et l'on rembourse le mercure perdu.

quelle on n'agrège point de mercure et qu'on laisse s'écouler sur des peaux de chèvre placées sur un plan incliné.

Les parties les plus lourdes contenant le métal, retenues par les poils, en tête de ce labyrinthe, sont malaxées avec le mercure, au moyen de pilons en bois dans de grands chaudrons en fonte. On ne retire ainsi, malgré les plus grands soins, qu'une partie de l'or contenu dans le minerai pyriteux; les rejets, *relaves,* exposés pendant plusieurs mois à l'action du soleil, de l'air et de l'humidité, subissent une modification de leur composition chimique, et soumis, une deuxième fois, à ce traitement, ils donnent de nouvelles quantités d'or très appréciables (1).

Dans certains cas, le métal précieux est concentré (comme au Sapayo près Vallenar), dans des mattes de cuivre ou de cuivre argentifère (2).

Le mineur chilien est d'une habileté extrême, sans avoir recours aux opérations du laboratoire, pour se rendre compte du titre d'un minerai d'or ou de sables aurifères, quand la matière se trouve à l'état natif.

Il se sert, pour ses appréciations, d'une coupe

---

(1) Lorsqu'il s'agit de pyrites de cuivre aurifère, on vend le *relave* comme minerai de cuivre.

(2) Les principales usines à or se trouvent dans le département de Copiapo, dans le département d'Illapel et à Huasco.

en corne de bœuf qui ressemble à la moitié longitudinale d'un œuf *(la poruña)*. Il connaît la capacité de ce goblet, le poids du minerai réduit en poudre ou des sables aurifères; — il lave comme dans un berceau, le *craddle* des Nord-Américains jusqu'à expulser la presque totalité des matières inertes; il rassemble la

Fonderie et môles de Lota.

poudre et les paillettes en tête de la poruña et : « Tant de castellanos à la charge », dit-il ; et il ne se trompe jamais.

Une des sources de richesse minière du Chili sont les bassins houilliers ou, plus justement, les grands gisements de lignite qui se trouvent à Coronel et Lota (1).

En allant du nord au sud, on rencontre d'abord les *mantos* de Boca de Maule. Ce dépôt s'étend à environ 2 kilomètres sur la côte, et, à 200 mètres de profondeur, il avance sous le fond du Pacifique.

(1) Voir pour la situation géographique le chapitre relatif au voyage à travers le Chili.

Le propriétaire, M. Schwager, produit une moyenne de 70.000 tonnes par an.

Les mines voisines de *Buen Retiro* appartiennent à la famille Cousiño, les grands propriétaires des mines de Lota (1). C'est là que se trouve, sans contredit, l'établissement à la fois minier et métallurgique le plus considérable du pays.

Ses sept puits produisent annuellement environ 250 mille tonnes, et sa fonderie, où l'on vient d'installer les convertisseurs David-Manhès (de Lyon), a produit, dès 1882, 100.000 quintaux métriques de cuivre en barres d'une valeur de 4 millions et demi de piastres. La majeure partie des minerais de cuivre qu'on y reçoit est importée d'Atacama et de Coquimbo, une partie vient même du littoral péruvien (2).

L'industrie salpétrière constitue l'épilogue de l'industrie minière; il ne s'agit plus de perforer des montagnes mais d'enlever une croûte plus ou moins mince qui couvre une partie de la côte chilienne. On transforme en salpêtre les nitrates de soude impurs qu'on recueille depuis Antofogasta jusque non loin d'Arica.

Ces gisements de Tarapaca avaient été découverts en 1821. Leur utilisation agricole et

---

(1) Les mines de Puchoco, près Coronel, dont une partie a été inondée, en 1881, appartiennent à M. Rojas.

(2) Lota, qui, de fait, appartient à la famille Cousiño, s'appelle commercialement: *Compañia Esplotadora de Lota i Coronel.*

industrielle remonte à 1830. A cette époque, un premier chargement fut envoyé en Europe. Les ventes de cette matière s'effectuèrent, en 1831, à raison de 30 francs les 50 kilog. (en 1884, la même quantité valait 12 francs).

En 1883, les quantités fabriquées et exportées étaient vingt-huit fois supérieures à celles que l'on exporta de 1830 à 1834 (1).

Le gouvernement péruvien, souverain, en 1874,

Port et môles de Antofogasta.

de cette région, avait constaté que, depuis 1870, l'exportation des salpêtres avait plus que doublé sur la période de 1865 à 1869 ; il conçut l'idée de monopoliser cette industrie, d'autant plus que les meilleurs gisements de guanos s'épuisaient,

(1) Voici en effet les chiffres qui donnent une idée du rapide développement de cette industrie :

De 1830 à 1834,	361.000	quintaux.
De 1846 à 1849,	2.060.592	—
De 1855 à 1859,	5.638.763	—
De 1865 à 1869,	10.594.027	—
Et enfin en 1883,	10.760.000	—

laissant sans ressources le trésor public (1). Dès 1875, 166 usines salpétrières furent expropriées pour environ 21 millions de soles (105 millions de francs), et cédées à une compagnie fermière.

---

(1) *Guano* comme on écrit en Europe, ou *Huano*, comme les *Incas* ont toujours prononcé ce mot *quichua*.

Cet engrais naturel provient probablement de masses énormes de cétacés qui, depuis des siècles, sont venues s'échouer sur la côte, peut-être pendant des cataclysmes successifs pareils à ceux dont nous avons été témoins, en 1869, à Arica. Le phosphate des matières osseuses et l'azote de la matière organique se sont conservés, grâce à l'extrême sécheresse de ces régions.

Le guano se trouve sur le littoral et dans les îles voisines, dans des crevasses qu'on connaît sous le nom de *covaderos*. Les dépôts des îles Chinchas ont fourni des guanos de qualité supérieure (l'analyse accusait toujours de 14 à 16 pour 100 d'azote). Les dépôts de *Pabellon de Pica, de Huanillos et de Punta de Lobos,* sur la côte de la province de Tarapaca, et ceux des îles de *Lobos Afuera,* en face du Callao, en plein océan, contenant un guano moins riche que celui des Chinchas. Le dosage de l'engrais de *Pabellon de Pica,* qui est le plus abondant en matières fertilisantes, atteint à peine 10 pour 100 d'azote, celui de *Huanillos,* 6 pour 100, et celui de *Lobos Afuera,* 4 pour 100. Au moment où les Chiliens se rendirent maîtres des dépôts, il y existait de 650.000 à 700.000 tonnes. Cet engrais a d'ailleurs baissé de prix. A la concurrence que lui ont faite le sulfate d'ammoniaque que produisent aujourd'hui tous les hauts-fourneaux et les exploitations de phosphates minéraux, est venu s'ajouter la situation difficile de l'industrie agricole qui ne lui permet plus de payer, pour l'amendement des terrains, les prix d'il y a vingt ans.

En 1875, le guano se vendait couramment en Europe à 315 francs la tonne, et le marché absorbait de 300.000 à 400.000 T. par an. Aujourd'hui la consommation est réduite au tiers, et le prix moyen est de 170 francs par tonne. L'unité d'azote qui se cotait, il y a huit ans, à 26 ou 27 francs, est aujourd'hui évaluée à 20 francs ; l'acide phosphorique, payé naguère à raison de 6 francs par unité, en vaut maintenant au plus la moitié.

La quantité de guano exploitée depuis 1879 jusqu'à ce jour sous la direction du Chili, atteint, à peine, 450.000 T., et ce qui reste aux dépôts peut être évalué approximativement à 250.000 tonnes.

Les anciens propriétaires reçurent en échange des bons ou certificats. Ces titres étaient garantis par une hypothèque sur tout ce que la province de Tarapaca pouvait produire ; de la sorte, les salpêtres élaborés pour le compte du gouvernement constituaient l'antichrèse pour payer les intérêts et l'amortissement des titres.

Lorsque le Chili s'empara de Tarapaca, il y trouva une industrie qui venait d'être monopolisée par le gouvernement péruvien.

Cependant les produits étaient considérés par les intéressés comme le gage d'une dette. Toutefois, au moment où la province de Tarapaca fut occupée par les forces chiliennes, au mois de novembre 1879, la compagnie fermière des salpêtres dut céder ses usines aux autorités qui venaient administrer le pays au nom du gouvernement de Santiago. Elle protesta, et, après des négociations laborieuses, le Chili accepta, dans les premiers jours de 1888, un arrangement à l'amiable avec tous les porteurs de bons(1).

Au point de vue de l'exportation, les différentes matières minérales se groupent dans des proportions qu'il est intéressant de constater. En 1881, le salpêtre figure pour 47 pour 100, le cuivre pour

(1) En vertu de cet arrangement chaque certificat, d'une valeur nominale de 1000 soles à 44 pence (£ 183), a été remboursé au cours de £ 106.

35 pour 100, l'argent pour 5 1/3 pour 100, le guano, le borate de chaux, le charbon de terre, etc., pour 12 1/2 pour 100. L'année suivante, cette exportation a augmenté de 8 millions de piastres (de 47 à 55.500.000).

L'exportation du cuivre, qui alors montait à 17 millions de piastres, se distribuait géographiquement ainsi : Coquimbo 5.900.000, Atacama 4.800.000, Lota et Coronel 4.500.000, Valparaiso 1.900.000, Tocopilla 500.000.

Pour 1887, l'exportation de salpêtres a été de 713 millions de kilos valant près de 29 millions de piastres et de 27 millions de kilos de cuivre, soit environ 10 millions de moins que le chiffre moyen des dernières années. La hausse des prix compense cet écart et augmente les recettes du pays d'environ 9 millions de piastres.

Il résulte de ce qui précède que le Chilien est mineur de naissance, métallurgiste par goût et par éducation et que, porté à découvrir les richesses de son sol, sachant les exploiter, la nation profite de ces tendances et de cette science, même lorsque les efforts individuels n'enrichissent pas toujours les hommes d'initiative qui se lancent dans ces travaux hasardeux.

CHAPITRE VIII

Industrie et Commerce

Lors de la conquête, les Espagnols croyaient, sur la foi des indiens du Pérou, qui tiraient des ruisseaux du Chili une partie du tribut de l'Inca, que ces cours d'eau traînaient beaucoup de sable d'or.

On donnait aussitôt à chaque capitaine de conquistadores un certain nombre d'indigènes pour les faire travailler aux placers et dans les mines. Ces malheureux, non payés et nourris d'un peu de maïs, ne purent pourtant pas produire assez de métal pour justifier l'existence de cette première industrie.

On se mit donc à cultiver la terre qui répondit généreusement aux premiers essais agricoles. Cependant on demeurait pauvre dans cette lointaine *capitania* où, selon le système espagnol, on n'avait le droit d'acheter que des objets fabriqués dans la métropole. Pendant près de trois siècles, cette colonie a été victime de sa situation géographique, exploitée par ses voisines.

Cadix avait le monopole du commerce avec l'Amérique du Sud. Elle envoyait ses navires à Puerto-Cabello, où le vice-roi de la Nouvelle-Grenade prélevait des droits de douane.

Les Péruviens se rendaient à cette foire et achalandaient les magasins de Lima où les articles payaient une deuxième fois, des deniers au roi.

C'est là que les négociants chiliens venaient acheter des marchandises qui avaient ainsi supporté toutes sortes d'impôts et de contributions, et ne pouvaient se vendre à Santiago qu'à des prix exorbitants (1).

A l'occasion de la guerre de Succession d'Espagne, les navires français obtinrent la permission d'aller au Pacifique, sous prétexte de combattre les corsaires anglais. Ils ont tous fait de la contrebande au plus grand bénéfice du Chili.

Quelques années plus tard, le roi de Castille donna à une douzaine de ses ports le privilège qu'il avait jadis réservé à Cadix.

Le commerce direct qui, dès lors, se fit par le cap Horn, amenait des négociants et quelques

---

(1) Dans cette rade où, alors, il entrait 3 ou 4 bâtiments par an, en 1874 plus de 3.000 navires ont ancré, et, en 1886, on a enregistré, dans les ports de la République, 9.568 steamers et voiliers, avec 8 millions de tonnes.

capitaux dans ce pays oublié; en quatre-vingts ans, la population quintupla.

Cependant la crainte des corsaires anglais empêcha bientôt les négociants espagnols d'envoyer leurs barques dans le Pacifique, et Buenos-Ayres devint l'entrepôt des marchandises destinées à cette région transandine. Mais la cherté des transports à travers les pampas créa une situation commerciale intolérable, et au moment de l'indépendance, le Chili languissait.

Le gouvernement révolutionnaire décréta la liberté du commerce avec tous les pays du monde; et, à partir de 1831, la sécurité à l'intérieur, la découverte des riches mines d'argent de Copiapo, l'importante exportation de céréales, le mouvement industriel aidé par l'établissement du crédit foncier, l'organisation des banques, la construction des chemins de fer, ont augmenté rapidement les fortunes particulières et la fortune publique.

On comprend que l'isolement séculaire du pays, les entraves commerciales qui avaient atteint chaque habitant dans son bien-être, ont dû créer une aspiration ardente à se suffire, à ne dépendre de personne, à travailler chez soi, pour soi.

Il existait, d'ailleurs, une sorte de légende industrielle.

La côte du Pacifique, soumise au sceptre de

l'Inca, était très manufacturière ; les indiens avaient été céramistes, tisserands, vanniers et sculpteurs.

La tradition de ces métiers ne s'est pas perdue. Les conquérants quichuas, au XIV^e^ siècle, avaient importé ces métiers en pays araucan, et on fait encore aujourd'hui, dans les villes de Chillan et de Talagante, des poteries rappelant la facture ancienne (1).

On tisse, dans le pays entier, les *ponchos* que les gens du peuple préfèrent à ceux que l'on importe. A Chillan, on fabrique des dentelles jolies et peu coûteuses ; à Linares on a une spécialité pour paniers en crin, et, à Santiago, on fait des mobiliers en osier.

En dehors de ces ateliers d'allure traditionnelle, et en dehors des grandes industries métallurgiques, salpétrières et vinicoles, en dehors de la fabrication de l'iode dont on exporte pour près d'un million de piastres par an, on a implanté, peu à peu, de nombreuses fabriques dans le pays.

Le Chilien du peuple a un don d'imitation remarquable qui lui permet de devenir, après un court apprentissage, un habile ouvrier.

---

(1) Ces terres cuites ne sont pas vernies, mais couvertes d'une patine assez fine ; la variété des formes est considérable. On fait encore dans certains couvents, en une terre aromatisée, des potiches et des figurines fort amusantes, qu'on vend à une foire spéciale, les jours de Noël.

Ces dispositions naturelles permettent de prévoir que la transformation du Chili en pays industriel proprement dit n'est plus qu'une question de temps ; les tempéraments et le climat rendent cette évolution possible et même facile.

Aujourd'hui déjà, il existe des manufactures qui ont été fondées par des étrangers employant un grand nombre de manœuvres et de contremaîtres indigènes.

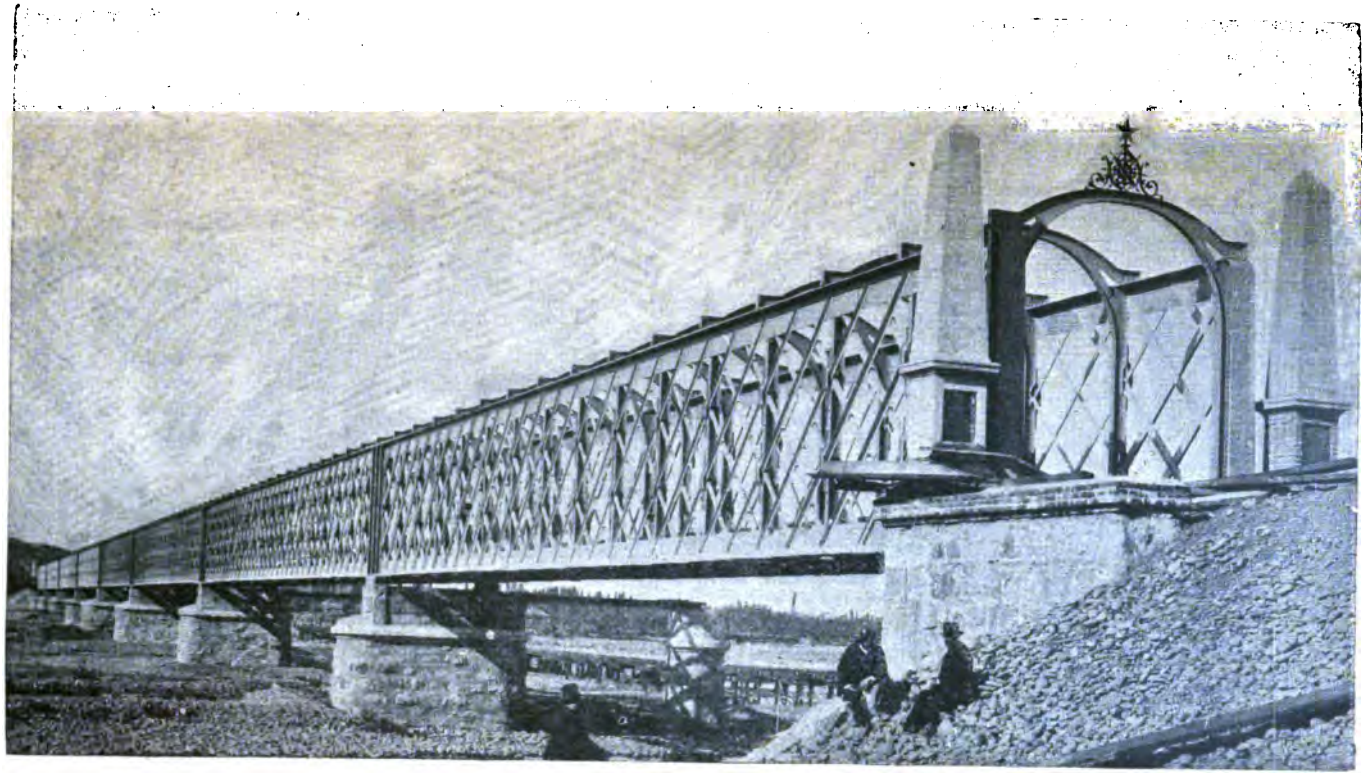
Ainsi les fonderies installées par les Anglais Lever & Murphy et Balfour & Lyons à Valparaiso, se sont beaucoup développées dans ces dernières années, et font d'importantes réparations pour la marine.

Du premier de ces ateliers sont sortis des travaux comme le pont du chemin de fer sur le Maule ; on y construit actuellement des wagons et des locomotives, en faisant venir d'Europe les roues et d'autres pièces trop compliquées.

A Santiago, nous trouvons deux fondeurs français, Corbeau et Puissant, et un fondeur allemand, Klein.

Le premier installe des moulins, des turbines, des vendangeuses, des pressoirs et, en général, des machines simples. Personne n'a encore tenté de faire des machines-outils.

Citons, en passant, la corderie dont il existe quelques grandes manufactures, surtout dans la province d'Aconcagua.



Pont de chemin de fer sur le Rio Maule, sortant des ateliers de Lever i Murphy de Valparaiso.

La savonnerie de Puyo commence à faire une concurrence considérable aux savons d'importation.

M. Bernstein a installé la première raffinerie à Viña del Mar.

MM. Matte ont tenté, avec succès, la fabrication du sucre de betterave. — La Société du Parral les a imités. La betterave donne, au Chili, 14° saccharimétriques ; chez nous, elle ne donne guère plus de 9°.

Le jour où les Chiliens se mettront à fabriquer des huiles, on n'en importera plus une goutte d'Europe ; les oliviers donnent avec une abondance extraordinaire dans ce pays, et des arbres de trente ou quarante ans atteignent les proportions des oliviers séculaires de l'Europe.

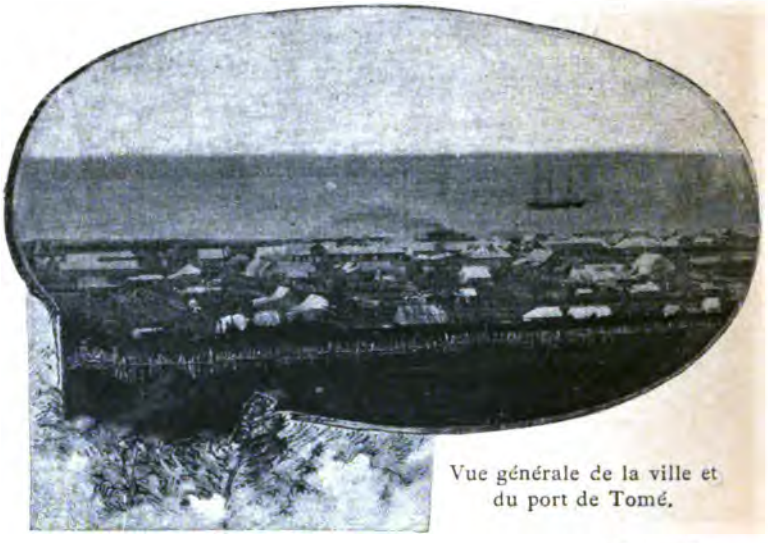
La fabrication des huiles de lin promet aussi de donner des résultats rémunérateurs.

La concurrence étrangère a empêché les fabriques de papier de prospérer ; il n'en est pas ainsi des manufactures de draps : il en existe une au Tomé, appartenant à M. Aninat, et une autre aux portes de Santiago, dirigée par une compagnie belge. Ce sont eux qui habillent l'armée.

La carrosserie au Chili est très avancée. Il est certaines maisons, comme Bardeau et Thieme, qui font aussi bien qu'à Paris. — On importe les essieux, les ressorts, les glaces, les lanternes et les étoffes ; mais la coupe, la caisse et l'ajustage

se font sur place, par des ouvriers français, et ne laissent rien à désirer comme solidité, comme commodité, et comme élégance.

Le type de voiture le plus commun, complètement inconnu à Paris, est la *Americana*. C'est un landau sans développement, à pavillon fixe,



Vue générale de la ville et du port de Tomé.

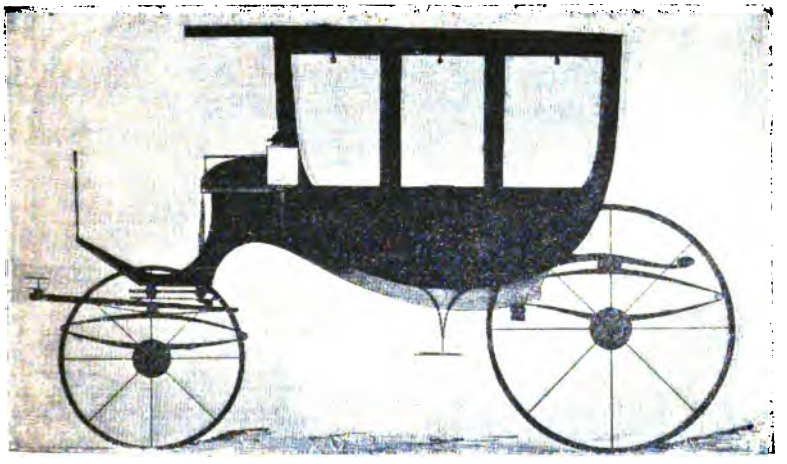
en bois, et entouré de huit glaces mobiles. Le siège du cocher est à la hauteur des autres banquettes, et, le pavillon étant de toute la longueur de la voiture, le cocher est à couvert. Cette voiture est à deux chevaux; lorsqu'on met une bête de renfort on l'attelle en galérien.

Ces voitures coûtent, en moyenne, 1.800 piastres, soit 4.500 francs.

La voiture de louage, toujours à quatre places, est l'embryon très disgracieux, peu commode et

très lourd de l'*americana*. On l'établit pour environ 1.000 $, et tout le matériel est fabriqué dans le pays.

En dehors de ces formes qu'on pourrait presque appeler nationales, on voit, les jours de fêtes, toutes espèces de modèles reproduits par les car-



Type de la voiture chilienne, appelée *americana*.

rossiers de Santiago, depuis le huit-ressorts de chez Binder jusqu'à la berline de l'émigré, depuis le breack de Mulhbacher jusqu'à la calèche du, temps de Louis XVIII, avec son siège monumental reposant sur des dauphins la queue en l'air et la gueule ouverte, depuis l'élégant coupé de Millon et Guiet et la victoria Rothschild jusqu'au classique coucou.

Beaucoup de monde attelle maintenant très bien à Santiago. — L'attelage français prédomine.

— Les selliers sont également français. La maison Coudeu fait des harnais de luxe avec des cuirs chiliens.

Ce sont encore des Français qui ont établi et qui exercent la tannerie.

Non seulement ils pourvoient à tous les besoins du pays, mais encore ils exportent, surtout dans les pays voisins.

Des installations comme celles de Tiffou, Magnère et Saint-Macary sont de premier ordre.

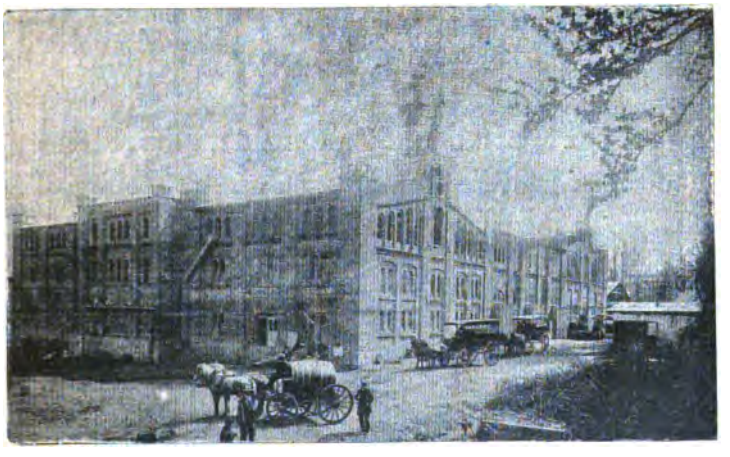
Modèles français importés qu'on imite actuellement à Santiago.

Toutes les industries corrélatives à la bâtisse sont normalement développées. Les briqueteries (par voie humide et par voie sèche), les tuileries,

l'ornementation en terre cuite et en grès, les chantiers des marbriers et des charpentiers, les ateliers de menuiserie et de serrurerie, des fabricants de grillages, etc., sont bien installés.

Depuis quelque temps, des ouvriers du pays se sont mis à sculpter le meuble et reproduisent les beaux modèles qui ont été importés.

Les bois chiliens (le ***roble***, le ***rauli*** sorte de



Brasserie, fabrique d'acide carbonique liquide, de glace et d'eaux gazeuses de MM. Gübler et Cousiño.

bois de chêne, d'une nuance rougeâtre) qu'on met à leur disposition sont superbes; mais le bûcheron chilien n'étant guidé par aucun ingénieur des forêts, abat l'arbre à n'importe quelle saison, même lorsqu'il est en pleine sève. Or, dans ces conditions les bois ne sont jamais secs.

D'autres industries ont rapidement pris de l'essor : on ne boit plus que de la bière chilienne.

Les produits des Allemands de Valdivia ont été supplantés depuis quelque temps par la brasserie de Gübler et Cousiño qui doit être considérée comme un des plus beaux établissements du pays. On y fabrique à la fois de la bière, de la glace, de l'acide carbonique liquide et des eaux gazeuses.

On envoie dans les villes du désert, comme Iquique, Antofogasta, etc., la bière en barriques. Un tube contenant dix litres d'acide carbonique liquide, sous une pression de dix atmosphères (1), exerce sur le contenu, au moyen d'un manomètre, une pression n'excédant pas deux atmosphères; chaque tube rend ainsi, à 2.000 litres, le caractère gazeux et la fraîcheur, ce qui a assuré aux importateurs du système toute la clientèle du désert atacamien.

A Santiago et au centre du pays, Gübler et Cousiño vendent leurs produits dans des bouteilles fabriquées par la maison Cousiño, à Lota.

Toutes ces industries font de la publicité et de la réclame très jolie au point de vue typographique. Les imprimeries sont bien outillées; les principaux journaux disposent de machines Marinoni, et on est à même de faire, à Santiago ou à Valparaiso, de belles éditions.

Cette activité a une importance sociale qu'il ne

(1) C'est l'application industrielle de l'invention de Tilaurier.

faut pas méconnaître. Dans ces ateliers, on enseigne au peuple mieux qu'un métier, on lui apprend le travail, et le progrès incontestable flatte le légitime amour-propre d'un pays où la paresse n'est pas en honneur.

Cependant l'Etat, protégeant toutes les industries qui s'implantent sur son territoire, n'en tire

Fabrique de bouteilles et de dames-jeannes — de briquettes et de dalles de verre. Verrerie de Lota.

pas profit, et, pour beaucoup d'articles, le consommateur ne trouve guère d'avantage à la fabrication sur place. Le producteur peut vendre assez cher grâce au droit de douane qui frappe l'objet similaire importé. Pour le Trésor public enfin, auquel la douane, étant donné l'assiette de l'impôt, fournit la majeure partie de ses revenus (1), il y a perte ; et cette diminution de revenus

(1) En 1887, la douane a perçu 34.370.000 piastres.

augmente en raison directe du développement industriel.

Cet état de choses n'a qu'une importance transitoire, attendu qu'il amènera, en temps opportun, un remaniement plus ou moins complet du système des impôts.

Dans un ensemble de dispositions légales de ce genre, le public ne voit que le résultat final, apparent : la balance du budget. On ne saurait se rendre compte, en prenant connaissance des excédents de recettes qui caractérisent aujourd'hui la situation économique du Chili, des entraves que chacun des droits peut porter au développement des diverses branches de l'activité nationale; il est évident que lorsque les grands propriétaires ne constitueront plus la majorité du corps législatif, l'impôt foncier (la *contribucion agricola*) sera appelée à combler la moins-value que l'industrie nationale produira dans la caisse des douanes.

Il sera d'ailleurs de l'intérêt du consommateur de ne pas faire supporter au commerce d'importation le poids énorme de 50 o/o du budget entier (1).

---

(1) Le commerce chilien se désigne sous les dénominations de général et spécial; le premier comprend tout objet entrant ou sortant du territoire de la République, grevé ou non de droits. Le commerce spécial s'applique à tous articles de provenance étrangère (matières premières ou manufacturées), importées pour la consommation

En 1844, l'importation était de 8 millions et demi de piastres et l'exportation de 6 millions. En 1887, la première avait sextuplé pendant que la dernière a décuplé : en effet, l'importation était de $ 48 millions et l'exportation de 59 millions et demi. Le grand développement dans l'exportation des produits du pays prouve, d'après la statistique, que les sources de la richesse nationale deviennent de plus en plus abondantes. Généralement la plus-value était au chapitre de l'agriculture, cette année elle se trouve aux mines qui, en 1886, donnaient 40.200.000 piastres, et, en 1887, 49.400.000. L'élévation des prix du cuivre, permettant d'exploiter des mines que la baisse de cet article avait fait abandonner, tous les capitaux disponibles ont dû être employés à ces travaux exceptionnellement rémunérateurs. On a négligé les autres branches industrielles. Ainsi l'agriculture qui, en 1886, donnait 9.700.000 piastres, ne produit plus que 9.360.000, en 1887. Les objets manufacturés, les articles divers, le numéraire et les objets de réexportation présentent une diminu-

---

du pays, et à l'expédition des matières brutes ou ouvrées d'origine nationale ou étrangère. Chacun de ces deux commerces se divise en importation et exportation.

En 1874, au commerce général, l'importation était de près de 42 millions de piastres et l'exportation de 40 millions de piastres.

Au commerce spécial, l'importation figure pour 38 millions et demi, l'exportation pour 36 millions et demi.

tion d'environ 800.000 piastres, ce qui équivaut à une augmentation totale de plus de 8 millions de piastres.

Au point de vue géographique, le Chili a exporté, en 1887, pour la Grande-Bretagne, des marchandises d'une valeur de 44.970.000 piastres; pour l'Allemagne, 5.070.000; pour la France, 3.072.000; avec une augmentation sur l'année précédente; pour l'Angleterre, de 6.700.000 piastres; pour l'Allemagne, de 1.870.000, et pour la France, de 461.000.

La balance entre l'importation et l'exportation a été presque constamment en faveur de cette dernière. Et si, par exemple, en 1874, l'importation prime l'exportation, ce déséquilibre passager peut s'attribuer à des habitudes de plus en plus dépensières, à une tendance de luxe qui a laissé, pendant quelque temps, le pays dans un état de gêne suivi d'une réaction immédiate. Les Chiliens ont un remède des plus pratiques à ce mal. Au lieu de passer deux mois aux champs, ils passent tout l'été dans la hacienda (1).

La vie matérielle n'y coûte rien, on n'y fait

(1) Le *hacendado* offre aux visiteurs la plus gracieuse hospitalité. — Il organise des cavalcades dans les *cerros* des environs. Je me rappelle, avec reconnaissance, les excursions admirables que j'ai faites ainsi avec MM. Vicuña, Mackenna et Francisco Vergara. — A Macul, Peñalolen, la Peña, etc., les propriétaires reçoivent leurs invités avec une royale largesse.

guère de toilette, et ce séjour est également favorable à la santé et à la bourse.

L'importation baisse alors forcément comme elle diminue lorsque le marché se trouve encombré, et, de ces crises, le pays sort économiquement fortifié. On apprend ainsi les principes d'épargne qui n'étaient jamais bien en honneur sous ces latitudes. On y appelle trop facilement avare celui qui ne dépense pas intégralement ce qu'il gagne.

Le commerce chilien repose donc sur un équilibre économique qui s'est maintenu à travers les fluctuations et les augmentations des charges de la nation.

En 1835, les revenus de l'État étaient de 2 millions de piastres ; en 1855, de 6 millions ; en 1874, de 15 millions ; en 1880, de 44 millions, et pour 1889, de 64 millions (1).

Et, dans un état aussi florissant des finances, le pays garde son sang-froid, ne se lance dans aucune entreprise hasardeuse, n'augmente pas les budgets de ses relations extérieures, de son armée et de sa marine, mais il donnera à la justice et à l'instruction publique, en 1889, 8.300.000 piastres (en 1876 ce chapitre était de 2 millions) et pour son ministère de l'industrie

(1) Il y a depuis trois années des excédents de recettes qui actuellement montent à 18 millions de piastres.

et des travaux publics, qui n'existait pas encore il y a deux ans, le chiffre énorme de 16.300.000 piastres.

Honneur à ceux qui, pendant la prospérité, élèvent les pauvres et leur apprennent à se servir des outils qui, aux heures de détresse, leur permettront de vaincre la misère.

CHAPITRE IX

Guerre et Marine

La garde du Chili est confiée à une armée et à une marine qui ont fait leurs preuves et qui ont leurs traditions.

Les premiers corps militaires formés en 1811 ont été vaillants, mais ils manquaient de savoir et d'organisation.

Le courage de chefs comme O'Higgins ou comme Mackenna ne purent empêcher la défaite de Rancagua. Ce désastre servit d'avertissement, et a été le point de départ des belles destinées de ce pays. L'ar-

Statue du général San Martin sur la Alameda de Santiago.

mée vaincue se concentra à Mendoza, sur territoire argentin au pied des Andes. C'est là que, sous la direction du général San Martin, ces troupes apprirent leur métier, vécurent de l'existence disciplinée de la caserne et traversant, deux ans plus tard, au nombre de 4,000, la Cordillère, firent l'admirable campagne de 1817, bat-

Statue du général O'Higgins sur la Alameda de Santiago.

tirent les Espagnols à Chacabucco et à Maipu, et assurèrent la liberté du Chili.

Le général O'Higgins, commandant une division de cette petite armée, avait engagé le combat décisif. A la tête de ses soldats, il rompait la ligne de bataille ennemie et fut proclamé Directeur suprême de l'État. Comme il s'agissait de

soutenir la lutte contre les renforts que le vice-roi du Pérou avait envoyés contre les Chiliens, il donna des soins minutieux à l'organisation de ses troupes.

Il créa une école militaire où l'on formait des officiers sous la direction d'un capitaine de mérite, Georges Beauchef, qui avait servi sous Napoléon Ier. Bientôt on put changer les rôles, et, en 1820, le Chili confia au général San-Martin le soin de combattre les Espagnols au Pérou, pour les empêcher d'incommoder le gouvernement de Santiago.

San-Martin prit Lima, en 1821, et proclama l'indépendance de ce pays.

Pour atteindre ce résultat, le Chili avait dû créer, de toutes pièces, une marine. O'Higgins acheta des bâtiments qui avaient servi à la Compagnie des Indes, engagea des officiers, généralement anglais, et enrôla les pêcheurs des côtes comme matelots.

Lorsque, en 1883, j'arrivai au Chili, sa lutte victorieuse contre le Pérou et la Bolivie venait de prendre fin.

Le pays me fit alors l'effet d'être en plein âge héroïque.

La guerre avait produit ces personnalités hors cadre que la poudre de la bataille entourait comme d'un nuage d'apothéose ; et ces hommes, que l'on pouvait compter par douzaines, étaient entrés

droit, et quelques-uns de leur vivant, dans l'immortalité chilienne.

Les historiens du pays avaient enregistré leur gloire, la poésie nationale l'avait consacrée, et

Statue de Arturo Prat (Monument commémoratif de la bataille navale du 21 mai 1879).

leurs figures, coulées dans le bronze, ne s'effaceront plus de la mémoire de leur nation.

Le nom d'Arturo Prat, le Léonidas chilien, tient la tête dans la liste de ces capitaines qui n'ont pas essuyé de défaite.

Chez les Chinois, la peine de mort n'est qu'un

échelon dans la gamme des pénalités ; elle se trouve entre les travaux à perpétuité et la mutilation suivie de mort.

Il en est de même de la mort volontaire : Elle n'est qu'un échelon dans la gamme du patriotisme et de l'héroïsme. Se faire sauter prouve moins de courage que de se faire hacher en massacrant ses adversaires, comme Prat, ou que de s'engloutir, comme Riquelme, avec son navire, en brûlant sa dernière cartouche au cri de *Viva Chile!*

Honneur aux morts ! moins à ceux qu'une balle a étendu, une balle qu'ils n'ont pas appelée, qu'à ceux qui, volontairement, ont pacté avec la sombre faucheuse, en donnant, en échange de la victoire, leur jeune et heureuse vie.

Tout peut être relatif dans l'existence des hommes et des peuples, moins ce genre de sacrifice reconnu sublime par les amis, les ennemis et les indifférents.

Lorsque la paix de 1884 fut signée avec le Pérou, le gouvernement de Santiago, fidèle à sa tradition, licencia peu à peu 49.000 hommes de 54.000 qui lui avaient assuré la victoire. En 1887, on comptait 5.000 artilleurs, fantassins et cavaliers et un bataillon de 500 « artilleurs de côtes » (1).

---

(1) Le Congrès fixe, chaque année, le nombre des hommes qui doivent demeurer sous les armes.

Jusqu'au moment où éclata la dernière guerre, le gros de l'armée était massé sur la frontière de l'Araucanie pour empêcher toute incursion des indigènes sauvages sur les terres cultivées.

Le quartier général de l'artillerie, les chasseurs et un bataillon d'infanterie se trouvaient à Santiago. Les *artilleurs des côtes* étaient casernés à Valparaiso.

Aujourd'hui, cette distribution de l'armée est modifiée. Si les Araucans existent encore comme type ethnographique, ils ont définitivement disparu comme peuplade dangereuse. Au point de vue de l'attaque c'est une quantité négligeable. Le corps d'armée qui, jadis, devait les maintenir au sud d'Angol a pu, depuis 1885, être distribué pour tenir garnison dans les principales villes du pays. L'armée active sert ainsi de type et de modèle à la réserve qui se compose, sous le nom de garde nationale, de 13 corps d'artillerie avec 6.500 hommes, 67 corps d'infanterie avec 40.500 hommes, et 10 corps de cavalerie avec 1.800 hommes; soit en tout 90 corps d'environ 50.000 hommes.

Le pays est divisé en régions militaires et les forces sont placées sous les ordres de « commandants d'armée et de marine ». A Santiago et à Valparaiso, on confie ces fonctions à des officiers généraux; dans le reste du pays, elles sont remplies par les préfets, et exercées, au point de vue

technique, par l'officier le plus haut gradé de la région.

La mobilisation de la réserve est une question de quelques jours (1). Ces troupes sont uniformées, armées et équipées, et vont aux manœuvres les dimanches et fêtes.

Les cadres se composent de 900 officiers, dont 11 officiers généraux, et 100 officiers supérieurs.

Ces officiers sont formés dans une école militaire placée sous la direction d'un général. Elle comprend les cours de notre Prytanée et de Saint-Cyr. L'école supérieure de guerre et l'école d'application sont réunies dans un établissement appelé *Academia de guerra*.

Les sous-officiers reçoivent l'instruction technique à la *Escuela de clases*.

On étudie la création d'une école d'état-major.

L'armée active est recrutée au moyen d'engagements volontaires (*enganches*) de cinq ans (2).

---

(1) Le Chili possède dans ses arsenaux un armement complet pour 80,000 hommes. L'artillerie et les batteries de montagnes sortent des ateliers Krupp. Les bâtiments sont armés en partie de canons Armstrong. Les croiseurs ont aussi des Hoschkiss. L'infanterie est armée du fusil Gras, dont la chambre a été transformée pour l'adapter aux cartouches Comblain. — Cette mesure a été prise afin de n'avoir qu'un seul type de munition, sans perdre le stock considérable de fusils Comblain, que le gouvernement a acheté, dès 1873, et qui sert aujourd'hui aux manœuvres de la réserve. — La cavalerie a des carabines Winchester à 12 coups (à répétition).

Les uniformes sont français ; le godillot a été remplacé par la demi-botte, dans laquelle entre le pantalon des fantassins.

(2) L'engagement est à prime, — renouvelable au rengagement.

Après déduction de la nourriture, les hommes touchent 50 francs de monnaie courante par mois. La réserve comprend les Chiliens jusqu'à trente ans, moins les exemptés, conformément à la loi.

Ils sont tenus au service indiqué plus haut, sans rémunération en temps de paix.

Les pompiers sont organisés militairement, et font la police lorsque la réserve est mobilisée.

Chaque pompe constitue une compagnie. Elles sont toutes administrées par un comité, ayant à sa tête un commandant général nommé, ainsi que son état-major, pour un an, par voie élective.

La marine compte 2 cuirassés, 1 moniteur, 3 corvettes, 2 canonnières, 3 croiseurs, 1 transport, 4 petits avisos, 6 pontons et 11 torpilleurs (1).

Le Gouvernement subventionne une compa-

---

(1)

Cuirassés	
Blanco Encalada	2,033 T.
Almirante Cochrane	2,033 »
Moniteur	
Huascar	1,130 »
Corvettes	
Chacabuco	1,101 »
O'Higgins	1,101 »
Abtao	1,075 »
Canonnières	
Magallanes	775 »
Pilcomayo	600 »
Croiseurs	
Esmeralda	3,000 T.
Angamos	465 »
Amazonas	1,373 »
Transports	
Toltén	240 »
Petits avisos	
Lautaro	31 »
Gaviota	10 »
Toro	10 »
Valparaiso	18 »

gnie de vapeurs (1) (*Compañia Sud-Americana de Vapores*) qui, en temps de paix, fait la concurrence aux steamers anglais et français. Le principal article du cahier des charges en transforme tous les bâtiments en transports de guerre, à première réquisition, à l'entière disposition du gouvernement.

Le personnel de la marine de l'État se composait, au dernier exercice, de 4 contre-amiraux, 6 capitaines de vaisseaux, 7 capitaines de frégate, 4 capitaines de corvette, 18 lieutenants de vaisseau, 9 enseignes et 48 aspirants, des chirurgiens, mécaniciens et officiers d'administration, de 455 quartier-maîtres, 950 gabiers et mousses et 600 hommes de troupes de débarquement.

La marine est chargée du bureau hydrographique, et s'occupe de la levée des côtes ; elle administre le *département maritime* dont le chef-

---

Pontons		*Torpilleurs*	
Thalaba.....	800 T	Fresia.....	De 40 à 400 chevaux.
Miraflores.....	1,000 »	Colocolo.....	
Valdivia.....	700 »	Tucapel.....	
Kate Kellock.		Guacolda	
Elvira Alvarez.		Janequeo.....	
Pachitea.		Guale.....	
		Quidora	
		Tegualda	
		Rucamilla	

(1) La marine marchande du Chili, naviguant sous pavillon chilien, se compose de 39 vapeurs et de 158 voiliers, d'un tonnage de près de 100 mille tonnes métriques. En 1886, le mouvement des ports à l'entrée et à la sortie a été de plus de 8 millions de tonnes.

lieu se trouve à Valparaiso et qui se subdivise en 15 préfectures (*gobernaciones maritimas* (1).

Les officiers sont formés dans l'école navale de Valparaiso et font à bord de bâtiments spécialement désignés, les voyages et exercices qu'on fait faire à nos élèves à bord des vaisseaux-écoles ou du *Borda*.

Les officiers supérieurs et généraux sont nommés par le Sénat, sur la proposition du gouvernement qui ne prodigue pas ces grades. Pendant la dernière guerre, on a dû en accorder un certain nombre, à la suite de campagnes et de faits d'armes exceptionnels. Depuis lors, on ne remplace guère les généraux qui meurent : ainsi la marine du Chili n'a plus de vice-amiral, et, bientôt, l'armée n'aura plus de divisionnaires.

La difficulté et la lenteur de l'avancement ne

---

(1) Magallanes, capitale Punta Arenas.
Chiloé, capitale Ancud.
Llanquihue, capitale Puerto Montt.
Valdivia, capitale Corral.
Concepcion, capitale Talcahuano.
Maule, capitale Constitucion.
Colchagua, capitale Llico.
Valparaiso, capitale Valparaiso.
Juan Fernandez, capitale San Juan-Bautista.
Aconcagua, capitale Papudo.
Coquimbo, capitale Coquimbo.
Atacama, capitale Caldera.
Antofagasta, capitale Antofagasta.
Tarapaca, capitale Iquique.
Tacna, capitale Arica.

nuisent en rien à l'ardeur des officiers. — La tenue des troupes, non seulement à Santiago et à Valparaiso, mais dans les villes les plus reculées, est très typique.

Les bataillons de gendarmerie à pied et à cheval (*policiales*) ne restent pas en arrière, et rivalisent de correction avec la ligne et la réserve. — A Valparaiso, on a adopté l'uniforme des *constables* de Londres. A Santiago, ils portent la tunique et le képi bleus. Les capotes sont en caoutchouc.

On a commencé à former des bataillons scolaires, et j'ai vu défiler quatre ou cinq mille gamins, sous l'œil bienveillant de l'autorité, avec un sérieux amusant.

On leur apprend les rudiments du métier militaire à ces enfants qui, dans quelques années, seront appelés à défendre le pays, mais on s'est refusé le plaisir de les uniformer. — En somme, si le Chili possède la meilleure armée du continent, il a réussi à n'en demeurer pas moins le pays le moins militaire.

Pendant que, dans les régions voisines, l'uniforme joue un rôle dans la vie mondaine, il ne paraît guère à Santiago où l'officier, en dehors de son service, est presque toujours habillé en civil. — Il est soldat pour servir le pays et non pour étinceler dans les salons.

D'autre part, en 1873, le budget de la guerre

et de la marine s'élevait à environ 16 millions de francs. — En 1887, il était de 23 millions; il avait donc augmenté de moins d'un tiers pendant que le budget général avait triplé. — Et pourtant, les économies d'un Gouvernement civil s'allient ici fort bien avec l'enthousiasme populaire :

Le scepticisme n'a pas encore terni le rayonnement de ces espoirs ni refroidi la chaleur de ce feu sacré, et un des poètes chiliens a pu me dire en assistant, à côté de moi, à une revue, et en voyant flotter au vent les drapeaux et les étendards :

« Regardez l'étoile du Chili, blanche sur » fond bleu, comme sur un coin réservé du ciel ; » elle étend ses cinq branches aux quatre points » cardinaux avec un cinquième qui nous est » spécial, et qui nous montre la route de la » gloire. »

CHAPITRE X

Étrangers — Corps diplomatique — Colonie française

De Magellan à Atacama, on dit volontiers : le Chili aux Chiliens. Cela n'empêche personne d'accorder grand et bon accueil à l'étranger qui vient importer sa science ou son métier, son capital ou la vigueur de ses bras.

Il jouit, à l'exception des droits politiques, de toutes les garanties que la loi accorde au Chilien (1), — et j'ai remarqué que les habitudes comme le caractère du gouvernement et du

---

(1) Tout étranger peut se faire naturaliser après une année de résidence au pays. Il fait sa demande devant le Conseil (la *municipalidad*) du Département où il réside. Le président de la République, entendu la résolution favorable du Conseil municipal, expédie les lettres de naturalisation.

Le Congrès peut accorder la naturalisation directement comme une récompense ou comme grâce spéciale, sans le nombre d'années de résidence réglementaire.

Il n'y a pas de lois d'exception contre les étrangers qui peuvent être élu députés cinq ans après s'être fait Chiliens.

peuple protégeaient, plus efficacement que les traités internationaux, les Européens qui pour diverses raisons se rendent dans cette République.

Le Chili n'appelle pas les émigrants en masse comme la République Argentine. Ses agents d'émigration s'adressent plutôt aux mécontents qu'aux déclassés. Ils ont des préférences pour certaines races comme les Basques et les Suisses ; ils choisissent des individus et des familles ayant quelques petites économies. On ne ferme pas les ports aux meurt-de-faim qui viennent y débarquer, mais le gouvernement ne leur concède pas de terrains et ne leur prête aucun appui.

On ne saurait s'étonner qu'il fait grise mine à des aventuriers qui, sans feu ni lieu chez eux, tentent de se remiser ailleurs.

En 1811, selon le dénombrement officiel, il y avait 70 étrangers au Chili. — En 1885, on en comptait 87.000. Les enfants de ces émigrés parleront le français, l'anglais ou l'allemand, mais ils seront, en majeure partie, Chiliens.

Les petits-enfants le seront tous.

Le nombre de ceux qui retournent en Europe, après fortune faite, est peu considérable. Quant à la génération née au Chili, elle ne compte ni amis, ni situation dans la patrie de leurs parents, et on comprend qu'elle reste là où la rattachent ses souvenirs de jeunesse.

Les membres de chaque nationalité, ayant, comme lien naturel, leur langue et leurs habitudes, créent généralement des clubs ou des sociétés de bienfaisance, et constituent, au point de vue moral, des sortes de colonies à la tête desquelles se trouvent les chefs des légations. A Santiago, les chancelleries des postes diplomatiques font le service consulaire.

Au moment où ces notes ont été prises, les représentants étrangers formaient un corps très distingué, plein de verve et d'entrain.

On se réunissait souvent chez l'aimable comtesse Carcano, femme du Ministre d'Italie, ou chez Mme Packenham, à la légation d'Angleterre.

Nous étions alors brillamment représentés par M. de Bâcourt, spirituel comme Figaro et élégant comme Almaviva, riant du bout des lèvres, mordant du bout des dents, touchant à tout du bout des doigts sans jamais appuyer, interrogeant au moyen d'historiettes et d'anecdotes, et répondant par des questions. L'un des secrétaires, le baron Cottu, nous faisait grand honneur. Cavalier hors ligne, bon chasseur, marcheur intrépide, et, dans les salons, causeur plein d'entrain et d'originalité, il a laissé un souvenir excellent à Santiago.

On était particulièrement lié avec la mission belge, dont le titulaire, M. Carion, s'occupant des intérêts économiques de son pays sans

négliger le côté mondain de ses devoirs, était devenu un personnage populaire dans la ville.

Une vingtaine des personnes qui formaient alors ce groupe international, a été envoyée, depuis, un peu partout, au Japon, en Perse, à Belgrade et à Washington (1).

Les réunions intimes, dans les légations, entre des étrangers d'élite et la classe dirigeante, exerçaient une influence heureuse sur la situation morale des colonies.

En dehors de toute question d'amour-propre national, je puis dire que nos compatriotes jouissent de la sympathie et de la considération des Chiliens.

On a beaucoup écrit sur les Français à l'étranger, on a surtout écrit contre eux. J'ai entendu soutenir, par des hommes réputés sérieux, que lorsque l'on ne porte pas en soi un germe d'aventurier on ne quitte pas le pays.

J'ai passé une douzaine d'années dans l'Amérique du Sud ; j'y ai vu de près beaucoup de

---

(1) Parmi ceux qui résident encore aujourd'hui à Santiago, le doyen du corps diplomatique, Ministre de la République Argentine, et la gracieuse Mad. Uriburu méritent bien de l'art français. — On y exécute les chefs-d'œuvre de Saint-Saëns, de Benjamin Godard, de Massenet ou de Bizet, qui n'avaient pas encore traversé l'Atlantique. M. de Pommayrac, chancelier de notre légation, appartenait à cette chambrée musicale ; son étourdissante gaieté et ses façons correctes lui avaient assuré une situation agréable dans la meilleure société, où l'on aime les natures artistes.

compatriotes, j'ai appris à en estimer un grand nombre et je compte parmi eux d'excellents amis.

A Santiago, on trouve environ 400 de nos nationaux adultes ; la somme de valeur intellectuelle de ces Français expatriés est infiniment supérieure à celle d'un de nos hameaux contenant un nombre égal d'habitants.

Le contingent fourni par un village de 1.200 à 1.500 âmes est une partie infinitésimale dans l'économie générale du pays ; mais, supprimez une colonie française comme celle du Chili, et vous supprimerez, avec une vingtaine de millions de notre commerce, un élément de propagation de nos goûts, de notre langue et, par suite, de notre prestige.

La place que nous avons occupée de tout temps dans ce pays a été fort honorable ; les premières notes scientifiques sur la région, publiées en Europe, sont dues à deux Français : Frezier et Feuillée qui, au commencement du dix-huitième siècle, avaient abordé sur ces côtes ; le premier cri de l'indépendance a été jeté par Bernay et Gramusset ; le premier grand ouvrage encyclopédique a été rédigé par Claude Gay ; la première bonne carte a été dressée par Aimé Pissis ; les premiers instructeurs de l'armée étaient des officiers de Napoléon Ier : Beauchef et Viel ; la législation financière qui a développé le crédit du pays est de Courcelles-Seneuil ; à l'École de

médecine, nous avons compté Sazie, Petit et Thévenot : les architectes français Hénaut et Latoud ont élevé des monuments publics et des hôtels particuliers remarquables ; la grande industrie chilienne, celle des cuivres, doit à Lambert l'utilisation des pyrites, à Vattier l'introduction des systèmes de Bessemeration, à l'Alsacien Herzog, le traitement de l'argent ; la première vigne française a été plantée sur ces coteaux par Poutays, c'est lui qui a fait les premiers vins chiliens ; la lithographie artistique a dû ses premiers ateliers sur les bords du Pacifique à Cadot et Gillet.

L'art vétérinaire était inconnu au Chili avant Delmas ; Brocard, élève d'Alfort, dirige aujourd'hui le seul grand hôpital d'animaux.

Que de corps d'état pourrait-on citer qui ont été introduits au Chili par des artisans français ! La carrosserie, par Bardeau, Saintubéry, Patry ; le meuble d'art, par Muzard frères, Pateck ; la draperie, par Aninat ; la papeterie par un groupe de nos compatriotes.

Passons en silence vingt métiers utiles pour consacrer quelques réflexions à l'article de Paris, à ce qu'on est convenu d'appeler la haute-nouveauté.

Une douzaine de maisons de ce genre existent à Santiago, sans parler des nombreuses villes départementales, où les enseignes « au Printemps », « au

Bon Marché », « au Louvre », ne sont pas rares.

La plus grande de ces entreprises est la maison Pra, fondée en 1856.

Il y a trente ans, les femmes ne sortaient qu'enveloppées du vêtement appelé le *manto,* sorte de grand châle généralement noir qui couvre la tête et les épaules et tombe, en larges plis, jusqu'aux genoux. Ce genre de surtout recouvre la toilette et, par suite, fait paraître inutiles les dépenses pour des costumes qui ne sont vus de personne. Aujourd'hui, toutes les femmes de la société portent le chapeau français. Elles ne se servent du *manto* que pour aller à l'église. Les *Rotas*, ou femmes du peuple, sont seules restées fidèles au costume ancien.

Femme du monde vêtue du *manto*, pour aller à la messe.

Ce changement d'habitudes n'a pas seulement

créé une clientèle importante aux modistes, mais elle a, en réalité, ouvert le Chili à tout le luxe de toilette féminine qui absorbe aujourd'hui quelques dizaines de millions en costumes et colifichets, dont une partie sort de nos ateliers.

Les importateurs ne montrent pas seulement l'élégance ou le bon goût des articles français comme cela se fait dans les expositions proprement dites, mais encore l'excellence de nos produits. Placés dans des milliers de demeures, ces objets font une propagande continue à notre fabrication nationale, propagande plus profitable à l'exportation que des annonces auxquelles on fait dire ce qu'on veut, sans examen, sans contrôle préalable de la part de l'acheteur.

Des entreprises de ce genre ne créent pas seulement un marché important, mais elles raffinent le goût des acheteurs.

Pourquoi nos fabricants, qui se plaignent de ce que le commerce souffre d'une crise ne se syndiqueraient-ils pas en vue de la fondation, dans les principales villes américaines, de « magasins réunis » ?

Ils n'ont qu'à choisir un directeur intelligent et honnête et à lui confier leurs intérêts qui sont absolument harmoniques : dans un magasin de nouveautés, chaque industrie fait l'article pour toutes les autres industries. Syndiquées, les manufactures françaises n'ont plus à craindre la concur-

rence étrangère. Le client qui entre dans ces établissements pour y acheter un seul genre d'objets, devient acheteur pour tous les autres « rayons » de son débit. Le nécessaire, l'utile, et surtout l'inutile trouvent ainsi fatalement preneur.

Cependant lorsqu'on consulte les statistiques officielles et que, par exemple pour 1886, on voit figurer l'Angleterre, à l'importation, pour près de 17 millions de piastres, l'Allemagne pour 8 millions 300.000 et la France pour 5 millions 700.000, on trouve ce résultat d'autant plus fâcheux que, de 1885 à 1886, l'Allemagne a gagné 1 million 200.000 et que nous avons reculé de 700.000 piastres. Cette proportion en notre défaveur était encore plus frappante au chapitre des exportations où l'Angleterre figurait avec 38 millions 200.000 et nous avec 2 millions 800.000.

Le grand syndicat qui a fait, depuis tantôt un an, de la France, le marché universel des cuivres, changera, dans les prochains bilans commerciaux, les chiffres indiqués ci-dessus. D'autre part, il faut espérer que les grands travaux d'utilité publique, entrepris récemment par la maison Dussaud et par le Creuzot, assureront à notre industrie un débouché, en constituant des preuves de sa supériorité.

Nous comptons d'ailleurs, depuis quelque temps, à Santiago, des hommes d'énergie et de

talent comme Valentin Lambert qui plaident vigoureusement la cause de nos grands établissements industriels.

Ce n'est réellement pas la faute de notre colonie si le commerce français ne figure pas, d'une façon plus brillante, à côté des Anglais et des Allemands. Je l'ai trouvée fort travailleuse, elle est riche et bienfaisante, ne s'occupant guère de politique chilienne. Elle vit en bons termes avec les autorités du pays, et ne crée jamais de difficultés à notre gouvernement, comme cela a lieu dans d'autres régions. Un Français criminel est un phénomène presque inconnu au Chili.

Ils sont agriculteurs au sud, commerçants ou viticulteurs au centre, mineurs au nord, ils ont des ateliers un peu partout.

Avec quel plaisir on oublie leurs petits défauts pour ne se souvenir que de ces qualités maîtresses de persévérance et d'honorabilité, de leurs élans généreux dans les moments de crise, de leur gaieté au moment du danger.

Cette colonie a fondé des sociétés de bienfaisance et de secours mutuels, des clubs, un orphéon, lieu de réunion des familles françaises; elle a une pompe et une compagnie de sapeurs. — Elle donne pour les infortunes au Chili et envoie son obole pour les sinistrés français de France.

Elle eut un bel élan lorsque le choléra éclata, au mois de janvier 1887, à Santiago.

Ce fléau avait, depuis plus de 55 ans, ravagé l'Europe et s'était abattu sur la côte orientale de l'Amérique sans que les Chiliens l'eussent connu autrement que par des livres et par les racontars des émigrants européens. Au mois de décembre 1886, la maladie éclata à Mendoza, au pied oriental de la Cordillère : on établit immédiatement des cordons sanitaires, on ferma les ports, mais la panique s'empara de tout le monde : les médecins du pays, cela était notoire, ne connaissaient pas la maladie. — On est excusable d'être inquiet lorsqu'une tempête éclate, qu'on se sait près de récifs et qu'on n'a point de pilote à bord.

Un de nos compatriotes, le docteur Servoin, fit le voyage d'investigation, et reconnut l'existence du choléra asiatique dans la province d'Aconcagua.

Dès lors, le Gouvernement prit des mesures énergiques, procéda d'office à la désinfection générale, aménagea des hôpitaux spéciaux et des ambulances.

Les hôtels s'étaient vidés comme par enchantement, les affaires eurent un temps d'arrêt absolu.

Quelques hommes de cœur tâchaient de ranimer les courages, et notre compatriote, M. Charles Vattier, jeta une note gaie au milieu de l'alarme : il proposa avec le plus grand sérieux de désinfecter les désinfectants et de remplir d'acide

phénique les chaudières des locomotives : il plaidait entre temps la non-existence du choléra et fit un voyage dans la province sur laquelle s'était tout d'abord abattu le fléau, pour frictionner les malades.

Nos compatriotes avaient installé, dans la maison gracieusement offerte par M. Nicolas Ugalde, une ambulance où les cholériques, sans distinction de nationalité, devaient être gratuitement soignés.

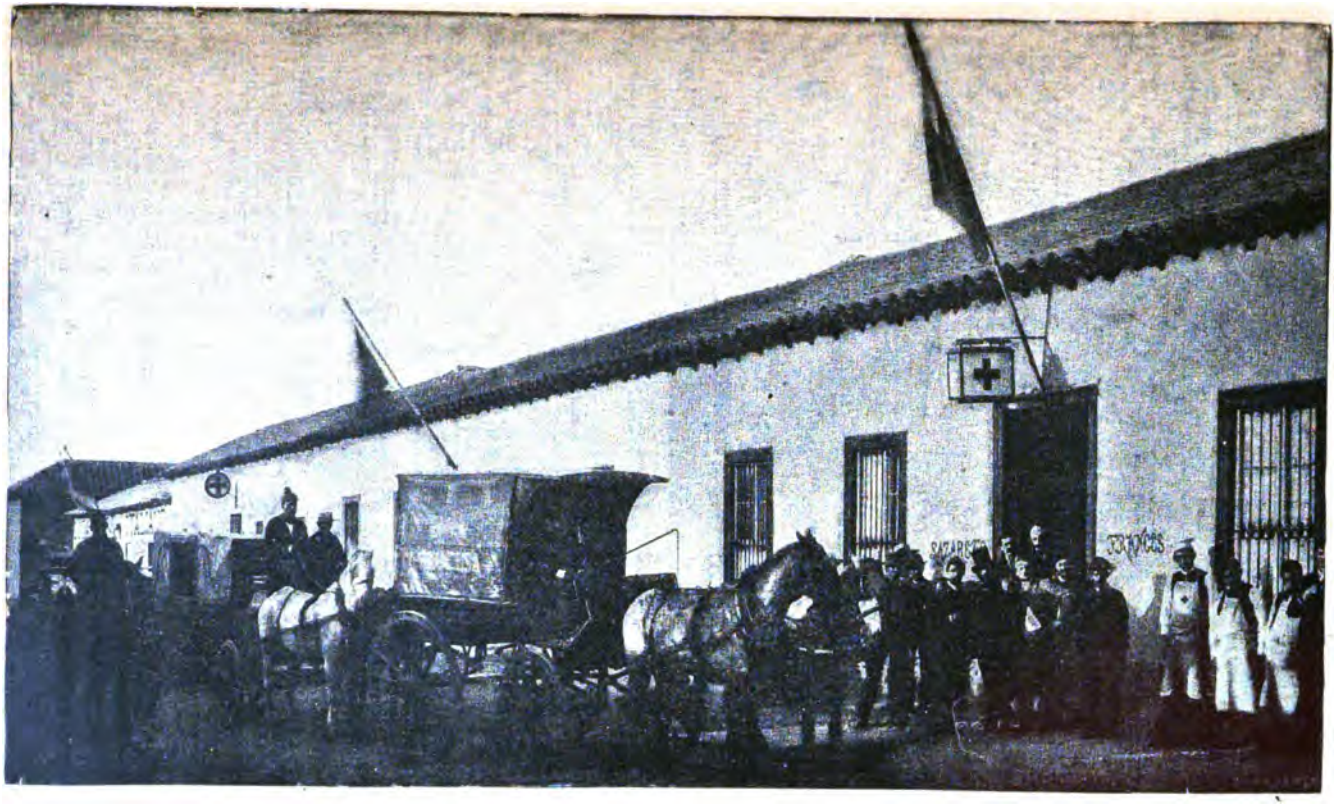
En dehors de ce service hospitalier, il s'est développé, par la force des circonstances, un service à domicile.

L'administration n'a eu à refuser aucune des centaines de demandes de secours, qu'on lui a adressées.

Le même personnel veillait aussi à la désinfection des demeures les plus misérables du quartier où était installée le *Lazareto*.

Il est impossible d'évaluer l'utilité de ce triple service. Combien de pauvres n'ont pas été attaqués par le fléau grâce à la désinfection préventive? Combien de cas, intelligemment traités dès les premiers symptômes prémonitoires, ont été enrayés par la rapidité des secours?

Dans chaque quartier, il y avait plusieurs postes téléphoniques, et les cas étaient ainsi signalés à la préfecture, qui avertissait aussitôt l'hôpital le plus rapproché. Grâce aux téléphones, on



Ambulance française de cholériques. (Epidémie de Santiago, 1887.)

a souvent donné les premiers soins peu de minutes après que la maladie s'était déclarée. — Entre le premier avis donné à la préfecture et l'installation du malade à notre hôpital, il ne s'est jamais passé plus de quarante-cinq minutes. — Tel que le choléra s'est produit au Chili, les soins immédiats ont été couronnés de succès. — On n'a guère sauvé de malades arrivés à la deuxième période. — Il y a eu, surtout au début de l'épidémie, des séries effrayantes (1).

On n'en luttait pas moins, mais on se dit : si le microbe a la faculté de nous voir, il doit joliment se moquer de nous, et on se sentait humilié.

Les médecins ont été tout bonnement admirables dans cette lutte contre l'impossible, et les jeunes docteurs Petit et Burucua nous ont fait grand honneur par leur science, leur vaillance et leur désintéressement (2).

Notre compatriote, le docteur Servoin, ancien interne des hôpitaux de Paris, a subi la contagion en soignant un de nos nationaux. Sa guérison a été une fête pour nous tous.

C'était un homme de science, à l'allure doucement voltairienne, causeur doué d'un goût litté-

---

(1) Malgré le bon vouloir de tout le monde, cette épidémie a coûté près de 50,000 victimes au Chili.

(2) Les sœurs de charité, une dame Chaminade comme infirmière laïque, les familles Rieu, Tiffou, Cheyre, MM. Pradelle, Coste, Berton et tant d'autres ont rivalisé de dévouement.

raire délicat, ayant le palais aussi fin critique que l'esprit : ses menus étaient des manuels de vérités culinaires et des programmes honnêtes de réjouissances gastronomiques.

Je trouve un plaisir singulier à me rappeler cet homme charmant. — On présente si volontiers, en parlant de pays lointains, des chefs de sauvages habillés d'une paille dans le nez et accompagnés d'une femme dont une jarretière en peau de crocodile constitue le vêtement de gala. Ces gens marquent le crépuscule humain en plein XIX^e^ siècle, et il serait juste de s'intéresser, non à leur existence, mais à leur disparition.

N'est-il pas plus satisfaisant de trouver, à 3.000 lieues du pays, un vrai Français dont la fibre nationale, après de longues années d'absence, n'est pas atrophiée. Des hommes de cette trempe, dont personne, dans un monde soupçonneux, n'a osé attaquer l'honneur, sont, au loin, comme une image vivante de notre peuple tel que nous le rêvons.

Une autre personnalité intéressante est M. Gabriel Larrieu. C'est un mélange amusant de Jupiter tonnant, de Bordelais, de chevalier pourfendeur du moyen âge et de conquistador, de tribun et de diplomate. L'activité de cet homme est aussi intense que résistante, et, en quarante ans de séjour en Amérique, il a été plusieurs fois millionnaire et sans un liard ; mais

correct toujours. Il a fondé des maisons de commerce. Il a exploité des mines de toutes sortes, bâti une ville qui, sur les cartes péruviennes, figure sous le nom de Versailles. Il a trouvé de l'or dans un placer à Carabaya à bourrer de ces poudres précieuses, ses bouteilles et boîtes à sardines vides.

Il a forcé les cordons d'une armée bolivienne, du temps du président Belzu, écrémé l'armement de cette République, armé les troupes du général Castilla qui, ainsi, a réussi à battre son adversaire, le général Echenique ; il a bâti un môle dans la mer houleuse d'Arica, établi un service de bateaux citernes sur la côte salpétrière du Pérou, et il a eu le talent de perdre aussi rapidement les millions qu'il a su les gagner.

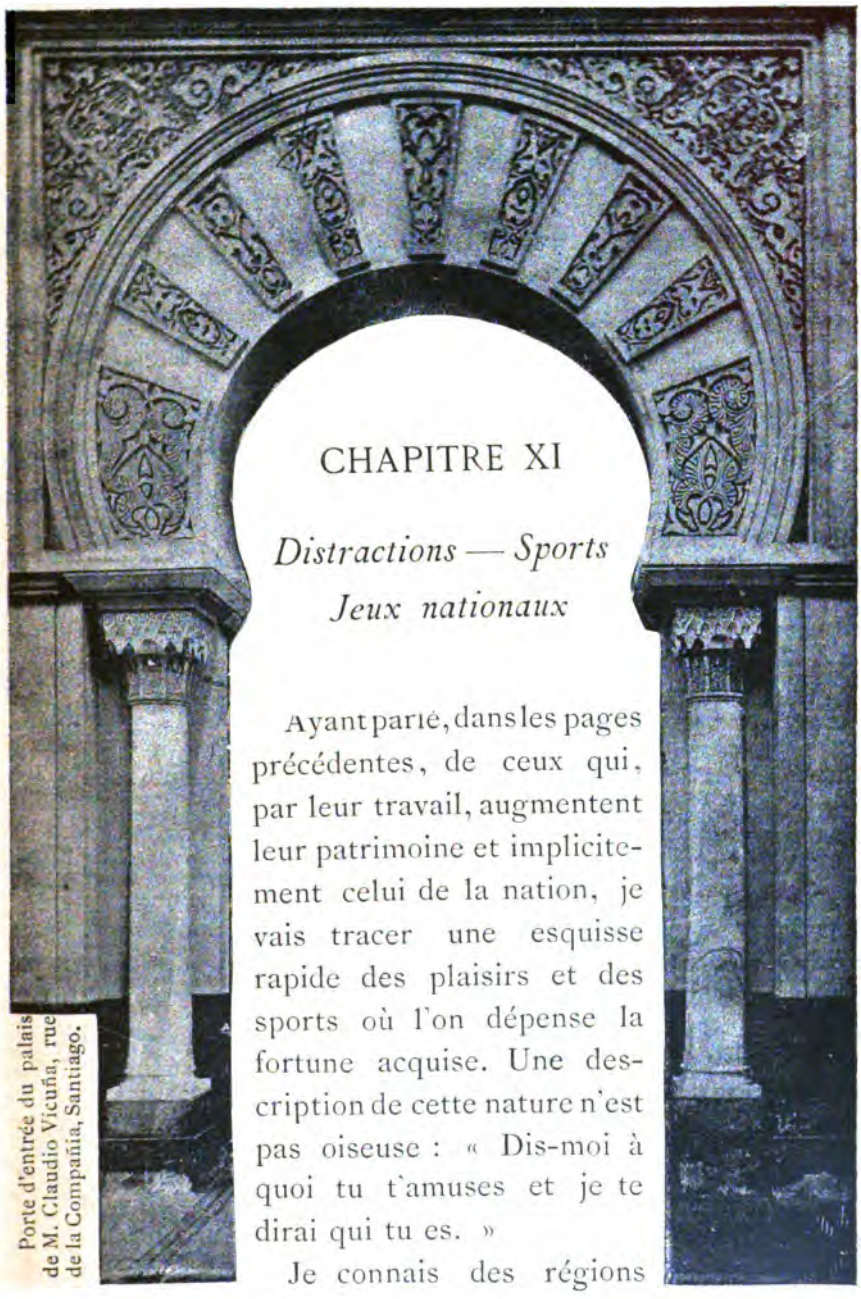
A soixante-dix ans, il s'élance encore, avec l'entrain d'un adolescent, aux sons de la guitare, pour pirouetter une *cueca* du pays. Il appelle les chefs du pouvoir « mon cher », les ministres mon *fi,* et s'insinue ou s'impose avec une si bonne grâce qu'il retourne les ennemis et s'en fait des défenseurs. Il jase ou roucoule, toujours sincère d'ailleurs et, ce qui vaut mieux que tout, jamais ennuyeux.

Il me paraît impossible de citer tous les Français marquants qui habitent le Chili ; ainsi notre chambre de commerce à Valparaiso est présidée par M. Devès, esprit distingué, excellent écono-

miste, qui jouit de la considération générale.

A Santiago, des négociants comme MM. Maubrac ou Humbert ont une valeur morale et une expérience en affaires qui s'impose aux Français comme aux Chiliens.

Notre place est donc marquée aux points de vue artistique et industriel, agricole et minier, mondain et commercial, et il faut souhaiter que ce groupe de Français perpétue et consolide, par des efforts individuels, les résultats dont il y a lieu de se féliciter.



Porte d'entrée du palais de M. Claudio Vicuña, rue de la Compañia, Santiago.

CHAPITRE XI

Distractions — Sports
Jeux nationaux

Ayant parlé, dans les pages précédentes, de ceux qui, par leur travail, augmentent leur patrimoine et implicitement celui de la nation, je vais tracer une esquisse rapide des plaisirs et des sports où l'on dépense la fortune acquise. Une description de cette nature n'est pas oiseuse : « Dis-moi à quoi tu t'amuses et je te dirai qui tu es. »

Je connais des régions

américaines où il est entendu qu'on doit gagner de l'argent pour le dépenser d'une façon plus ou moins stupide dans les capitales de l'Europe.

Cour d'honneur du palais Errazuriz.

Il n'en est pas ainsi au Chili. Beaucoup de Chiliens voyagent dans le vieux continent ; la majeure partie d'entre eux s'y instruit, et en rapporte, avec un goût épuré, un acquit réel. Ils

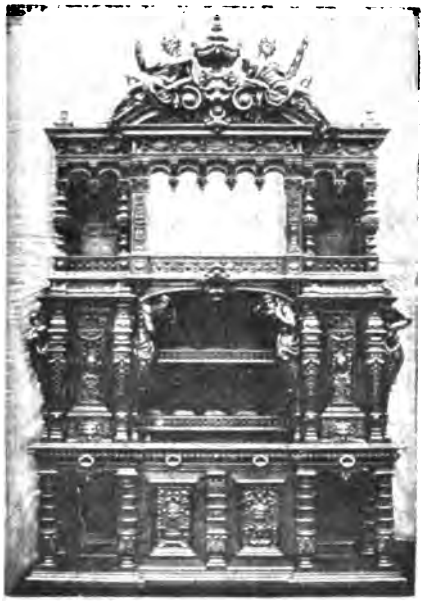
éprouvent d'ailleurs, à l'étranger, une nostalgie qui constitue un élément de force pour leur pays.

Je ne parle pas, bien entendu, de la jeunesse dorée chez qui le creux de la pensée est aussi complet que le vide du cœur. Ils sont, au Chili, aussi bruyants et aussi inutiles que chez nous; et à

Salon *(parlour)* donnant accès à la salle de concerts du palais Errazuriz.

Santiago ils croient, comme à Paris, qu'ils s'amusent lorsqu'ils dépensent, sans rime ni raison, leur jeunesse et leur argent. Laissons-les donc à leurs cabinets particuliers où ils mangent des salicoques excellentes qui, sur les bords du Mapocho, remplacent les écrevisses, et entrons dans les salons.

Les soirées sont fort brillantes à Santiago et à Valparaiso. Les appartements sont souvent meublés avec goût. Des tapissiers, généralement français (1), ont su donner à ces demeures le cachet parisien. Depuis quelque temps, on tient même au style.



Mobilier de la salle à manger du palais Cousiño.

Les salons du palais Errazurriz, les pièces de réception du palais Cousiño sont des merveilles. Dans ces dernières, les rideaux de fabrique lyonnaise ont coûté 650.000 frs. La salle de bal est décorée et meublée dans le plus pur style Louis XVI.

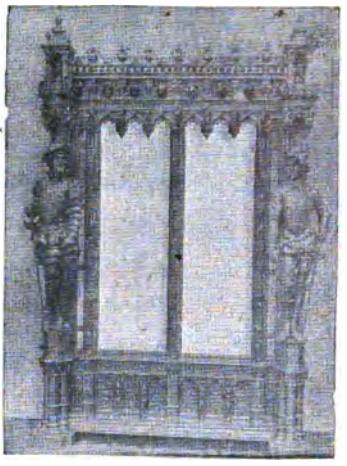
La salle à manger, Henri II, a fourni au faubourg Saint-Antoine l'occasion de montrer en Amérique de véritables chefs-d'œuvre de bois sculpté.

Les vestibules et l'escalier sont décorés de panneaux de Clairin d'une haute valeur artistique.

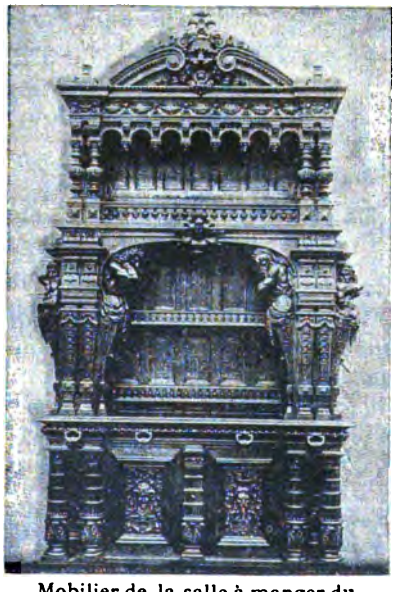
---

(1) Pra, Muzard frères, Pateck, etc.

La majeure partie des maisons à Santiago sont éclairées au gaz, quelques- unes à la lumière électrique.



Sous ces gerbes d'or la femme chilienne, décorative au possible, avec ses grands, beaux yeux et son sourire avenant, étale des toilettes d'un goût parfait; rien de criard dans les tons. Le pied et la main sont petits et les attaches d'une grande finesse. Les cheveux sont admirables, depuis le blond cendré jusqu'au noir, aile de corbeau. On ne se teint pas encore à Santiago.



Mobilier de la salle à manger du Palais Cousiño.

Les jeunes filles portent des diamants; elles sont d'ailleurs les reines des bals.

Les jeunes femmes risquent, depuis peu seulement, un tour de valse. Les quadrilles et les

lanciers sont assez peu goûtés ; la polka et la

Panneau décoratif de la salle de concerts du palais de la *Calle del 18.*

mazurka sont honnies ; on *bostonne* constamment.

Entre les danses, les couples se promènent à travers les salons ; c'est le moment du flirt. Les hommes s'échappent de temps en temps pour fumer des cigarettes. Le pays entier a un subtil arome rappelant la Havane.

A quelques brillantes exceptions près, l'habit noir ne m'a pas toujours paru bien séduisant ; le danseur ne manque souvent pas assez de banalité, et il exubère d'élégance. Une pointe émoussée d'esprit courant, le sourire un peu fade, le compliment trop ressassé, et trop de regards furtifs dans les glaces pour voir si la raie tient et si le plastron n'est pas chiffonné. En revanche, point de scandale dans la Société ; on se tient bien.

Je me suis laissé dire qu'au Chili tout se faisait pour et par le mari. Les familles sont nombreuses ; il n'est pas rare d'en trouver qui comptent une douzaine d'enfants. On en cite qui sont allées jusqu'à vingt-quatre.

Les jeunes filles ne se promènent pas au Chili, comme chez nous, les yeux baissés jusqu'au jour où elles regardent M. le maire qui leur demande si elles acceptent monsieur un tel pour légitime époux.

Elles ont pris l'habitude d'y regarder avant, par deux fois. Ce sont elles qui choisissent leur futur, et qui ne l'acceptent que lorsqu'elles l'aiment. — La jeune fille n'apporte pas de dot à

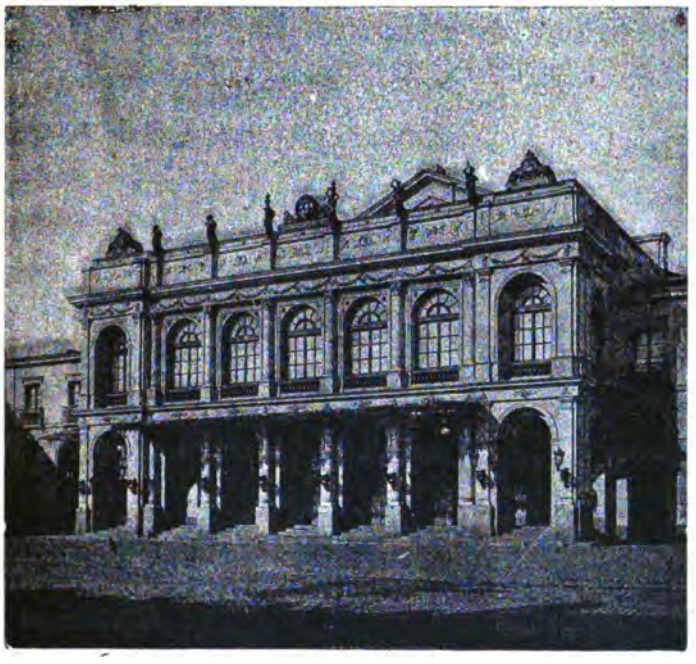
son mari et, comme on entre en ménage très jeune (je connais des époux qui, ensemble, n'avaient pas 38 ans), il n'est pas rare de voir le jeune couple installé chez les parents de l'un des deux conjoints. On considère qu'il y a un enfant de plus dans la famille, et la belle-mère classique du vieux continent, le génie du reproche acariâtre à jet continu, aussi exaspérant pour les intéressés que divertissant pour le public, est à peu près inconnue dans cette région.

La famille entière se réunit le soir, et les portes sont ouvertes aux visiteurs. Les salons où l'on ne reçoit qu'une fois par semaine sont rares. Ces réunions toutes familiales, de fort bon goût dans les maisons aristocratiques, sont terriblement ennuyeuses dans les familles de seconde marque.

Sur les sofas et les fauteuils, rangés le long des murs, d'un côté le beau sexe et de l'autre les hommes ; au milieu de la pièce une table, sur la table, le thé. — Les jeunes gens s'entretiennent, à 8 mètres de distance, au moyen d'œillades suggestives.

Les jeunes filles se livrent, à peu près dans toutes les familles, à un véritable pugilat sur les pianos. Parmi ces dilletantes, on pourrait citer quelques virtuoses qui remporteraient d'emblée, autant par le style que par le mécanisme, des prix à notre conservatoire. La jeunesse

mâle ne s'occupe guère de musique et se contente de remplacer, le cas échéant, l'orchestre aux sauteries intimes. L'enseignement du piano est abandonné à l'Italie et à l'Allemagne, et les



Théâtre municipal de Santiago.

instruments sont en majeure partie américains ou germains.

On compte, dans le monde des jeunes musiciennes, plusieurs cantatrices excellentes, appartenant à l'école transalpine. Leurs modèles sont les artistes qui se font entendre à l'Opéra de Santiago.

En 1830, il vint à Santiago une première

compagnie ; et, en 1844, on y représenta un opéra complet. Depuis lors, le Grand-Théâtre municipal a été cédé à des *impresarios* qui ont eu pour but de gagner l'intérêt de leur capital et non de former le goût du public.

La salle de ce théâtre, œuvre de deux Français, Hénaut et Latoud, est une des plus belles que je connaisse.

Quatre rangs de loges ouvertes (sans compter les baignoires) ; les deux premières contiennent, chaque soir, des séries alternantes de jolies figures et de brillantes toilettes.

J'ai assisté, successivement, à des saisons italienne et française. Les Italiens m'ont bien chagriné. En un seul hiver, j'ai vu mourir *la Traviata* dix-huit fois. J'ai renoncé à compter les apparitions de *la Favorite* et de *Lucie ;* en revanche, les Français nous ont donné d'excellentes représentations de *Faust,* de *Guillaume Tell,* de *Carmen,* de *Mignon* et de *Roméo et Juliette.* Le *Faust* de Boëto et le *Requiem* de Verdi ont eu beaucoup de succès.

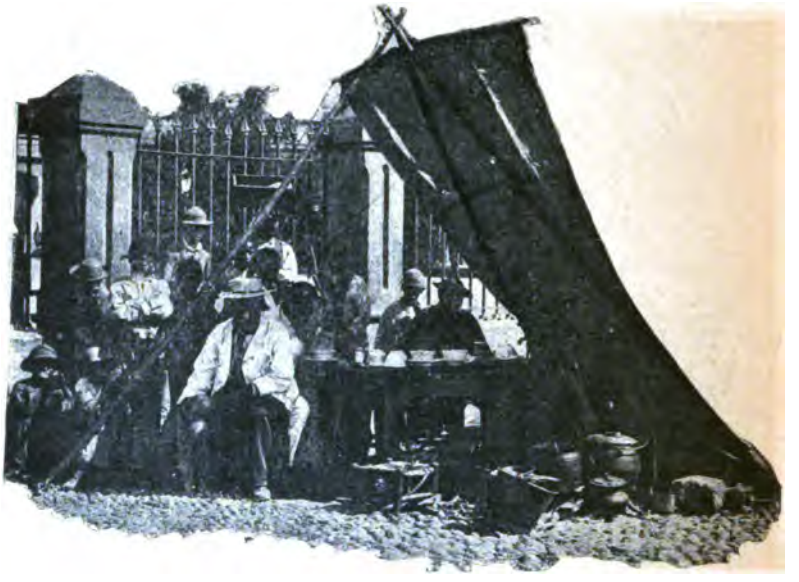
D'autre part, nous avons eu, en 1886, des premières des *Mousquetaires,* du *Songe d'une nuit d'été*, d'*Haydée* et d'autres nouveautés du genre.

La troupe française avait à lutter contre le souvenir des Italiens qui chantent tout à pleine voix, et font applaudir leurs points d'orgue et

Types de jeunes filles chiliennes (1885-86), réunis par MM. Spencer et Diaz, photographes à Santiago.

l'incomparable force de résistance de leurs poumons.

J'ai assisté à un délire d'enthousiasme des galeries supérieures, lorsque le Trouvère, lançant son *ut* de poitrine au fond de la scène, soutient la note en s'élançant jusqu'à la rampe: — quelque



Type de buvette, improvisée en plein air, pour *Rotos*.

chose comme le sifflet d'une locomotive entrant en gare.

Les fauteuils et les deux premières galeries ont acquis un jugement musical fort juste, et n'applaudissent plus guère à contre-temps.

Il n'existe pas de claque, et l'étranger se rend ainsi facilement compte du goût des auditeurs.

Le saut des deuxièmes loges aux troisièmes

est très brusque. Cela s'explique par la constitution même de la société. — La bourgeoisie n'existe pas encore. On est du grand monde, de la société, ou on est roturier (*Roto*). — Or, il est des *Rotos* honteux, des *Rotos* qui ne veulent plus être *peuple,* qui mettent, dès huit heures du matin, des redingotes noires trop longues, un pantalon noir trop large et un gibus noir trop haut. On les appelle, dans le pays, des *siuticos*. C'est le *snob* anglais poussé sur un terroir spécial. — Le *siutico* est trop poli dans ses paroles, trop gracieux dans ses gestes, trop solennel dans son allure ; lorsqu'il prend femme, lorsqu'il fonde une famille, on dirait un instrument mal accordé ; jamais la note n'est entièrement juste (1).

Peut-être n'est-ce qu'une question de temps ; et de ces chrysalides, qui contiennent une inconnue sociale, sortira, dans un demi-siècle, une bourgeoisie fière de son humble origine et contente de l'échelon où elle sera arrivée, grâce à son intelligence et à son labeur.

---

(1) Les *siuticos* ont généralement un soupçon de sang indien ou même de sang noir dans les veines ; ils appartiennent à des familles qu'on appelle le *medio pelo* (mi-poil). — Cette classe a l'esprit du bossu ou du mulâtre, elle fait montre de prétentions qu'elle ne peut justifier, et en veut à la société qui l'exclut rigoureusement. — Elle a, pour le roto, des dédains que ne partage pas le Chilien blanc. Le monde galant y cherche ses recrues, et on retrouve là les pudeurs farouches et l'onctueuse dignité de M. et Mme Cardinal.

Cependant n'oublions pas que nous sommes au théâtre et écoutons une représentation dramatique.

La salle, grâce à une acoustique exceptionnelle, s'y prête fort bien.

La troupe du célèbre acteur espagnol Calvo a pu faire connaître là aux Chiliens les pièces d'Etchegaray, dans lesquelles le cœur humain est considéré comme une viscère en caoutchouc que l'on tire dans tous les sens jusqu'à ce qu'elle se déchire.

Le jeu des comédiens ibériens me rappelait, en plus violent, celui de Méline, et les grands gestes si prisés dans les drames de cape et d'épée. Les éclats de voix *ff* du premier acte s'éteignaient, dès le troisième, dans un râle général. Heureusement, vers minuit, on enfermait le héros (dans l'effroyable drame *Folie ou Sainteté),* dans une maison d'aliénés, où les douches froides l'auront guéri de son pénible enrouement.

Sarah Bernhardt a passé, en 1886, environ un mois au Chili. Malgré les prix invraisemblables des places (un fauteuil coûtait 60 francs chiliens), le théâtre était généralement *bondé*.

Sarah a joué vingt-cinq fois dans un mois, — à Santiago, à Valparaiso, à Talca, à Iquique. Elle sortait du théâtre à minuit ou plus tard encore, prenait le train à huit heures du matin et, après cinq ou six heures de chemin de fer,

jouait le soir ; elle revenait le lendemain dans les mêmes conditions.

Pour se reposer, elle organisait des parties de chasse ou de cheval. Il n'est pas douteux que ces tournées ont de l'influence sur notre prestige.

Son talent s'impose partout et à tous. Elle fait aimer notre littérature, elle met la France artistique àl'ordre du jour ; elle fait augmenter notre exportation : combien de milliers d'imitations plus ou moins réussies de ses robes sont actuellement portées par les spectatrices qui l'ont admirée sur la route qu'elle a parcourue ! Combien de millions cela rapporte-t-il au commerce français !

Elle a inauguré à Santiago le théâtre appartenant à la famille Matte où, depuis lors, on joue la *Zarzuela,* sorte d'opéra-comique espagnol.

La scène qui jouit de toute la faveur du public est celle du *Cerro de Santa-Lucia,* où de médiocres artistes enlèvent, avec beaucoup de brio, des saynètes du cru, et où se trouve un précieux refuge de la gaieté chilienne.

Il est de mode de n'être pas prude au *Cerro,* et de rire de bon cœur des fantaisies amusantes qu'on y débite. J'en voudrais voir une : « Musique classique », sur un de nos théâtres de genre.

C'est, comme livret, une charge divertissante contre les musiciens, et, comme musique, un pot-pourri des mieux réussis de cent phrases mélodiques des plus grands maîtres. Qu'on se

figure des vers « ruisselant d'inouïsme » chantés sur un motif de la *Pastorale* de Beethoven ou du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn. A un moment donné, un des personnages, chantre de son métier, entonne un authentique *Kyrie,* et sa fille brode là-dessus une folle chansonnette espagnole qu'elle lance en fusées, comme une alouette qui se serait égarée dans une cathédrale. C'est imprévu au possible et fort joli.

Le ballet existe à peine à l'état d'ébauche.

Telle est la vie élégante, le soir. Les amusements de la Société, pendant la journée, consistent en promenades que l'on fait, en voiture, au parc de la ville, à la Quinta Normal, à l'Alameda et, pendant trois mois de l'année, au champ de courses. La tribune, reproduction, en plus petit, de celle de Longchamps, a une vue merveilleuse sur la Cordillère qui ferme l'horizon. La piste est de 1.500 mètres, et les courses consistent en un, deux et trois tours du champ. Il y a courses plates, courses de haies, et steeple-chase. On parie entre amis; les book-makers et les paris mutuels, sont inconnus.

En dehors de ce dernier détail, les courses sont organisées comme en France.

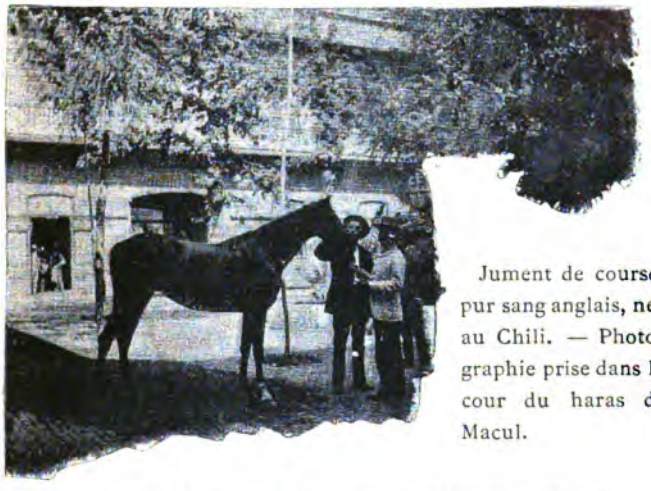
Les inscriptions se font à la Société hippique, les entrées des chevaux varient de 50 à 500, les prix de 500 à 5.000 francs.

Au grand prix (la *copa)*, on n'accepte que des

animaux de 3 ans ; à la poule d'essai *(el ensayo)*, les animaux à partir de 2 ans.

Il faut citer les gentleman-riders et les officiers, ces derniers montant en uniformes.

Depuis 1887, on a institué, sur la pelouse du champ de courses, un concours hippique où l'on



Jument de course, pur sang anglais, née au Chili. — Photographie prise dans la cour du haras de Macul.

a vu des attelages en poste, attelages de luxe, tandems, etc., très bien conduits par des maîtres de guides français, comme MM. Bunel Paccaud, Chometon et d'autres.

La Société d'encouragement enregistre souvent de 5 à 6.000 entrées.

Les gens du peuple ont une tribune spéciale où ils accourent en grand nombre. Il serait à désirer qu'on leur facilitât l'accès de tous les sports, pour leur apprendre à trouver du plaisir ailleurs que dans les débits de boissons. On com-

Four-in-hand (hanovriens, demi-sang. — Hauteur 1m58).

prend qu'un peuple, sobre toute la semaine, s'amuse à se griser le jour du repos. A la classe dirigeante de changer cette mauvaise habitude.

Le jour de la fête nationale, on voit, sur les pelouses du parc, hommes et femmes danser la

Tandem. — Poneys pur sang du pays de Galles, hauteur 1m24. Attelage de M. Arturo Cousiño.

Cueca, en agitant mélancoliquement leurs mouchoirs.

J'ai eu occasion d'assister, dans les quartiers excentriques, aux réunions de ces pauvres gens, aux *Jaranas,* ces soirées des misérables. Aux sons de la guitare, de la *viguela,* souvent de la harpe, et toujours du chant (à la fois nasillard et criard des femmes), le couple s'élance, et quand sa stance chorégraphique est terminée il est remplacé par un autre. Je n'ai jamais vu le *roto*

danser la *habanera* ou des danses européennes.

Des hommes de cœur, comme M. Nicolas Ugalde et d'autres, ont fait des efforts pour créer aux roturiers des distractions intellectuelles; ils ont organisé des confections populaires, et ce

Bal (*Jarana*) de gens appartenant au *medio pelo*.

qu'on appelle dans le pays des *actes littéraires*, sortes de concerts où l'on dit des vers et des chansonnettes. C'est un genre de réunion qu'il sera utile de développer.

On ne s'amuse pas seulement dans les villes : la chasse est aujourd'hui un plaisir fort prisé de

tout le monde ; — le goût en a été importé par nos compatriotes.

Aux chiens d'arrêt, déjà pur sang du pays, on chasse la perdrix, la bécasse et la bécassine, le canard sauvage, le pluvier, la poule d'eau, et, dans le Sud du Chili, en nombre assez considérable, le *venado* (sorte de chevreuil).

On élève, pour des chasses futures, des lapins de garenne et des *léporides*.

Le premier équipage qui ait été créé dans le pays appartient à M. Vincent Balmaceda. La meute se compose d'une cinquantaine d'animaux superbes, et fait de fort beaux foxhunting. — Il est à prévoir que ces fêtes de vénerie, très suivies dès le début, deviendront bientôt un divertissement général.

La grande chasse nationale, où l'habileté et la hardiesse vont de pair, consiste dans les battues de huanacos, de vigognes et de certains congénères. — Ce sport nécessite la clôture préalable d'une gorge au moyen de cordes et de piquets pourvus de banderolles, qui servent d'épouvantail aux animaux, qu'une centaine de rabatteurs à cheval font venir, de 5 à 6 lieues à la ronde, dans cette sorte de cirque.

Les chasseurs, suivant la battue, ferment l'entrée du cirque, et il n'est pas rare qu'une douzaine de Winchester abattent une cinquantaine de bêtes. — Cette chasse est difficile, car un

huanaco s'enfuira fort bien avec plusieurs blessures ou une jambe cassée. Il faut l'atteindre au cou ou à la tête.

Bêtes à cornes paissant dans la Cordillère.

Le *puma* (petit lion sans crinière), assez comparable, dans ses mouvements, à la panthère, est traqué dans toute la Cordillère du Chili, et offre aux tireurs une chasse mouvementée et intéressante.

A Magellan, on tue l'autruche, la loutre et les phoques, mais dans un but purement commercial.

Dans les fermes, l'homme du monde se mêle parfois aux plaisirs de l'homme du peuple.

Deux occasions s'offraient annuellement pour ces réjouissances : Le *Rodeo* et la *Trilla*.

Une fois par an, on réunit, dans de grands en-

clos, les animaux du domaine qui vivent, presque sauvages, dans les pâturages des montagnes. Comme les haciendas ne sont pas complètement clôturées, souvent les bêtes font des incursions sur les terrains voisins. Au *rodeo,* on les reconnaît, on les rend à leurs propriétaires, et on marque les animaux nés dans l'année ; c'est là que se fait la désignation des bêtes de boucherie et de labour. Toutes ces opérations ont une al-

Rodeo
d'après le tableau
de M. Mochi.

lure de fête équestre grâce à l'habileté étonnante des *huasos*, hommes des champs, qui poursuivront au galop, sur les pentes, le bétail effarouché, qui renverseront un animal sauvage d'un coup de poitrail de leur cheval, ou l'arrêteront, dans une course effrénée, avec leur *laso* habilement jeté.

Le plaisir de la *trilla* commence à disparaître. Au moment de la récolte, on amoncelait les blés dans des enclos, et des troupes de juments en liberté, lancées au galop sur les gerbes, faisaient,

d'une façon aussi primitive que pittoresque, le travail qui, aujourd'hui, s'accomplit par les moissonneuses mécaniques.

Les patrons et leurs amis partageaient, en ces occasions, le travail de leurs hommes, et trinquaient avec eux pendant les moments de repos.

On rivalisait d'élégance et de vigueur, et on faisait applaudir certains tours de force particuliers au pays.

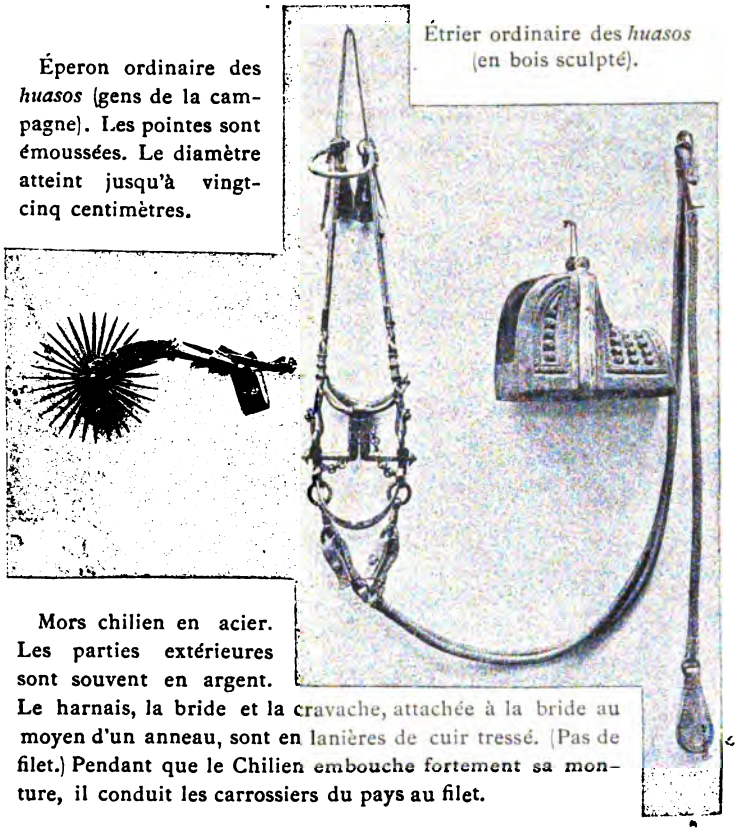
Ainsi, savoir arrêter brusquement le cheval lancé à toute vitesse, le faire pirouetter et revenir sur ses pas sans changer son allure, c'était le principe des courses chiliennes avant l'implantation, par M. Louis Cousiño, des courses à l'européenne. — Encore maintenant, sur des champs de courses spéciaux *(canchas chilenas)*, de 3 à 400 mètres de longueur, les gens du pays s'amusent à continuer la tradition des courses indigènes.

Derrière une ligne, tracée sur le terrain, les chevaux attendent, les pieds ramassés, le signal du départ.

Le *start* est faux neuf fois sur dix, à cause des malices de convention au moyen desquelles les cavaliers veulent favoriser leur départ en bousculant leur concurrent.

La course a toujours lieu entre deux chevaux non sellés n'ayant qu'une bride. Les cavaliers ont des éperons et un fouet rappelant nos marti-

nets. — Les spectateurs forment la haie. La course se fait en ligne droite, et on ne revient



Éperon ordinaire des *huasos* (gens de la campagne). Les pointes sont émoussées. Le diamètre atteint jusqu'à vingt-cinq centimètres.

Étrier ordinaire des *huasos* (en bois sculpté).

Mors chilien en acier. Les parties extérieures sont souvent en argent.

Le harnais, la bride et la cravache, attachée à la bride au moyen d'un anneau, sont en lanières de cuir tressé. (Pas de filet.) Pendant que le Chilien embouche fortement sa monture, il conduit les carrossiers du pays au filet.

jamais au point de départ. Le starter et le juge d'arrivée sont assistés de deux témoins.

Il n'y a pas de tribunes ; les femmes et les enfants assistent, généralement à cheval, à ces jeux nationaux dont on ne saurait se figurer l'entrain. C'est là qu'on comprend que les Chiliens sont une nation de cavalerie.

Un des grands plaisirs est encore d'être acteur ou spectateur d'exercices militaires, et tout le monde possède, au fond de quelque tiroir, un uniforme de réserviste ou de pompier. La manœuvre n'est pas une corvée, mais une fête.

Somme toute, on travaille suffisamment au Chili pour n'avoir pas trop de temps à consacrer aux plaisirs, mais si l'on y baille c'est qu'on le veut bien.

CHAPITRE XII

Voyage à travers le Pays

Nous venons de voir les habitants du pays au travail et au plaisir ; voyons le pays même.

La géographie nous apprend que le Chili est une bande de littoral de 170 à 300 kilomètres de largeur, comprise entre la Cordillère des Andes et la mer du Sud, depuis le Rio Sama, par 17° 17′ de latitude sud, jusqu'au cap Horn (55° 59′), soit sur 38 degrés, et mesurant, avec les îles de Diego Ramirez, de la Terre-de-Feu, Juan Fernandez et d'autres qui s'échelonnent le long de ses côtes, 753.216 kilomètres carrés.

Il est limitrophe du Pérou au nord, de la Bolivie au nord-est et de l'Argentine à l'est ; il se divise en quatre zones (1).

---

(1) La 1re : minière, du 18e au 27e degré ; la 2e : minière et agricole jusqu'au 32e degré de lat. S. ; la 3e : zone agricole proprement dite, qui s'étend jusque par 43e 30′, et la dernière : forestière et zone de pêcheries comprenant le Sud.

Les précis ajoutent que le climat est sain et qu'on y parle l'espagnol.

Mais ce n'est pas ainsi, par le développement plus ou moins complet de ces données, que nous entendons faire connaître la région. Nous allons débarquer à Valparaiso, le principal port ; nous prendrons le train qui nous conduira à Santiago, et nous suivrons les routes tracées à travers toute la République.

Valparaiso, vallée du Paradis : comment ce nom a-t-il été donné aux collines dénudées dont les silhouettes arrondies se découpent sur le ciel.

Vallée du Paradis ! cela fait naître des idées de *dolce farniente,* de contemplation heureuse.

Et Valparaiso est un centre d'activité fiévreuse, d'âpre concurrence, d'intelligent travail, d'incessants efforts. Il y a trente ans encore, la vague du Pacifique baignait le pied des *cerros*. Dans les gorges et sur le flanc tourné du côté de la mer, des chaumières plutôt que des maisons abritaient de pauvres pêcheurs, marins et négociants.

Depuis lors, l'habitant est descendu de ses hauteurs, il a disputé son domaine à la mer et, au moyen de digues, de remblais, de canaux et de ponts, il s'est installé sur l'emplacement de l'ancienne rade. Il a tracé d'abord une première

Quai de Valparaiso à la hauteur du *Muelle fiscal.*

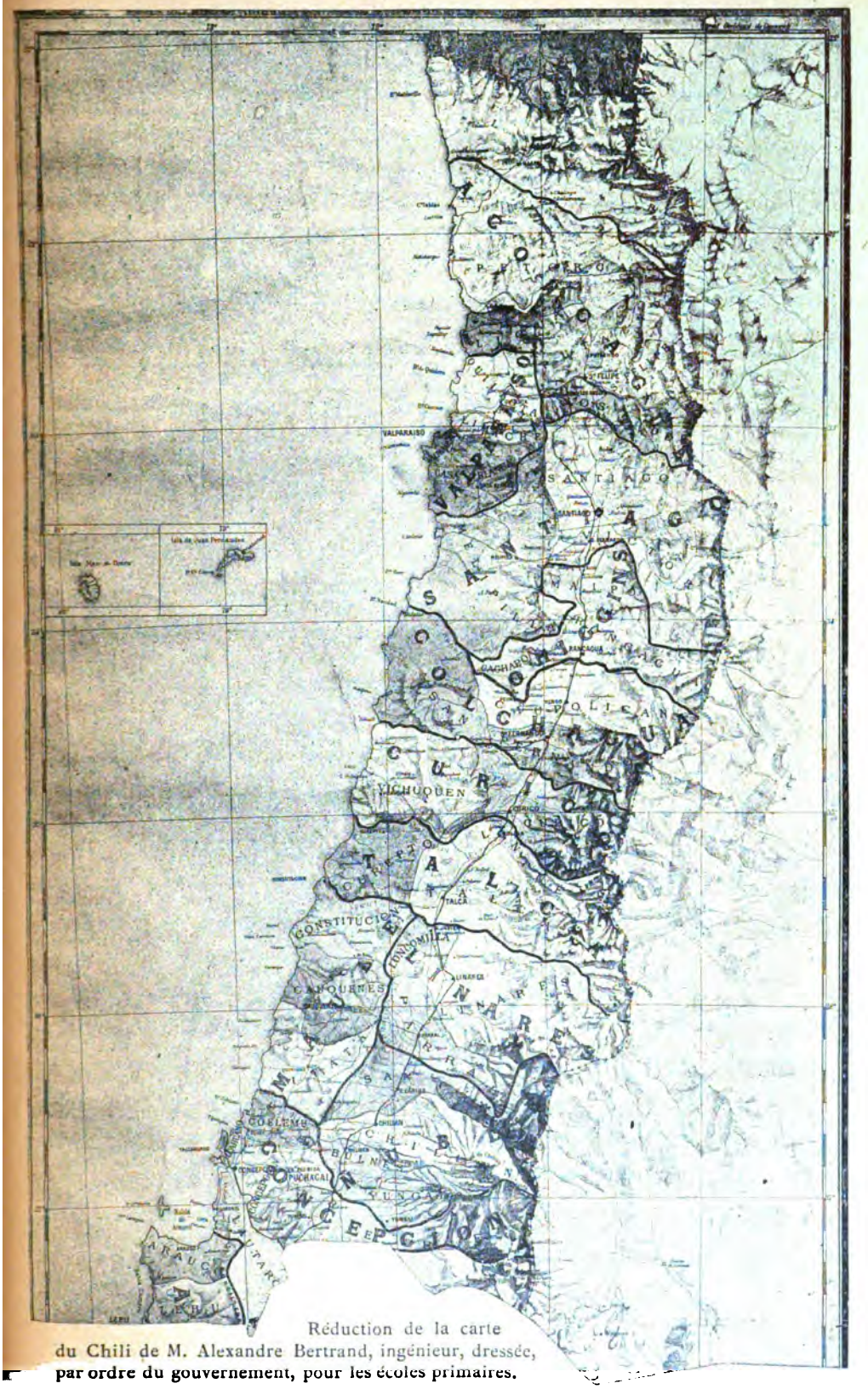
rue, puis une seconde; il en est à la cinquième.

Les tramways et le chemin de fer marchent maintenant là où naguère ancraient les trois-mâts venus de loin.

J'ai vu ce port en 1876; je l'ai revu en 1883, et, vivant dans le pays, j'ai pu suivre sa croissance jusqu'en 1888. Aucune ville sud-américaine, excepté La Plata, ne se développe aussi rapidement. Pourtant ses débuts étaient lents. Fondée en 1544 par Valdivia, elle figurait plutôt sur les chartes royales qu'elle n'existait en réalité. Lorsque François Drake y aborda, en 1578, il ne put détruire qu'une douzaine de maisons : il n'y en eut pas davantage. Seize ans après, le corsaire anglais Hawkins mit à sac le petit port réédifié et les dépôts de marchandises. Un fait semblable se produisit en 1600, où le corsaire Van Noort ravagea la côte. En 1615, les habitants repoussèrent une nouvelle tentative du Néerlandais Spielbergen.

Vers la fin du siècle, le vice-roi du Pérou envoya huit pièces d'artillerie pour le premier bastion qui s'éleva à l'extrémité nord-est de la rade; On venait de terminer les créneaux « de la Concepcion », lorsque le tremblement de terre de 1730 effaça, de nouveau, les résultats du travail de deux générations.

Cependant, dix ans avant les luttes de l'indépendance, la ville comptait 4.500 habitants pro-



Réduction de la carte du Chili de M. Alexandre Bertrand, ingénieur, dressée, par ordre du gouvernement, pour les écoles primaires.

tégés par les bouches à feu de la Concepcion, San Antonio, San Jose el Baron.

En 1802, le Roi octroya à Valparaiso le titre de cité *(ciudad)* et le nom de ***Notre-Dame de la Merci de Puerto Claro.***

Après leur défaite à Chacabuco, les Espagnols l'incendièrent, démantelèrent les forts, et le tremblement de terre de 1822 détruisit ce qui restait.

La ville actuelle ne date donc que de soixante-cinq ans.

Chef-lieu de province, en 1842, comptant, vingt-cinq ans après, 60.000 habitants, ce port en avait presque le double au dernier recensement.

Je me suis promené, au mois de février 1876, dans ces rues dont les plus élégantes se trouvaient bordées de maisonnettes de style anglais, basses ou à un étage. De briques, point ; les constructions en bois avec des remplissages de boue ou de pisé étaient recouvertes de couches de couleurs voyantes, décorées d'inscriptions en guise d'enseignes.

De longues enfilades en rez-de-chaussée ressemblaient, par le nombre des magasins aux caractères bariolés, à nos foires des environs de Paris.

L'embarcadère en bois aboutissait à une petite place, où la Préfecture et la Bourse montraient leurs modestes façades. Une petite statue de

Lord Cochrane, l'un des héros de l'indépendance, se dressait sur une sorte de borne formant piédestal.

Que tout cela est changé aujourd'hui ! Sur cette place élargie, entourée d'édifices superbes, se dresse, à quelques pas du môle en fonte, un monument admirable dû à des artistes français, consacré aux marins du Chili (1).

Le Valparaiso de 1876 a brûlé peu à peu, et à sa place se sont élevées de belles constructions à plusieurs étages.

Un théâtre, lointain souvenir du Grand-Opéra, des églises comme « La Victoria » avec ses élégantes colonnades, des maisons luxueuses (celle de M. Lyons ou l'immense palais en style florentin de la famille Edwards), les grands hôtels des banques et des cercles, donnent à la ville un aspect imposant. Sous le ciel radieux et l'atmosphère lumineuse, les ombres, d'une netteté et d'une vivacité singulières, font valoir, dans ses moindres détails, l'œuvre architecturale.

Dans les rues, on entend parler autant l'anglais, le français et l'allemand que l'espagnol.

Le mouvement est intense durant les heures consacrées aux affaires; le soir, les principales rues commerciales s'éclairent brillamment : les magasins attendent les acheteurs.

---

(1) Le monument de Arturo Prat (Voir page 228).

Sur les places publiques, la musique militaire; sur les quais, les flaneurs; sur la rade, les mille fanaux des transatlantiques, des côtiers, des barques.

Vers dix heures, les feux de la ville commencent à s'éteindre. Une partie des citadins remonte,

Port de Valparaiso vu des collines ou *cerros*.

par l'ascenceur, sur les collines couvertes de pittoresques châlets et cottages; de ces observatoires, la vue s'étend au loin jusqu'à la pointe où la sirène jette ses mugissements cadencés, pour avertir, dans les temps brumeux, les navigateurs de la proximité des écueils.

La rade, avec sa grande entrée de 3 kilomètres, abritée par le mur de collines de 3 à 400 mètres de hauteur, est ouverte aux vents S.-O. Lorsque la vague se cabre, elle balaie les quais

de ses franges argentées. Les bâtiments grincent sur leurs chaînes; les vapeurs se mettent sous pression, pour ne pas être à la merci des flots. Toute communication entre les navires et la terre est interrompue et, si la tempête continue, les capitaines fuient, au large, les collisions qui les menacent à l'ancrage.

Si Pedro Valdivia avait choisi la baie de Quinteros, à 27 kilomètres au nord de Valparaiso, pour y fonder une ville, le Chili posséderait aujourd'hui le port le plus sûr de la côte du Pacifique. Deux langues de terre, laissant une entrée suffisante, forment un véritable lac où des centaines de transatlantiques pourraient évoluer sans danger.

Quoiqu'en 1865 Valparaiso fût un centre important, un Chilien plein d'initiative, M. Luiz Cousiño, comprenant jusqu'à quel point une disposition topographique heureuse devait aider au développement d'une cité, eut l'idée de se rendre acquéreur du terrain de Quinteros, et fit faire les études pour y créer, de toutes pièces, une ville et un port.

La mort l'empêcha de mener à bien cette entreprise que d'autres réaliseront peut-être dans l'avenir.

Pendant les mois d'été, une partie des habitants de Valparaiso se réfugie dans les vallées abritées de Las Zorras (à une lieue environ de la

ville), où des berceaux de roses, des quinconces de palmiers et des vergers encadrent des groupes de villas.

A deux lieues du port, se trouve encore la jolie station balnéaire de « Viña del mar ».

D. B. Vicuña-Mackenna raconte que le conquistador Saavedra a découvert, en 1536, ce point charmant que les Indiens appelaient « Penco ». M. Vicuña-Mackenna, s'improvisant étymologiste, ajoute que « Penco » veut dire : il y a de l'eau ici. —(C'est bien simple : *Pen,* il y a — *co,* de l'eau) (1).

Don José Francisco Vergara.

En 1586, la propriété de la *Viña del mar,* où se trouvait alors une vigne, fut achetée pour 150 piastres.

Aujourd'hui on vend couramment, à 10 piastres, le mètre carré de terrain situé près de la partie centrale, ce qui rend difficile l'estimation de la valeur actuelle de ce domaine appartenant à M. José Francisco Vergara. Les bains de

(1) *De Valparaiso à Santiago,* par Vicuña-Mackenna. Santiago Valparaiso. — 1877, 2e édition, page 34.

Viña ont vu se grouper autour d'eux d'autres hameaux : Miramar d'un côté, et le Salto de l'autre.

M. Vergara, fondateur de Viña, a créé au

Viña del mar.

Chili, un des premiers jardins, dans le sens européen du mot.

Les gorges de la propriété sont ombragées par des palmiers *de Chile*. Cet arbre superbe, qui met un siècle et plus pour arriver à son développement complet, contient une résine de la douceur du miel et d'un agréable arôme *sui generis*. La valeur marchande de cette résine est d'environ 6 piastres par arbre ; les exploitants ont été assez barbares pour détruire des millions de palmiers (car l'arbre saigné meurt) pour un aussi mince profit. Seul, M. Vergara a respecté ce produit original.

Quelle figure intéressante et sympathique que cet ancien ingénieur du chemin de fer de Valparaiso. Durant la guerre entre son pays et le Pérou, il s'est bravement battu et, en sa qualité de député-soldat, il fut nommé Ministre de la guerre en campagne, quelque chose comme, durant la première révolution, les commissaires civils de nos armées.

Depuis la conclusion de la paix, il fait de l'horticulture, et organise les courses de Viña del mar pour lesquelles on s'enthousiasme, dans ce pays, comme pour le Derby d'Epsom ou pour le grand prix de Longchamps.

Les paris ne sont pour rien dans cette fête où personne ne demande à gagner de l'argent mais à le dépenser gaiement.

Comme les Chiliens ont l'obsession des entreprises industrielles, on n'a pas manqué d'en implanter une dans ce bain de mer. Une énorme raffinerie de sucre dresse ses vilains murs dans la partie basse de la ville dont elle obscurcit l'atmosphère par des nuées de mouches.

La limite de ce domaine est marquée par le village de Quilpué.

A 9 kilomètres au N., se trouve « Peña blanca » où le chemin de fer monte rapidement, à près de 200 mètres d'altitude. On aperçoit de là l'amphithéâtre de Limache.

La ville même se trouve à 87 mètres au-dessus

du niveau de la mer ; elle fut fondée, en 1636, à l'endroit où un arbre, capricieusement rabougri, présente la silhouette du crucifié. Le premier nom de la cité était : Sainte-Croix de Limache. Elle est abritée contre les vents de la côte et le froid d'hiver de Santiago ; à côté de la fraise, de l'orange, de la pomme et du melon, il y mûrit certains fruits des tropiques ; c'est, avec une diminution d'intensité, la régularité d'un climat tropical.

Il fait bon respirer là, dans une atmosphère embaumée, d'une pureté sans pareille.

Limache est aujourd'hui un chef-lieu de département, jouissant d'un Conseil municipal et d'un établissement industriel (une fabrique de papiers).

La ville voisine mériterait le nom de la « station des fleurs ». Elle fut fondée, en 1675, par un décret royal (*cedula*) mis en vigueur en 1717. On l'appela alors San Martin de la Concha ; en 1822, elle fut baptisée du nom de San Martin de Quillota. Aujourd'hui, une centaine de *blocs* de maisons y émergent des touffes de roses et de jasmins. En 1812, plusieurs familles françaises vinrent s'installer dans le village naissant ; le type d'origine de ces colons s'est effacé à la suite des alliances.

Les roturiers se pressent à la procession du Vendredi-Saint, connue dans le pays sous le nom de la *procession du Pélican*.

Une dévote dame de Quillota eut l'idée de faire sculpter un immense pélican dont la carcasse abrite le corps du Seigneur. J'ai eu quelque peine à comprendre l'émotion des pèlerins en présence de cette fantaisie qui ne rachète pas, au moyen de l'art, son manque d'orthodoxie.

Rios Blanco et Aconcagua.

A 65 kilomètres de Valparaiso et à 118 de Santiago, le train s'arrête à la Calera, un point géographique important : le tracé dit de Ovalle doit partir de là. Il établirait des communications, par voie de terre, entre le Nord et le Chili central. C'est là qu'aboutissait, avant la construction des lignes ferrées, le chemin de Coquimbo. On pouvait croire, il y a deux ou trois

ans, que ce travail considérable (il s'agit d'environ 500 kil.) serait entrepris sous peu. La maison Gouin, de Paris, fit faire, à la demande du gouvernement chilien, des études préparatoires très complètes, mais il est certain aujourd'hui que cette route, d'une importance plutôt stratégique que commerciale, ne sera ouverte qu'a-

Vallée de Llai-Llai, vue de la montagne de los Loros.

près les voies mettant en communication rapide les régions agricoles et forestières du sud avec la capitale et son port.

A las Végas, se trouve l'embranchement qui, à travers les villes de San Felipe et de los Andes, doit rejoindre les lignes argentines.

San Felipe est une jolie ville (par 32° 45′ de lat. S.) au centre d'une vallée bien cultivée, dans un vaste cirque des Andes. Le chemin

de fer s'arrête maintenant à *los Andes* (officiellement Santa Rosa) qui se trouve à 769 mètres d'altitude, sur le versant de la Cordillère. Sa fondation remonte à la fin du dernier siècle ; elle obtint son titre de ville en 1865 (1).

Passage de la Cordillère (voie de Uspallata) par le col de la Cumbre (versant chilien).

Le Congrès a donné à la maison Clark la concession du transandin qui reliera *los Andes* à Mendoza, dans la République Argentine, à travers le grand tunnel de Uspallata.

Jadis on mettait des mois à passer de l'Atlantique au Pacifique ; aujourd'hui le voyage se fait facilement en cinq jours, et lorsque la loco-

(1) La vallée est arrosée par le fleuve Aconcagua.

Le pont de los Maquis (Voir p. 299).

motive aura vaincu la hauteur de la *Cumbre* (1), on fera ce trajet en quarante-huit heures.

Reprenons notre rapide voyage vers la capitale.

Voici la station de Llai-llai.

Quand on parle d'une ville, en général, on

Même passage de la Cordillère à un millier de mètres d'altitude de moins.

cite ses monuments, ses églises, son musée, ses promenades. En citant Llai-llai, on ne peut parler que de son buffet.

Et mieux vaut en parler que d'y manger.

---

(1) Cette promenade à travers la Cordillère est très pittoresque. On passe près d'un beau lac, à près de 2.500 mètres d'altitude, et on suit les vallées arrosées par des torrents; notamment par le Rio Colorado.

Le train express n'arrête pas depuis Llai-llai jusqu'à Santiago; il gravit la côte de Montenegro, traverse plusieurs tunnels, franchit l'abîme de los Maquis sur un fort beau pont, et, après s'être élevé à 753 mètres, il redescend dans

Ojo de Agua, lac dans une gorge de la Cordillère (Voir p. 298).

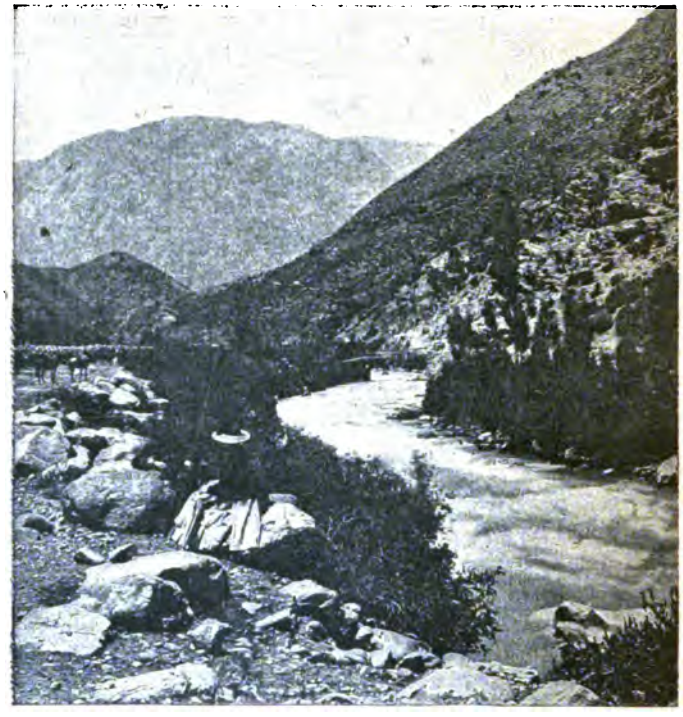
la plaine de Santiago, à une moyenne altitude de 500 mètres.

Les trains ordinaires arrêtent à Montenegro (où se trouvent quelques maisons), à Tiltil, autre hameau naissant, et passent près de Batuco aux fameuses mines d'argent; le rapide brûle Colina, Quilicura et Renca, dans le voisinage immédiat de Santiago.

En arrivant dans la capitale, nous n'avons qu'à traverser un quai de la station centrale pour

prendre la voie qui se dirige vers le sud, et nous conduit, en moins de 11 heures, à la ville de Concepcion, à plus de 600 kilomètres de la capitale.

La région que traverse cette ligne est plate. A



Rio Colorado.

l'est, l'horizon lointain est formé par la silhouette bleuâtre de la grande chaîne qui sépare ce pays de l'Argentine.

Ce voyage fait comprendre comment le Chili a, constamment, échappé au désordre administratif qui arrêtait le développement des pays

voisins, de quelle façon les habitants ont pu, de tout temps, être exportateurs, et pourquoi ils sont en droit de compter sur leur avenir maritime.

La plaine longitudinale qu'on parcourt du nord au sud est une des terrasses qui séparent le Pacifique des Andes. La Cordillère est soutenue par des contreforts entre lesquels s'étendent des vallées ; les torrents qui descendent du grand massif arrosent ces serres de culture. Plusieurs de ces torrents se transforment en cours d'eau navigables. Le Chili, n'ayant nulle part une grande largeur, il n'existait jamais de district assez éloigné d'un port pour que le gouvernement n'y put, en cas d'émeute, envoyer rapidement, par voie de mer, ses troupes. Au point de vue commercial, le frêt des céréales jusqu'à bord n'était guère considérable, et le développement, de plus de 2.000 milles anglais, de ses côtes facilitait le commerce extérieur.

Le centre du pays est couvert de villes, de villages et de fermes que traverse la voie ferrée. A vingt minutes de Santiago, se trouve San-Bernardo, avec 5.000 habitants. Pendant une partie de l'année, des familles de Santiago viennent chercher dans ce pays, ombragé par d'immenses vergers, la fraîcheur et le calme.

Des Français, comme Ducaud, Terrier, et d'autres, cultivent des ceps Carbenet et Pinaud.

D'ailleurs, bientôt, toute la route de San-Ber-

nardo ne sera qu'un vignoble formant une ceinture à Santiago (1).

A la porte même de la ville se trouve la propriété Subercaseaux ; plus à droite, celle de Ochagavia.

Notre compatriote Delmas fabrique ses vins à quelques hectomètres de là. Un autre Français, M. Chichet, viniculteur et viticulteur de mérite, a été appelé au Chili comme professeur de cette science, j'allais presque dire de cet art. Il est, aujourd'hui, directeur de la ferme Vidal, et sa première récolte a été vendue toute entière à Bordeaux.

Elle est jolie la route carrossable au S. de la capitale, partiellement ombragée de peupliers, paravents aux vives couleurs, grâce à certains parasites rouges, grâce aux vents d'automne qui dorent le feuillage et qui enserrent, plus complètement que ne pourraient le faire des murs, ces vastes propriétés.

J'aime beaucoup la campagne chilienne où la vigne touffue, sur ses fils de fer, s'élève avec sa végétation crêpue, à plus d'un mètre et demi

---

(1) Il existe aussi des vignes à l'est de Santiago, près d'Apoquindo — (là, par 800 mètres d'altitude, se trouvent de pittoresques bains minéraux). — On commence à en planter au nord de la capitale, sur la route des bains de Colina où, au fond d'une vallée profonde, on guérit de toutes sortes d'affections, en se plongeant dans une solution de chlorure de sodium et de magnésie, de sulfate de soude et de chaux, de carbonate de chaux, de fer, d'alumine et de silice.

Charrette à bœufs pour transports de blés, de fourrages ou de fruits.

Les déménagements se font également dans ces véhicules qui ne sont ni suspendus, ni capitonnés. Les bœufs au joug ne mangent jamais de jour, et boivent lorsqu'ils traversent une mare ou un cours d'eau.

du sol. Elle alterne avec des champs de blé et d'orge, avec des prés où paissent des chevaux et des bêtes à cornes; des hameaux, des huttes isolées s'échelonnent le long du chemin, et, derrière un parterre de fleurs ou une pelouse, apparaît la maison d'un « hacendado », demeure simple et vaste ; quelques clochers pointus se silhouettent sur le panorama des montagnes, et la route est animée par des charrettes immenses à bœufs, par des « huasos », assez pittoresques sous leurs chapeaux de meunier et leur « poncho », allant au petit galop de chasse ou ventre à terre, ces deux allures favorites dans un pays où l'on ne trotte presque pas.

Ça et là encore, une croix en bois ou en pierre, souvenir de quelque action d'éclat ou de quelque meurtre.

Après San-Bernardo, Rancagua est, à quatre-vingt-quatre kilomètres de Santiago, la première ville importante. Elle fut fondée sur la rive droite du fleuve Cachapoal, en 1743, sous le titre de Sainte-Croix-de-Triana.

Aujourd'hui, Rancagua est le centre d'un pays essentiellement agricole; en se promenant dans ses rues bien pavées, sur son élégante *plaza,* on constate le bien-être des habitants (1) qui ne sont pas là en campement, mais qui se sentent

(1) Au nombre d'environ 6.000.

chez eux, et qui embellissent volontiers la région qui les enrichit.

A près de trente kilomètres à l'est de la ville, sur la rive du même fleuve (à sept cent soixante-

Bains minéraux de Cauquenes, dans la gorge du Cachapoal, voisine des *cajones* de la Leñas, de los Cipreses, où se trouve une source célèbre (de la Vida) et un grand glacier. (Hacienda de la famille Soto.)

neuf mètres d'altitude), se trouvent les bains de Cauquenes (1).

(1) Cauquenes est situé par 34° 15' latitude et à 5' est de Santiago; ses eaux, qui, selon les sources, ont une température de 27 à 48°,

L'établissement est situé sur une petite terrasse au bord de rochers qui surplombent le torrent. Des îles le divisent en plusieurs bras. A la rive opposée, la Cordillère, noire, s'élève à plus de mille mètres.

L'établissement même, au milieu d'un jardin, disparaît sous les rosiers et les glycines qui grimpent le long des murs et cachent les vieilles corniches ; des chèvre-feuilles et des volubilis se tordent autour les colonnes des vérandas.

J'ai parcouru cette région de Cauquenes au mois de mars 1876, et j'ai vu, sur les rochers, les inscriptions gravées et peintes, qui, depuis lors, ont été reproduites par la photographie. Elles ne rappellent en rien les dessins sur les étoffes incasiques ou ceux que j'ai relevés sur beaucoup de monuments du haut et du bas Pérou.

Il est possible que ce soient là les traces du passage de peuplades en migration ou la constatation de faits héroïques accomplis par les autochthones.

Je suis devenu assez sceptique en fait de ces vestiges auxquels souvent on attache une grande valeur. Sans contester l'intérêt qu'elles peuvent avoir, quand elles sont réellement un souvenir du vieux monde américain, je trouve que telle ins-

---

contiennent du chlorure de calcium, des solutions de sodium et de magnésie, des sulfates de chaux, de silice, de fer et d'alumine. Une des sources est gazeuse.

cription, soi-disant ancienne, peut n'être qu'un mémento des bouviers, des surveillants de fermes où on élève des chevaux et du bétail : ces hommes gravent sur une pierre friable, ou peignent sur une roche bien abritée, les diverses marques de leurs animaux.

Ces signes s'y conservent mieux que sur des calepins, et servent à distinguer les bêtes de celles des fermes voisines. Cette idée m'a été suggérée par la similitude des dessins que j'ai trouvés sur le flanc de quelques montagnes et sur celui de certains animaux. Si ces doutes restreignent le champ de l'archéologie, ils diminuent, en même temps, les possibilités d'erreurs par trop comiques.

Au fur et à mesure que, dans l'Amérique méridionale, on avance vers le sud, les vestiges des autochthones, deviennent plus rares, et au Chili, qui possède près d'Arica (à l'extrémité nord de son territoire) des restes nombreux du passé incasique, qui, à Coquimbo, conserve encore les ruines d'un château-fort du temps des Quichuas, ne compte, autant que j'ai pu le savoir, aucun point archéologique dans le centre du pays ni sur la route de l'Araucanie.

Aussi, les villes espagnoles, dans la région anciennement civilisée, se fondaient, soit sur l'emplacement où les indigènes avaient bâti leurs monuments, soit sur les ruines de palais antiques.

Nous ne trouvons rien de semblable dans la région que nous parcourons ; la première pierre de toutes ces villes fut posée durant la période coloniale, ou même au cours de notre siècle.

Ainsi, la station qui suit Rancagua, remonte à 1692, date à laquelle le président Marin de Poveda y fonda un village sous le nom de Clarillo. En 1831, on lui donna son nom actuel de Rengo, d'après un des chefs araucans qui ont combattu les Espagnols.

C'était un complément logique : le département dont la ville de Rengo était le chef-lieu s'appelait Caupolican, en honneur de la populaire figure de ce sauvage qui mourut sur son arc brisé (1).

San-Fernando est le chef-lieu du département de ce nom et de la province de Colchagua.

A proximité de la ville, jaillit une source d'eaux chlorurées sodiques, à 96° centigrades (2) à peu près la plus chaude que l'on connaisse dans le monde entier.

Des Français ont planté, dans les environs,

---

(1) Rengo avait, en 1865, 3.500 habitants ; aujourd'hui, on en compte 5.500. Elle est située par 34° 25' de latitude et par 13' de longitude ouest de Santiago, à 28 kilomètres au sud de Rancagua et à 24 kilomètres au nord de San-Fernando.

(2) Dans la même province se trouve la source citée plus haut, « de la *Vida* », dont les oxydes et sulfure des fer *pétrifient* les objets qu'on y plonge, en les couvrant d'un dépôt rougeâtre assez résistant.

des ceps qui ont donné d'excellents résultats.

On en peut dire autant de Curico, capitale de la province et du département du même nom (1).

En 1834, on fonda sur les terrains donnés à l'État, à cet effet, par M^me^ de Rosales, à 20 kilomètres au sud de Curico, une ville en honneur du savant abbé Molina ; elle compte aujourd'hui 4.500 habitants, et forme la dernière station avant la ville de Talca (à 265 kilomètres de Santiago), une des vieilles villes du Chili (2).

Marin de Poveda la fonda en 1692. En 1742, le village prit un certain essor auquel la découverte des mines d'or du Chibato n'était pas étrangère. Les Augustins et les Jésuites, grands propriétaires aux environs, le dotèrent de belles églises que détruisit le tremblement de terre de 1835. Rebâtie fort coquettement, Talca peut être considérée aujourd'hui comme une des jolies cités chiliennes.

En 1813 et 1814, le gouvernement provisoire l'avait choisie comme résidence, et l'histoire nationale a enregistré son nom à la suite des batailles entre Carlos Spano contre l'Espagnol Elorriaga, et la capitulation du royaliste Gainza.

A 5 kilomètres au sud de la ville, on a cons-

---

(1) Cette ville, à 191 kilomètres de Santiago, compte 10.000 habitants et se trouve par 34° 59' de latitude sud.

(2) Talca compte 24.000 habitants.

truit, sur le fleuve Maule, un important pont de chemin de fer (1).

Le Maule présente, dans son cours d'environ 250 kilomètres, les caractères les plus divers. Tor-

Pont du chemin de fer du Sud sur le Rio Maule.

rent entre la lagune près du mont *Descabezado* et sa confluence avec le Rio Loncomilla, il devient plus calme jusqu'à près de Talca, et, à

(1) L'ingénieur de ce beau travail était un des fils du Président don Domingo Santa-Maria ; le but de la nation, de faire, dans la limite du possible, tout par elle-même, a été presque atteint dans cette circonstance : la majeure partie de la superstructure est sortie d'une fonderie établie dans le pays.

partir de là, il est navigable, pour de petites embarcations, sur un parcours de 85 kilomètres. Son embouchure, dans le Pacifique, par 35° 19′ de latitude, mesure 900 mètres.

Par cette large fente, la marée remonte à plus de trois lieues.

La descente du fleuve, en barque, de Talca au port de Constitucion, est une excursion charmante. Les rives tantôt couvertes de bois, tantôt formées par des collines abruptes, permettent parfois, au fond de gorges ouvertes, d'apercevoir de riantes vallées qui s'étendent au loin. Constitucion même (1) est une jolie ville, dont la plage est baignée par la mer et le fleuve, au nord ; elle s'appuie à un amphithéâtre de collines. Fondée par Ambrosio O'Higgins, en 1794, sous le nom de Nueva Bilbao de Guardoque, elle a été baptisée de son nom actuel, à peu près à l'époque où on a voulu appeler San-Fernando : « la ville populaire ».

Bientôt, un embranchement reliera ce port à la grande ligne qui passe par Linares après avoir touché Loncomilla (fondée en 1852), à 27 kilomètres au sud de Talca, sur la rive E. du fleuve de ce nom, un des affluents du rio Maule. La ville compte aujourd'hui 3.000 habitants.

---

(1) 6.600 habitants.

Linares, dont la fondation remonte à 1755 (on l'appelait alors Saint-Xavier-de-Belle-Isle), n'a pas moins de 8.000 habitants. Les derniers contre-forts s'arrêtent à ses portes. Au nord, la rivière de Putagan, et, au sud, les ruisseaux torrentiels de Ancoa et de Batuco (1).

Le Parral, anciennement « ville de la Reine Louise », qui fut complètement détruite par le tremblement de terre de 1835, eut, au dernier recensement, environ 5.000 âmes. A 20 kilomètres au sud-est, se trouvent les bains de Catillo (2).

Le pays n'est pas bien pittoresque ; mais les bains, fondés et installés par un de nos compatriotes, M. Gage, rappellent nos établissements, d'autant plus qu'une partie de la colonie française s'y donne rendez-vous.

A 40 kilomètres au sud du Parral, la ville de San-Carlos avait été construite par un des gouverneurs de Valdivia (3).

---

(1) Les habitants émigrèrent en 1794 et fondèrent Ambrosio de Vallenar, la ville désignée actuellement sous le nom de Linares.

En 1865, on y compta à peine 4.000 habitants : en vingt ans, ce nombre a doublé.

A six lieues au N.-E. de la ville, se trouvent les bains minéraux de Panimavida.

(2) Ces bains, notamment la source de Saint-Jean-de-Dieu et celle de l'Ange, ont une température moyenne de 36 degrés ; son analyse a donné 0,073 d'acide sulfurique, 0,062 de chlore, 0,056 de soude, 0,098 de chaux, 0,002 de magnésie, 0,905 de fer et d'alumine, 0,061 de silice, etc.

(3) En 1800, on la nomma Carlos de Itibue.

La ville compte actuellement 7.000 âmes.

La région entre Angol et Valdivia a servi de thème aux fantaisies royales d'Orélie I^er^. — La carte, ci-contre, prouve qu'il s'agit d'une province chilienne que des routes et une ligne ferrée traverseront, sous peu, complètement. D'ailleurs, pendant longtemps, ces territoires ont été administrés par des « Directeurs de colonisation ». — Depuis deux ans, le Congrès les a fait entrer dans le droit commun en les assimilant aux autres départements de la République.

On voit parfois, dans les rues de Santiago, des députations d'Araucans, sous la conduite d'un officier chilien. — Ils se rendent d'habitude dans la capitale pour plaider des questions relatives aux domaines que l'État considère comme siens et que ces indigènes, domptés aujourd'hui, voudraient bien garder.

La Cordillère, formant un décor incomparable, arrête brusquement la monotonie de cette plaine.

A 24 kilomètres au sud, nous entrons à Chillan, capitale de la province de Ñuble.

La cité, une des plus anciennes du Chili (elle remonte à 1565), s'appela d'abord San-Bartolomé-de-Gamboa.

Les autochthones, très belliqueux de cette région, étaient les indiens Chiquillanes ; une corruption de ce mot finit par donner à la ville son nom actuel. L'histoire de Chillan est des plus mouvementées. Attaquée à plusieurs reprises et détruite par les Araucans, rebâtie, prise encore par les indiens Pehuenches, ruinée de fond en comble par le tremblement de terre de 1656, édifiée à nouveau en 1663, jetée par terre pendant les secousses de 1751, inondée par le fleuve, que le mouvement terrestre avait déplacé, construite sur une éminence, et renversée en 1835, Chillan est certes moins avancée que ses voisines, mais elle a gardé, après toutes ces secousses, un air étrange, avec ses rues exagérément larges, ses maisons basses et en majeure partie de bois.

Entre la ville et ses bains minéraux, se trouve une forêt dont les arbres abattus et équarris se vendent pour les constructions.

On attache ces poutres sur des chariots dont les roues sont des tranches grossièrement arron-

dies de troncs d'arbres, et sur lesquels, sous une tonnelle improvisée, en branches, contre les rayons du soleil, la famille du bûcheron se fait traîner, paresseusement, par de petits bœufs indigènes. C'est une vision du temps des Mérovingiens. Ces chariots se suivent en longues files et, sur les essieux mal graissés, les roues grincent et crient. — On atteint la Cordillère d'où jaillissent des cascades écumantes. — A la droite du chemin, une grotte dite des Pincheros. C'était là le dernier refuge de ceux qui, pendant la période de l'ébullition révolutionnaire, demandaient au brigandage leur subsistance.

Bains de *Chillan*.

La route monte, et la température baisse rapidement; la végétation ligneuse commence à se rabougrir, on approche des bains.

On parcourt, en 6 heures, les 75 kilomètres

qui séparent ce point de la ville. On s'est élevé à près de 1.900 mètres. On a traversé, sur un pont primitif, le torrent du Renegado qui hurle à travers les gorges profondes.

Une étroite plate-forme.

Çà et là des fumerolles projetant des nuages de vapeurs qui s'échappent en sifflant. Devant nous, des cabanes en bois — et une sorte de grand hangar en pierre. — Un vent glacial souffle toute l'année.

M. de Bâcourt (que j'avais accompagné) et moi profitâmes d'une belle journée pour faire l'ascension du volcan voisin dont le cratère, ouvert récemment, s'élève à 3.200 mètres.

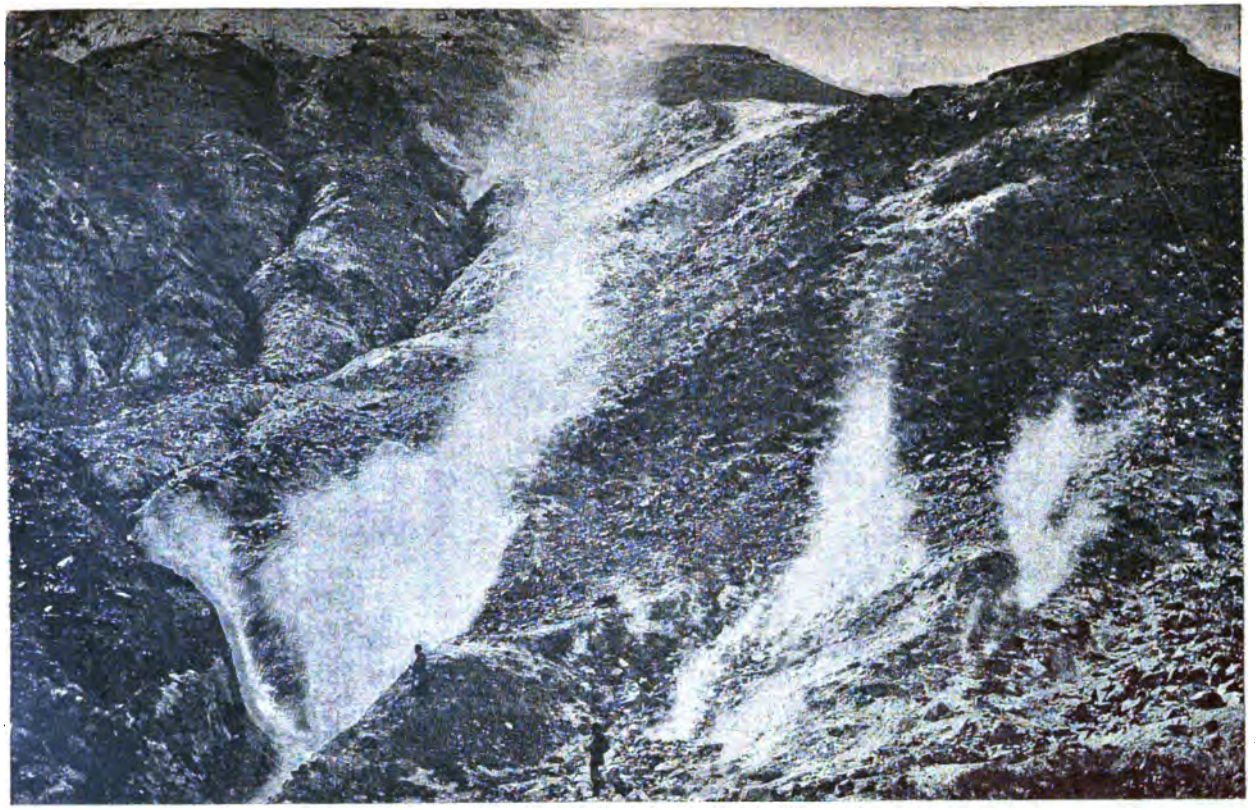
Près du sommet, la neige qui recouvre les versants du volcan est noircie de fumée. En d'autres endroits, les roches paraissent saupoudrées de soufre.

Le cratère se trouve au centre d'une verrue en terre ; le sol est chaud.

Les parois de l'abîme, d'où s'exhale une vapeur jaunâtre, sont d'une belle couleur orange alternant avec du rouge intense et du noir (1).

---

(1) Les sources de Chillan sont de trois espèces, ce sont les eaux dites de potasse, des eaux contenant des sulfate de soude et de manganèse, des sulfures et des chlorures de sodium, des carbonates de soude et de chaux et, enfin, des sources ferrugineuses avec une légère addition d'alumine. La température des eaux varie de 35 à 60°, selon les sources.



Versant du volcan de Chillan (fumerolles).

Le surlendemain de notre excursion, je continuai ma route vers le sud.

A 90 kilomètres à l'E. de Concepcion, s'élève la ville de Yumbel avec 4.000 habitants. Là, se trouvait, pendant longtemps, un poste avancé contre les autochthones. Plus tard, on cantonna les forces à San Rosendo sur la rive nord du Laja, à environ 4 kilomètres avant la confluence de ce cours d'eau avec le fleuve Bio-Bio.

Confluent du Laja
et du Bio-Bio, près San Rosendo.

Le rio Laja naît sur le versant O. du volcan Antuco et, dans son parcours de 120 kilomètres, il forme deux belles cascades — la première, dans une gorge de la Cordillère, à Truvunlevo, mesure environ 25 mètres ; — la seconde (*el Salto del Laja*), le Niagara chilien, à 30 kilomètres au nord de la ville de Angeles, est une large nappe déchirée, au milieu, par un récif noir ; l'écume vaporeuse et diaphane tapisse l'immense seuil de roche.

Sur ses bords eut lieu, en 1655, une bataille contre les indiens, qui finit par le sac de San-

Rosendo. Encore en 1865, une publication géographique sur le Chili dit que cette ville n'a jamais pu se relever. Depuis lors, le principal embranchement du chemin de fer du sud, celui qui se dirige vers les territoires de colonisation, a fait de l'ancien fortin une station importante.

Rivière Laja.

Avant de nous rendre dans cette région que le gouvernement chilien fait entrer, à l'heure qu'il est, comme facteur notable dans l'économie générale du pays, suivons la ligne principale. Elle nous conduit le long du fleuve Bio-Bio, large cours d'eau, que des îlots surmontés de collines divisent, à tout instant, en plusieurs bras. La rive gauche est formée par des contreforts de la Cordillère, et au fur et à mesure qu'on avance sur cette route, les caractères des

climats tempérés frappent l'œil de l'observateur.

Le ciel n'a plus la teinte vigoureuse de celui du Chili central, la végétation offre les nuancements délicats de nos forêts ; il y a, au fond de l'air, je ne sais quelle fraîcheur spéciale qu'on ne ressent pas à Santiago.

Nous sommes à la station de Talcamavida, (37° 11′ de latitude sud et 46 mètres d'altitude).

Chute du Rio Laja *(el Salto)*.

Déjà en 1560, un petit fort se trouva en cet endroit ; le nom actuel lui fut donné en 1756.

A 25 kilomètres de Concepcion, le train arrête dans le hameau de Gualqui (fondé en 1756).

Nous arrivons à la plus belle ville du Chili austral (1), chef-lieu d'un département de plus de 40.000 habitants et d'une province de 182.000 âmes. Sa fondation remonte à 1754. Complètement renversée par le tremblement de

(1) Avec plus de 24.000 habitants.

terre de 1835, Concepcion a été réédifiée, et présente, aujourd'hui, l'aspect d'une grande cité.

L'absence complète de styles caractérisant les derniers siècles, lui donne un cachet essentiellement contemporain. — Le Chilien, a en général, un certain sens du style monumental ; il prodigue

Rue du Commerce à Concepcion.

les colonnes, les frises ouvragées, les faîtages même pour de simples habitations dont il rehausse l'éclat au moyen de la polychromie. Un règlement municipal, observé à l'instar d'une loi fondamentale de la République, ordonne, à tout propriétaire, de faire réparer la façade de sa maison au mois d'août, de sorte qu'aux fêtes nationales (du 18 septembre) la toilette de toutes

les maisons se trouve faite du nord au sud de la République.

Le gouvernement, ou pour être plus juste dans ce pays oligarchique, la classe dirigeante, enseigne au peuple à être propre. Ainsi, à Valparaiso, un préfet, M. François Echaurren, fit une ordonnance de police d'après laquelle on était mis en prison et on payait une amende lorsqu'on

Pont du chemin de fer sur le Laja, près du fleuve Bio-Bio.

jetait un morceau de papier dans la rue, et, comme cette ordonnance n'est pas restée lettre morte, le soin de la voie publique est devenu une habitude nationale.

Le centre de Concepcion est élégant ; de nombreux magasins français alternent avec les boutiques et les bazars allemands.

Des véhicules invraisemblables, à six chevaux, conduits à grandes guides, sans postillon,

roulent, avec un grand bruit de ferraille, dans les rues.

La diligence qui amène les voyageurs de la ville jusqu'au gué du fleuve Bio-Bio, sur la route de Lota, est le monument le plus digne d'attention : une immense cage, ou lanterne rouge, suspendue sur une vingtaine de lanières de cuir qui s'attachent à des crochets énormes, fixés aux essieux.

Un ex-omnibus parisien sert pour les voyageurs qui se rendent à Penco (fondée en 1550 par Valdivia, véritable berceau de la ville de Concepcion). Les murs de ce premier fort existent encore aujourd'hui, et le bastion, avec ses machicoulis, remplis de nids d'oiseaux, ses murs de soutènement, recouverts de plantes grimpantes, sert de promenade aux habitués de cette jolie station balnéaire.

Un des héros araucans, Lautaro, brûla les premières huttes des colons espagnols de Penco, à plusieurs reprises.

Le tribunal de l'audience royale s'était installé en cette cité, en 1567.

En 1603, nous y trouvons un évêque ; c'était, pendant longtemps, le quartier général du chef des forces militaires contre les tribus indigènes.

Malgré les tremblements de terre de 1570, 1657, et surtout celui de 1751 qui renversa entièrement la ville, comptant alors environ

10.000 âmes, Penco commence, depuis peu, à se relever de nouveau.

Après les grands noms de Valdivia, de Mendoza, de Villegas et d'autres capitaines qui l'ont, à plusieurs reprises, ressuscité, l'homme qui met aujourd'hui Penco à la mode, est un simple aubergiste de nationalité française, M. Coddou. Il a bâti et installé un grand hôtel. Il a fait appel à sa clientèle ; bientôt son établissement était trop étroit ; on a acheté des terrains, on a construit, et une nouvelle ville naît sur les rares vestiges du passé.

En 1865, Penco était un village de 600 âmes ; ce chiffre a triplé depuis. Le vaste golfe est abrité par de vertes collines ; une plage, en pente douce, s'étend au loin.

A 13 kilomètres, à l'ouest, se trouve Talcahuano, le port de la ville de Concepcion, à laquelle il est relié par un chemin de fer.

En 1813 et en 1814, la ville, qui date de 1780, a été le théâtre des luttes entre Espagnols et « patriotes ».

Détruite par le cataclysme de 1835, elle compte actuellement 6.000 habitants et sera bientôt, pour les navigateurs, un point important. La maison Dussaud (de Marseille) va creuser là, pour le compte du gouvernement chilien, une cale sèche, la seule de ce genre qu'on ait tenté de faire jusqu'à présent dans l'Amérique du

Sud (1). Les études préparatoires avaient été faites, il y a sept ans, par un ingénieur français, M. Lévêque.

Sur la même baie, à 18 kilomètres plus au nord, s'élève la ville de Tomé, avec 5.500 habitants. Ce centre, important aujourd'hui, est né en 1842. Un de nos compatriotes, M. Aninat, roi du pays, a donné à cette région un élan extraordinaire.

Il a fondé des moulins, une fabrique de draps, plusieurs centaines d'hectares de vignobles ; il a établi des caves immenses pour élaborer les vins ; il a fait venir de France des chefs d'exploitation, et ses fils, élevés dans nos écoles, dirigent aujourd'hui ces entreprises industrielles et agricoles.

Au centre du golfe, se trouve le port de Coronel dont les mines de charbon occupent 1.500 ouvriers. (La ville ne compte que 2.200 habitants).

Nous entrons dans le bassin houiller du Chili.

Une des principales mines appartient à un Suédois, M. Schwager. C'est encore là que se trouvent les premières propriétés Cousiño, dont les grandes usines s'élèvent à Lota, à l'extrémité sud du même golfe, à 14 kilomètres de Coronel.

Le fondateur de cette famille, don Matias, naquit, à Santiago, en 1810.

---

(1) Il existe, à Valparaiso, des formes de radoub flottantes — celle de Talcahuano servira pour des bateaux de première grandeur, et coûtera plus de 12 millions.

Nous avons vu que, dans le premier tiers du siècle, tout était à faire dans ce pays (plutôt oublié qu'administré par l'Espagne), pour élever son peuple à la hauteur de la civilisation moderne.

Nous avons vu les patriotes agir par la plume, la parole et l'épée. Une seule famille, celle de Cousiño, se distingue, par le choix de ses moyens d'action en faveur du progrès de son pays. Ces hommes se tiennent éloignés de toute manifestation politique ; ils sont mineurs, agriculteurs et industriels, et ont considéré, comme une fonction publique, leur immense richesse dont, libéralement, ils font profiter leurs compatriotes.

Don Luis Cousiño, buste, par Vasselot.

Don Matias a fondé les établissements houillers de Lota et les plus grandes fonderies de cuivre qui existent sur le Pacifique. La ville de Lota date de 1854 (elle ne comptait, en 1865, que 500 habitants). Les maisons s'élèvent au pied de montagnes couronnées, dès 1661, par un fortin que don Angel de Pereda avait baptisé du nom de Guadalupe de Lota.

Au moment de la fièvre d'or de Californie, M. Cousiño installa des moulins, et envoya aux chercheurs d'or de la farine qui fit venir en retour, au Chili, bien des millions.

Homme de progrès avant tout, il trouva, dans son coffre-fort, lorsqu'on voulut construire le chemin de fer de Santiago à Valparaiso, une

Le « Luis Cousiño », yacht à vapeur de 550 T., faisant partie de la flottille de Lota, à l'ancre au port d'Iquique.

partie considérable de la somme dont on avait besoin.

Son fils, don Luis, né en 1835, continua l'œuvre de son père.

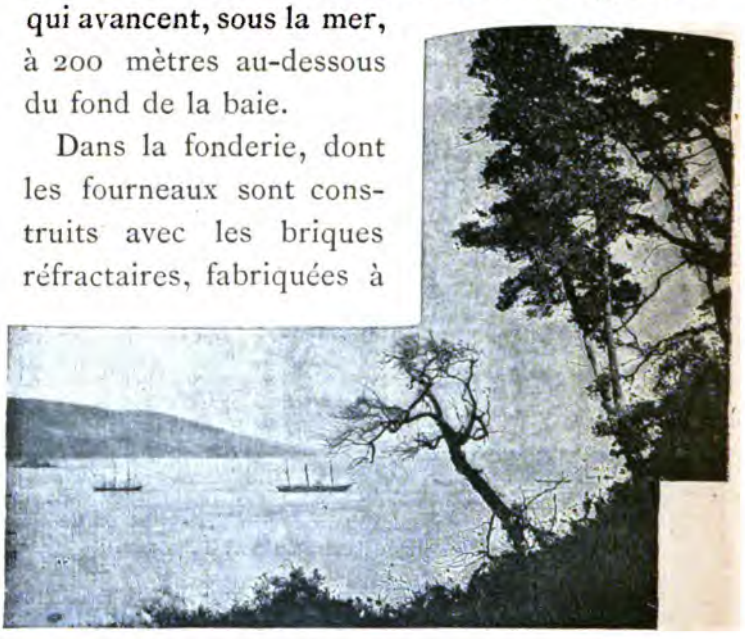
Il y ajouta des essais de sériciculture.

C'est encore lui qui introduisit le premier cheval pur sang, et fonda la Société d'encouragement. Il mourut trop jeune, en 1873, pour mener à bien ses multiples entreprises. Sa veuve conduisit, durant la minorité de ses enfants, avec un bon

sens éclairé, les affaires de la maison, et maintenant, près de 6.000 ouvriers se trouvent employés dans les divers établissements de cette famille.

2.000 hommes travaillent dans les six galeries qui avancent, sous la mer, à 200 mètres au-dessous du fond de la baie.

Dans la fonderie, dont les fourneaux sont construits avec les briques réfractaires, fabriquées à



Baie de Lota vue d'une falaise du parc.

Lota même, on traite les minerais que la flottille de huit bateaux, appartenant à la maison, charge dans les ports où elle porte du charbon dans ses voyages d'aller.

Une verrerie fournit, à la ferme de Macul, où on élabore les vins, et à la fabrique de bière et d'eaux gazeuses, près de Santiago, les bou-

teilles, siphons, dames-jeannes et briquettes dont ces établissements ont besoin.

Une manufacture d'objets artistiques en grès, un grand atelier de fonte et de réparations pour les nombreuses machines, le matériel roulant des huit kilomètres de chemin de fer qui desservent les usines, les môles et les puits de mines, complètent cet ensemble industriel.

Escalier sur une colline du parc de Lota.

Ce qui frappe à Lota, c'est la juxtaposition entre un château seigneurial, au milieu du plus beau parc de l'Amérique du sud, les établissements que nous venons d'énumérer, la ville des mineurs, sur la hauteur, et la ville des marchands sur la plage.

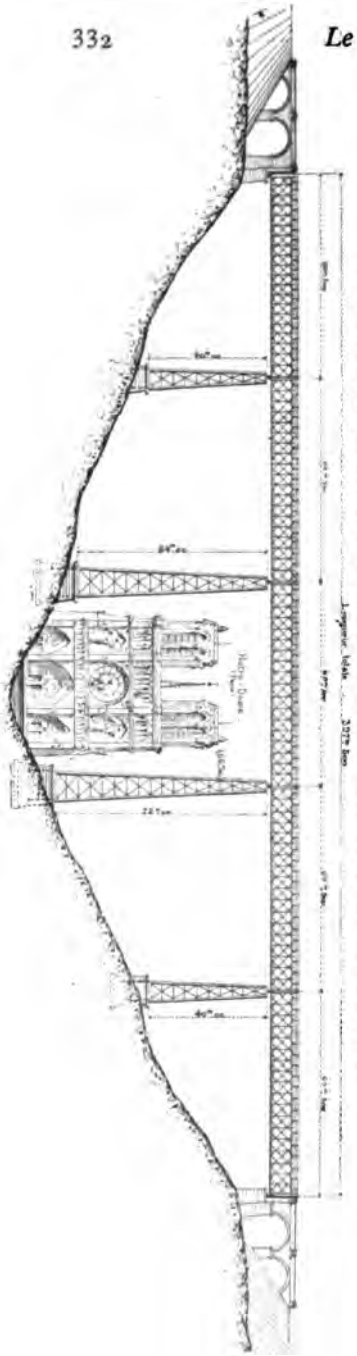
Le château de Lota est situé sur la terrasse d'une falaise d'où l'on domine la plage avec ses usines, les gorges qui séparent les collines transformées en parc, et les môles qui avancent sur la nappe de l'océan.

A côté de parterres d'une richesse incomparable, rehaussés par des statues en bronze et en marbre, nous voyons des quinconces et des treilles. Des escaliers, encadrés d'une végétation luxuriante, descendent au fond des gorges ; des ponts suspendus relient les collines ; des serres chaudes et des pavillons ornent les éminences ; un jardin d'acclimatation confine avec un potager ; les écuries et remises sont des palais Renaissance ; l'ombre des grottes se reflète dans les pièces d'eau où se jettent des cascades ; des avenues ombreuses amènent à une fôret en haute futaie, « le parc Luis », et pour dominer le tout : un beau phare, colone triomphale, le jour, étoile aux couleurs changeantes, la nuit.

Serre de Lota.

Et si nous franchissons la grille dorée, si nous pénétrons dans les demeures que la maison Cousiño assigne aux familles de ses ouvriers, si nous vi-

sitons l'hôpital en marbre, quand, sur la place publique, nous assistons au concert donné par l'orchestre qu'entretient l'établissement, pour jeter une note gaie dans cette atmosphère de travail incessant, quand nous descendons du haut de ces falaises, et que nous voyons les énormes murs de soutènement noirs (en scories fondues dans des moules et brillant comme du verre) que nous parcourons ces chemins de fer, ces tunnels, que nous suivons la descenderie de 3.000 marches du « Chiflon », que nous respirons, à près de 700 mètres de profondeur, l'air frais que d'immenses machines y envoient, que nous entrons dans les cages qui, dans les puits « Arturo » ou « Alberto », conduisent les mineurs à leur champ de travail, que nous voyons, dans les usines, le métal lumineux sortir incandescent du fourneau, ou le verre, en ébullition, former un lac de feu, nous éprouvons, dans ce bruit, où l'on distingue les coups de pics et de marteaux, le chargement et le déchargement des wagons et des bateaux, le souffle métallique des locomotives, les longs soupirs des forges, les sifflets des machines, le confus bourdonnement de la parole humaine qui se mêle au choc prévu et savant de tant de matières inorganiques, une involontaire admiration pour ceux qui, de toutes pièces, ont fondé ce monde industriel plein de vie et d'avenir.



Viaduc de Mailleco (actuellement en construction) sortant des ateliers du Creuzot.

La ferme voisine de Colcura appartient à la même famille.

C'est là le véritable berceau de Lota, fondé, en 1662, sous le titre de ville de l'Archange Saint-Michel-de-Colcura. Il paraît que le fort avait été établi sur l'emplacement d'un camp retranché, datant de l'époque de la conquête.

La ville et l'église disparurent en 1835.

La famille Cousiño a acheté, récemment, de grandes étendues de terrains en Araucanie. Pour nous y rendre, remontons à San Rosendo, et par le chemin de fer, atteignons Angol, la première ville de colons.

En 1865, le principal statisticien du Chili, M. Asta-Buruaga, décrivit ainsi Angol : « Excel-» lent sol pour la culture;

» quelques terrains aurifères, habités par plu-
» sieurs familles indigènes, remarquables par
» leur esprit indépendant et belliqueux ; aujour-
» d'hui peu nombreuses, elles occupent les val-
» lées orientales et les gorges du Sud.

» La ville d'Angol, fondée au mois de décembre
» 1862, à deux kilomètres des ruines de l'ancienne
» cité de « Los Confines », est baignée par le rio
» Pecoiquen. »

Ce cours d'eau, uni au Huequen et au Mailleco, forme le fleuve Vergara. — La ligne du chemin de fer franchira, d'ici peu de, mois la gorge du Mailleco sur un pont, dont le pilier central mesure près de 80 mètres de hauteur. — Ce beau travail sort des ateliers du Creuzot.

Au dernier recensement, Angol comptait près de 7.000 âmes. La colonie voisine, celle de Traiguen, qui compte 24.000 habitants, dont 4.000 dans la ville nouvellement fondée, figure, dans la 1re édition du *Dictionnaire géographique chilien de 1867*, comme petit fleuve du département de l'Union. Il n'y est question d'aucun centre habité.

J'ai connu le premier colon du Traiguen, M. Goyeneche, Basque vaillant et travailleur qui a vécu deux années, la main sur son rifle.

Huit ans se sont passés depuis lors, et M. Goyeneche laboure ses champs avec des machines agricoles, envoie ses récoltes par

chemin de fer à Talcahuano ou à Santiago (1).

Le département de Collipulli, avec 15.000 habitants, et un chef-lieu de plus de 4.000, n'existait pas, il y a quelques années.

Dans cette région s'est affirmé le véritable rôle civilisateur du Chili. Ce n'est pas une conquête dans le sens ordinaire du mot, ce n'est pas une province dénationalisée au bénéfice d'un vainqueur; c'est un immense territoire, s'étendant du 37e au 53e degré, naguère habité par des hommes de l'âge de pierre et qui, conquis par le soldat chilien, a été livré à l'ingénieur et à l'agriculteur.

L'Araucan est le prototype de l'être primitif, qu'Homère, il y a 4.000 ans, aurait appelé sauvage : c'est un homme de proie.

La poésie a, d'ailleurs, payé son tribut aux héros de l'Araucanie, et le gouvernement même a rendu durable leur renommée en baptisant des départements et des villes de leur nom (2).

J'applaudis à ces souvenirs nationaux, comme j'applaudirais le groupe d'un sculpteur représentant une panthère abattue.

---

(1) Parmi les nombreux Français qui se sont créé un home dans cette belle contrée il faut citer un grand propriétaire, M. Louis Puyo, qui a séjourné au Chili durant plus de 40 ans et a fait une fortune considérable comme importateur et comme industriel. — C'est une figure populaire à Santiago, où il a, pendant longtemps, présidé les sociétés de bienfaisance.

(2) Lautaro, Rengo, Caupolican, etc.

En dehors du feuillet d'histoire, où sera notée la fin de leur existence acéphale, ces autochthones ont été, sans le savoir, les héros d'un roman qui a diverti les salons parisiens.

Ils ont eu la chance d'être mis en actions par un monsieur qui avait eu l'idée originale de vouloir transformer en trône son rond de cuir d'avoué de Périgueux. Le sieur de Tonneins, connu sous le nom d'Orélie I^er^, roi d'Araucanie, avait fondé une croix, suspendue à un ruban, que l'on devait accrocher, à l'instar de la Légion d'honneur, à la boutonnière ou au cou, sans préjudice des larges écharpes, destinées à être portées en sautoir.

Le calcul de cet aspirant à la royauté n'était rien moins que naïf. Faire admettre qu'on possède un royaume, c'est se créer des crédits, et, avec des sommes d'argent suffisantes, on fait ce que Walker a fait dans l'Amérique centrale : on réunit des gaillards résolus, on les arme, et on conquiert la région qu'on s'est assignée comme premier établissement.

Dans des proclamations, que ses futurs sujets n'ont probablement jamais vues, et qu'ils n'auraient pu lire même si elles leur étaient parvenues, il associait Dieu, qui n'en pouvait mais, à son épée qu'il n'avait jamais tirée.

Aussi, quand il se rendit en Araucanie, où il pénétra en traversant la Cordillère pour éviter

des explications avec les véritables souverains du pays, fut-il cueilli par un sergent et quatre hommes, non loin d'Angol, et remis au commandant de la frontière, le général Saavedra, excellent homme, très bienveillant, qui ne savait pas trop que faire de ce roitelet qui jouait, en somme, les serins.

Il le mit en cage pendant quarante-huit heures, et, puis, il l'expédia à la côte, d'où on le renvoya en France.

Orélie mourut à l'hôpital, non sans avoir désigné un héritier auquel il est difficile de reprocher d'avoir pris le nom d'Achille I^er^, attendu qu'il n'a pas pris autre chose. Il règne sur un boulevard extérieur de Paris, au deuxième étage, et reçoit, de temps en temps, un reporter à court de copie.

Depuis le détroit de Béhring jusqu'au Cap Horn, les Hollandais, les Anglais, les Français, les Espagnols et les Portugais sont venus, en petit nombre, se rendre maîtres de territoires immenses, occupés par des tribus nomades ou par des États organisés ; l'épée du conquérant et la croix du missionnaire ont été également impuissantes à assimiler l'élément indigène à l'élément européen, et, dès lors, on peut affirmer que la civilisation n'est pas une question d'enseignement, ni une question de greffe.

La forêt vierge est destinée, un jour ou l'autre,

à disparaître devant l'envahissement du champ de blé, et, ainsi, l'habitant de cette forêt primitive doit céder son domaine à l'homme civilisé, fût-il le simple laboureur.

C'est ce qui est arrivé en Araucanie. Les Chi-

Femmes et nourissons araucans.

liens on fait ce qu'il fallait faire et comme il fallait le faire.

Ils ont avancé lentement, ils ont refoulé peu à peu les inutiles et dangereux indigènes et, à la fin de la guerre contre le Pérou et la Bolivie, ils ont profité des forces militaires dont ils disposaient pour en finir d'un coup.

Ils ont agi d'accord avec la République Argentine, et, pris dans un étau, l'Araucan a été, définitivement, vaincu et écarté.

Aussitôt que le territoire appartenait de fait au gouvernement de Santiago, il a songé à relier entre eux Angol, Valdivia et Osorno qui se trouvent sous 39° 49′ et 40° 40′.

A l'heure qu'il est la locomotive traverse Traiguen, Renaico et s'arrête à 150 kilomètres d'Angol, mais les études pour terminer cette grande ligne continuent sans relâche (1).

Le gouvernement s'est dit que le chemin de fer, donnant une valeur vénale aux territoires

---

(1) Le Chili a voté un emprunt de 75 millions de francs pour construire environ 1.000 kilomètres de chemins de fer, ce qui mettrait le kilomètre à 75.000 francs, soit à peu près la moitié de ce qu'il coûtera en réalité.

En effet, les 1100 kilomètres que l'Etat a bâties jusqu'à présent ont couté 51 millions de piastres, soit, au change moyen, environ 160 millions de francs. Malgré ce coût, plus de deux fois supérieur aux dernières propositions, le réseau a donné, en 1886, avec un produit brut de 6 millions et demi de piastres et des dépenses de 4 millions de piastres, un bénéfice net de 2 millions et demi de piastres, soit 6 millions 250 mille francs, ce qui représente environ 5 °/₀ d'intérêt. D'ailleurs les nouvelles lignes ne seront pas dans les excellentes conditions d'exploitation des anciennes, qui transportent par an 13 millions de quintaux métriques et plus de 2 millions et demi de passagers.

Elles ne sont pas des voies de communication entre des centres habités et exploités, elles sont chargées de porter la civilisation dans une région vierge.

Elles y amèneront le colon et non pas le voyageur, et en rapporteront, pendant les premières années, les récoltes des champs.

qu'il traverse, paierait, par la vente au détail des domaines nationaux, les frais de construction de cette grande voie ferrée.

Le résultat de ces négociations n'est pas encore connu; cependant il n'y a guère de doute sur la réalisation de ce progrès, qui ouvrira, aux travailleurs en majeure partie européens, une belle et fertile contrée où les vaincus de la concurrence du vieux monde pourront fonder de paisibles foyers.

Le gouvernement donne à chaque colon 37 hectares, une vache, deux bœufs, des poules, des planches et des clous.

Les individus qui se figurent qu'ils deviendront millionnaires en peu de temps se trompent.

Ils s'installeront dans un pays où le blé donne en moyenne 15 pour 1, où la sécurité individuelle est largement suffisante, où les moyens de transport sont faciles, où le climat est tempéré et sain et où, en somme, parmi les immigrés, à côté de quelques grosses fortunes, il existe très peu de pauvreté réelle. Et encore, ces misères proviennent-elles plutôt de la paresse des individus ou de leur manque de savoir-faire que de toute autre cause imputable au pays ou à son gouvernement.

... Il est peu intéressant, aujourd'hui, de nous arrêter à la description de villes naissantes comme celles de Temuco ou de la Nueva Imperial.

Ce sont de grands villages, centres de deux départements qui comptent un peu plus de 33.000 âmes.

Cette province du Cautin nourrira peut-être, dans un demi-siècle, un million d'habitants, et là où aujourd'hui l'Araucaria, ce merveilleux arbre, dresse sa majestueuse couronne, formant la haute futaie la plus belle du monde, des champs de blé ou des vignobles permettront de faire de précieuses récoltes.

A l'extrémité sud de l'Araucanie proprement dite, se trouve la ville de Valdivia sur la rive gauche du fleuve Calla-Calla navigable pour des vapeurs qui tiennent la mer.

En 1552, Pierre de Valdivia fonda cette ville qui comptait 450 maisons lorsqu'en 1599 les Araucans la détruisirent de fond en comble.

En 1643, le Néerlandais Harckmans fit un essai de colonisation suivi d'une nouvelle prise de possession par l'autorité espagnole, à Lima.

Le gouvernement chilien y établit, en 1853, des émigrants allemands. Dès 1865, la ville compta environ 6.000 âmes, chiffre qui ne s'est pas notablement modifié depuis. — Le département du même nom compte 32.000 habitants, et la province 51.000. Les blocs de maisons de la ville ont l'irrégularité des vieilles cités allemandes.

Les environs de la ville, très boisés, sont incomparablement jolis. Le fleuve, large et navigable,

offre un ancrage sûr. Les petits-enfants des immigrants parlent encore le teuton, et ceux qui parlent l'espagnol ont gardé un accent typique comme leurs cheveux blonds.

Tous les corps d'état se trouvent représentés dans ce petit centre travailleur.

Un des colons, le Sr Anwandter, brasseur de son métier, est devenu plusieurs fois millionnaire en piastres. Il a été, pendant longtemps, le Bass ou le Dreher du Chili.

Plus on avance vers le sud, et plus le pays, dans le sens alpestre du terme, devient pittoresque.

C'est la région forestière avec sa végétation luxuriante. Elle est très pluvieuse, mais l'hiver n'est pas froid et l'été n'a pas de chaleurs torrides.

Dans la province limitrophe de Valdivia, celle de Llanquihue (avec 63.000 habitants), les villes d'Osorno et de Puerto-Montt, chacune avec 3.000 habitants, sont les dernières escales continentales du service régulier des vapeurs côtiers. A l'horizon s'élève le volcan d'Osorno à 2.300 mètres.

Au pied de son flanc ouest, s'étend le lac de Llanquihue, un des plus grands du Chili : il mesure environ 40 kilomètres du nord au sud, et sa plus grande largeur est d'environ 35 kilomètres. Ses bords sont entourés de collines boisées et de champs, et une multitude de ruisseaux se jettent dans ses eaux bleues.

Il se déverse dans le Pacifique par un canal naturel, le Maulin.

A 15 kilomètres du lac, il forme une cascade et, navigable, en aval, sur soixante kilomètres, il forme une embouchure de 3.000 mètres.

Il fut chanté, dès 1558, par le poète espagnol Ercilia qui avait accompagné le célèbre gouver-

Passage dans les canaux Smith.

neur Hurtado de Mendoza dans son expédition aux îles de Chiloë.

Cet archipel s'étend entre 41° 40′ et 43° 42′ de lat. S., et se trouve formé par la continuation de la chaîne intermédiaire des Andes; les vallées et les gorges ont été envahies par les eaux du détroit de Chacao.

Cette inondation a formé plus de 60 îles au milieu desquelles serpentent les canaux Smith que

parcourt mensuellement la ligne transatlantique Kosmos. Elle évite ainsi les fortes mers, à la sortie du détroit de Magellan, dans la région du cap Pilar. — En 1885, M^me^ Cousiño fit sur son yacht « Luiz » un voyage dans cette partie peu connue de son pays. Elle en rapporta une collection de vues photographiques intéressantes. — En partie boisées, les rives se resserrent parfois et forment

Cap Pilar.

des sortes de glaciers verticaux, des parois de cristal d'un effet fantastique.

La principale île du grand archipel chilien, Chiloë, mesure environ 13.000 kilomètres superficiels.

Le golfe d'Ancud la sépare, à l'est, du continent.

La côte orientale a de profondes échancrures pendant que les ports du côté ouest sont peu sûrs.

Ses collines ne dépassent guère 800 mètres d'altitude et sont couvertes d'une végétation puissante.

Ses 73.000 habitants (en 1867, on en comptait

à peine 35.000) ont développé les villes et ports d'Ancud, de Castro et d'Anchao. — En 1874, il existait, en ce point ignoré du globe, une centaine d'écoles primaires dont 40 de l'État.

Le principal port, Ancud, au fond d'un golfe superbe, dans lequel se jette le fleuve Pudeto, est abrité par la chaîne de Bellavista, et protégé par le fort de San Antonio.

Dans ce climat, la pomme de terre, le maïs, le blé, l'orge et le seigle viennent très bien. L'élève des bêtes à cornes et des porcs donne de bons résultats.

... Deux mots encore, avant de quitter le sud du Chili, sur la ville de Punta Arenas, au centre même du détroit de Magellan. Les Chiliens y ont fondé une sorte de colonie pénitentiaire.

Ce point est, depuis longtemps, connu des navigateurs: en 1580, Sarmiento l'appelait Cap de Saint Antoine de Padoue. Les navigateurs anglais, Marborough, en 1672, et Byron, en 1764, l'appelèrent successivement Sandy-Bay et Sandy-Point. Le nom actuel n'est que la traduction de cette dernière dénomination. Le climat, malgré la latitude, est relativement doux; la température moyenne, en hiver, est à peu près de 3°, et celle de l'été, d'à peu près 12° au-dessus de 0. Le nombre des journées pluvieuses et neigeuses ne dépasse guère 140, et le pluviomètre donne 61 centimètres.

Le nombre des habitants qui, en 1867, ne dépassait guère 200, a été assez variable.

Il a dépendu du plus ou moins de chances des chercheurs d'or qui, de temps en temps, y affluaient.

Ici, comme dans le monde entier, l'attrait du

Femme et enfants fuégiens.

métal précieux fait supporter à l'homme toutes les misères.

Dans ces parages et dans les parages voisins de la Terre de Feu, on a cru découvrir, à plusieurs reprises, des terrains aurifères.

L'un des derniers chercheurs les plus vaillants, don S. Ossa-Borne, m'a raconté sa vie de misères et de luttes, qui a fini par lui apprendre que l'or est un article qui peut coûter

plus cher à produire qu'il ne vaut sur le marché.

On n'a pas oublié, d'autre part, l'expédition dans cette île de M. Pertuiset, le tueur de lions, qui a dépensé, à la recherche de trésors fabuleux, beaucoup d'énergie et non moins d'argent, sans emporter autre chose que d'intéressants souvenirs.

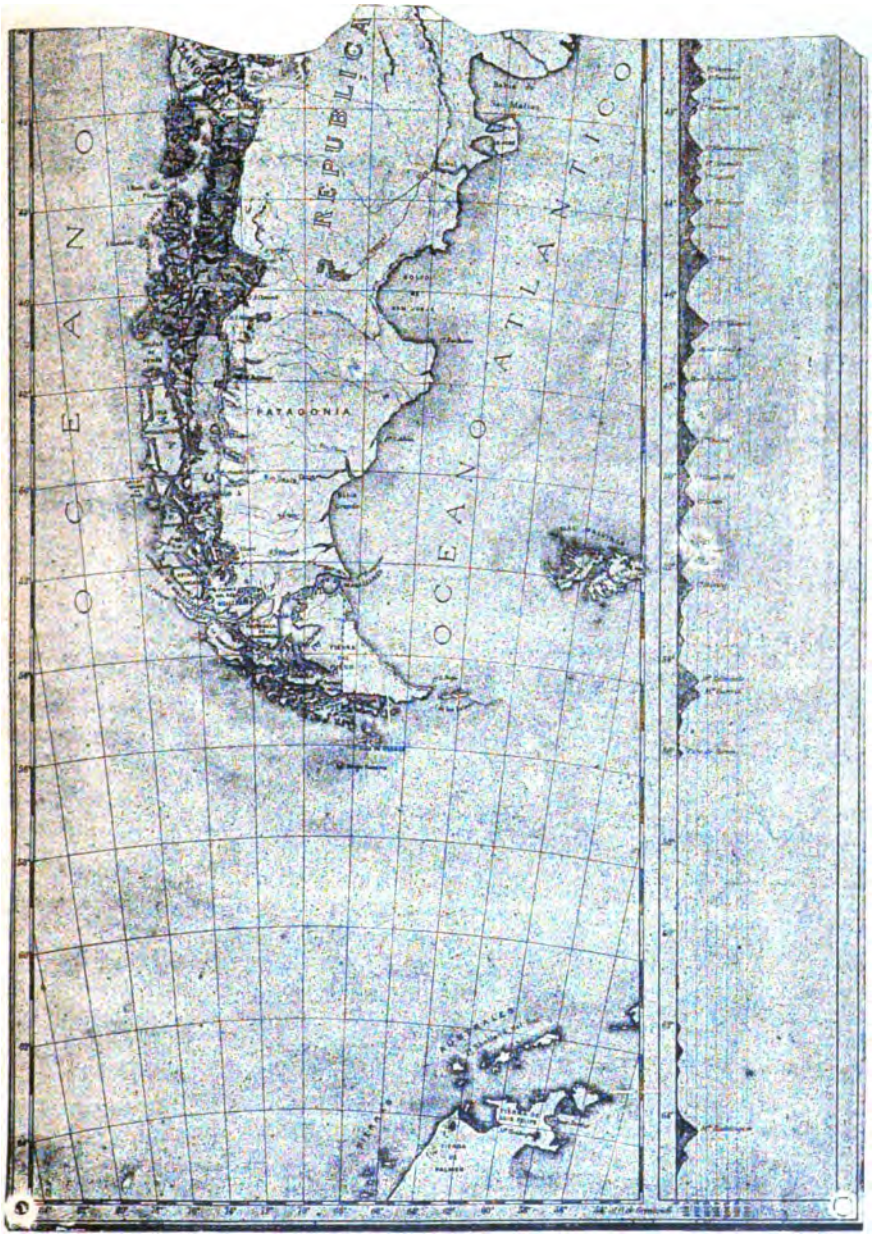
L'indigène, le Fuégien, représente peut-être le dernier échelon de l'humanité ; dans ce climat inhospitalier, il vit presque nu ou incomplètement couvert de peaux d'animaux, sous des tentes sans solidité.

Grâce à sa situation géographique, Punta Arenas, peu important au point de vue commercial, constituait un des points importants de la délimitation entre le Chili et la République Argentine.

Cette affaire des frontières patagoniennes a été, durant près d'un demi-siècle, une question litigieuse des plus délicates.

A plusieurs reprises, elle a failli amener des conflits, et lorsqu'en 1881, à la suite de longues négociations, le traité de Buenos-Ayres eut réglé ce différend, on pouvait espérer que le principal motif de désunion avait disparu dans cette partie du Sud-Amérique.

Cependant la solution théorique que les diplo-


OCEANO PACIFICO
REPUBLICA
ARGENTINA
PATAGONIA
OCEANO ATLANTICO

mates ont trouvée pourra peut-être provoquer certaines difficultés d'application (1).

Et maintenant, remontons la côte chilienne, sur un parcours total de 34° 42', jusqu'à son extrémité nord qui se trouve à Arica, par 18° 28' de lat. S.

66 ports s'échelonnent, sur cette bande de terre énorme, éclairée par 15 phares.

Il n'existe pas encore, sur ce continent, une côte dont les phares soient disposés de telle sorte que leur rayonnement constitue une chaîne non interrompue de cercles excentriques couvrant le littoral.

Deux officiers chiliens, MM. Vidal-Gormaz et Riveros, ont, par ordre de leur gouvernement, à la suite d'une étude très consciencieuse, rédigé un projet qui donnerait satisfaction au *desideratum* des navigateurs.

Nos compatriotes, MM. Recopé et Laffon, ont tâché de retrouver la solution pratique du travail théorique de la marine chilienne : en moins d'un an, notre industrie nationale pourrait élever près de 80 phares de toutes grandeurs sur le Pacifique.

---

(1) D'après l'explorateur don Francisco P. Moreno, grâce à la topographie peu connue de la région, la République Argentine aurait, aux termes du traité, des ports sur le Pacifique, et le Chili posséderait les vallées orientales qui, sur la carte servant de base à la convention (Reproduction de la carte Larroquette, 1806), figurent comme appartenant à la Plata.

Péniche et canot le long du bord d'un transatlantique (chargement et déchargement de marchandises). p. 356.

... Le premier port que nous rencontrons en remontant vers le nord après Ancud est Puerto-Montt, par 41° 29'. Situé à l'extrémité nord d'une vaste baie, à l'embouchure de laquelle se trouvent les îles de Guar, Maillen et Tenglo.

Les premiers fondements de cette petite ville,

Pic de l'île de San Juan Fernandez, avec la grotte et la plaque commémorative de Selkirk (Robinson Crusoë).

habitée en grande partie par des colons allemands, furent jetés en 1853.

Corral, principal port du département de Valdivia, à 17 kilomètres de la ville de ce nom, se trouve en communication avec elle par la voie fluviale (1).

... Nous passons devant Talcahuano et Valparaiso dont nous avons parlé déjà.

Sous la latitude de ce dernier port, à peu près

---

(1) La ville fut fondée en 1645 et fortifiée en 1676.
Le petit château-fort qui protège actuellement le port date de la fin du dernier siècle.

par 33° 39', à 670 kilomètres du continent, l'île de de Juan Fernandez et les îlots de Santa Clara et Mas-afuera émergent de la mer.

La première de ces îles est connue comme théâtre des exploits du prototype de Robinson Crusoë. Le nom véritable du héros était Selkrag ou Selkirk, né en 1676, dans le comté de Fife en Écosse. Il était second du « Cinque ports », sous les ordres du corsaire Dampier. Son capitaine, Stradling, avec lequel il s'était querellé, le fit débarquer sur cette île déserte, en 1704. Un autre corsaire, Rodgers, le recueillit en 1709, et ses aventures de solitaire ingénieux, mélangées avec celles d'un indien Mosquito qui avait été abandonné en cette même île, en 1681, inspirèrent au célèbre nouvelliste anglais Daniel de Foë le roman devenu si populaire (1).

De 1814 à 1817, plusieurs chefs de la lutte pour l'indépendance chilienne ont été internés sur ce terrain devenu classique dans l'imagination du vieux et du nouveau-monde.

L'île avait été découverte, dès 1574, par Juan Fernandez qui, ayant cherché, au large, des vents favorables pour remonter au Callao, fut entraîné par une forte brise, et arriva si vite à destination que l'Inquisition lui intenta un procès, et l'accusa de connivence avec Satan.

---

(1) Le roman a été publié en 1719.

Ville et port de Caldera.

Aujourd'hui, Juan Fernandez fournit des huîtres, des langoustes et toutes sortes de crustacés exquis aux gourmets chiliens...

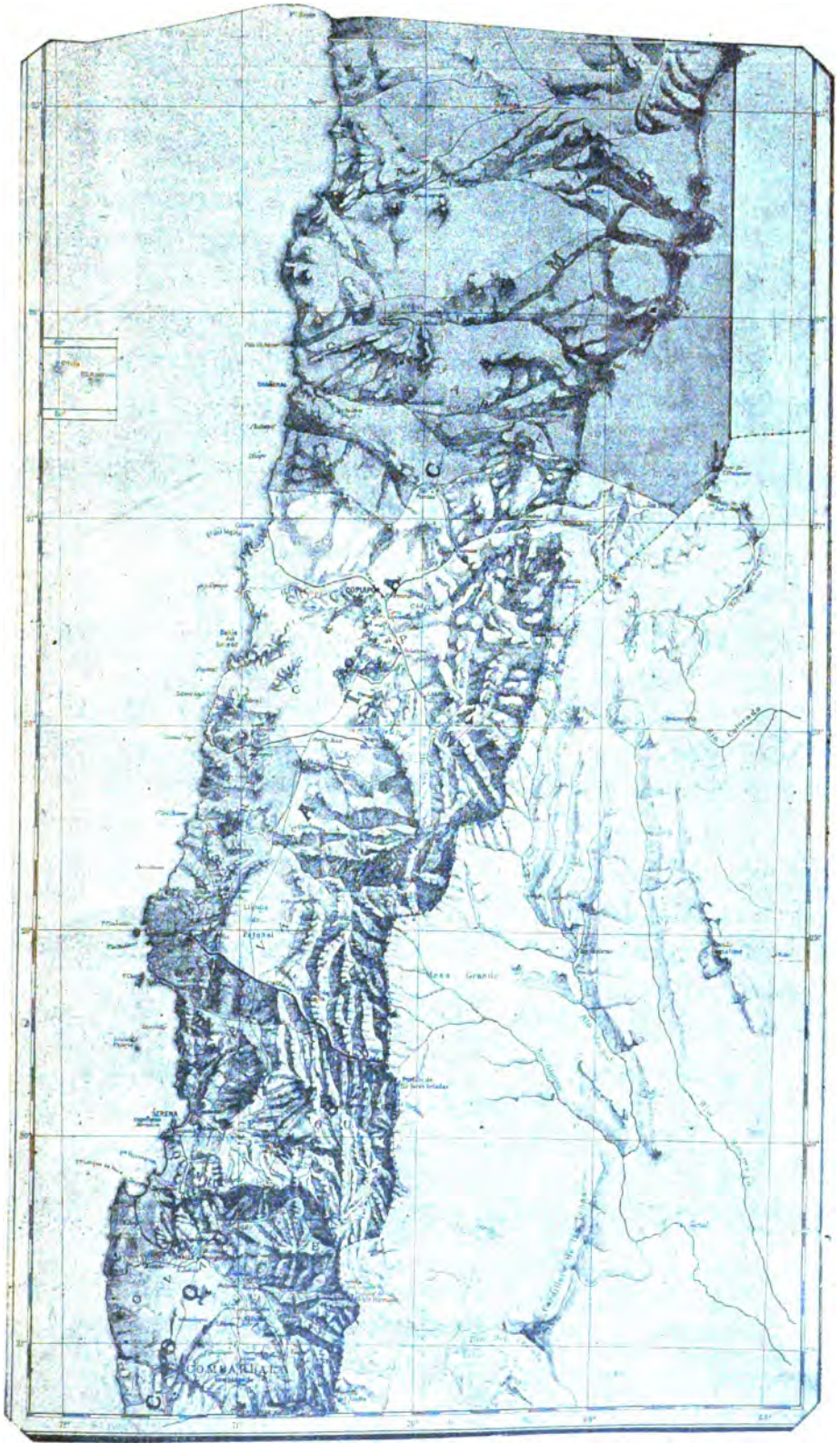
... Nous touchons à Los Vilos, port d'une grande région minière, et nous arrivons à Coquimbo par 29° 57'.

En 1867, cette cité comptait à peine 1.000 habitants; elle en compte aujourd'hui plus de 6.000. Le port est bon; le fleuve, du même nom, permet l'irrigation de la région et, en réalité, c'est un faubourg situé à 1 kilomètre de la Serena, capitale de la province, avec plus de 17.000 habitants (1).

C'est là que commence la région sèche, où disparaît la végétation ligneuse naturelle.

La cité présente un caractère

(1) Fondée par Valdivia en 1544, la ville fut mise à sac en 1549 par les Indiens, rebâtie à nouveau, fortement éprouvée par le tremblement de 1730 et peuplée de milliers de mineurs lors des découvertes de riches filons dans la Cordillère voisine.



archaïque qui rappelle certaines villes péruviennes.

Par 28°4', nous ancrons en vue de Carrizal, à environ 55 kilomètres de Freirina dans le département du même nom. On l'appelle d'habitude Carrizal bajo pour le distinguer de Carrizal alto, centre minier important, auquel le port est relié par un chemin de fer.

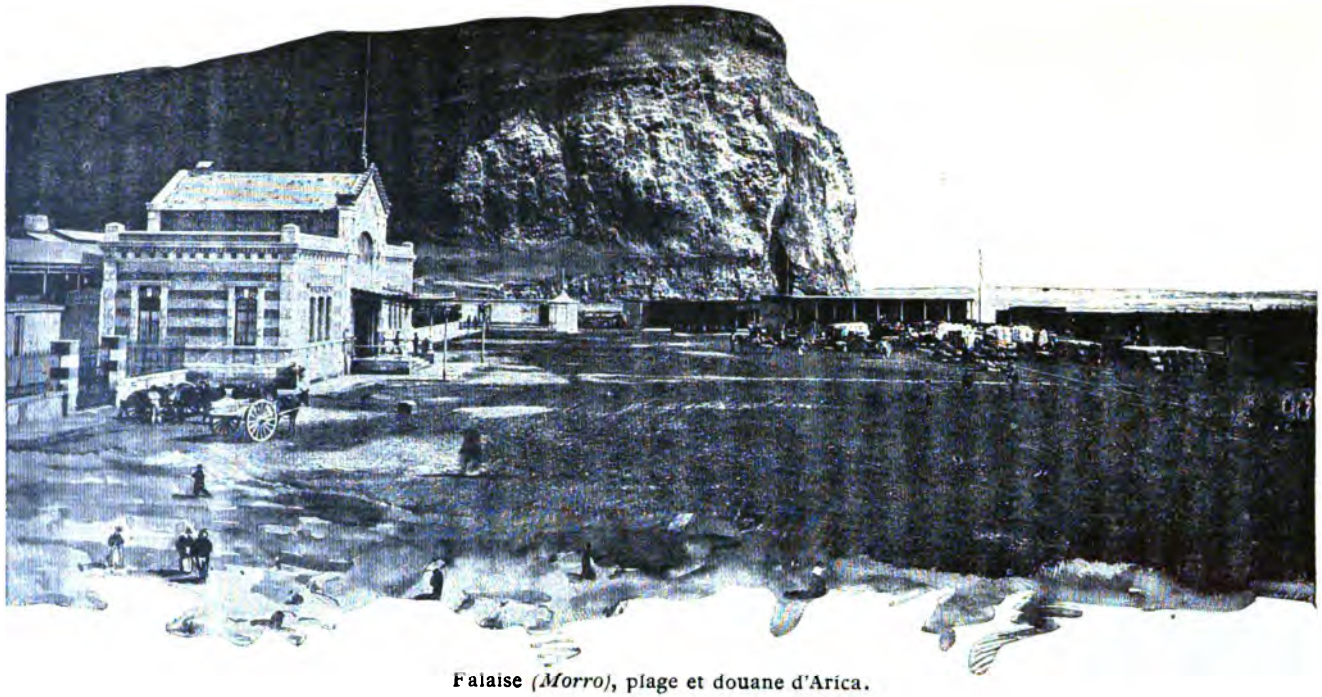
A 53 kilomètres plus au nord, se trouve Huasco, fameux pour ses raisins secs considérés comme supérieurs à ceux de Madère et de Malaga.

Copiapo, chef-lieu de la province d'Atacama, avec environ 10.000 habitants (par 27°23') est d'origine ancienne. Almagro y trouva une cité habitée par des sujets de l'Inca. — Ces indigènes se dispersèrent peu à peu.

Au commencement du XVIII[e] siècle, les Espagnols découvrirent, dans le voisinage des demeures abandonnées, des mines d'or abondantes qui attirèrent tant de monde, que, vers 1744, François Cortès fut chargé d'y fonder une ville.

C'est là, en 1851, que fut bâti le premier chemin de fer sud-américain allant de la ville au port, et reliant la rade de Pabellon à Chañarcillo, en tout, une centaine de kilomètres.

Un maigre cours d'eau du même nom se perd dans les sables du littoral, et arrive au Pacifique à l'état d'infiltrations et non de nappe mouvante.



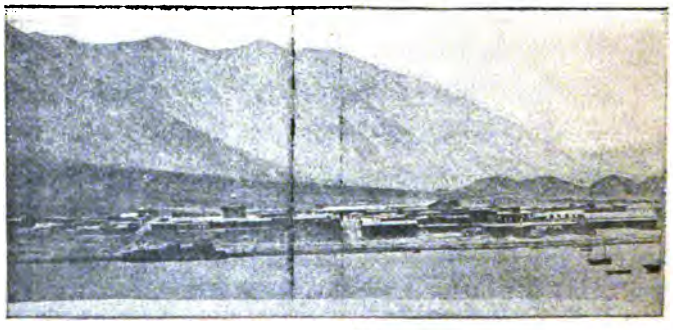
Falaise *(Morro)*, plage et douane d'Arica.

Par 27° 3', le port de Caldera; ancrage excellent (1).

Taltal: par 25°25', avec 5.000 habitants, n'a été fondé qu'en 1856 lors de la découverte des mines voisines de Cachiyuyal.

Nous voici à Antofogasta (23° 39').

Ce grand campement en bois, abritant 8.000 âmes, a de l'importance comme port et surtout comme un des centres de la grande fabrication salpétrière avant la guerre du Pacifique. Antofogasta appartenait aux Boliviens; c'était un point habité sur la côte du désert d'Atacama, une des



Cobija.

régions les plus laides et les plus productives, les plus nues et les plus riches du globe.

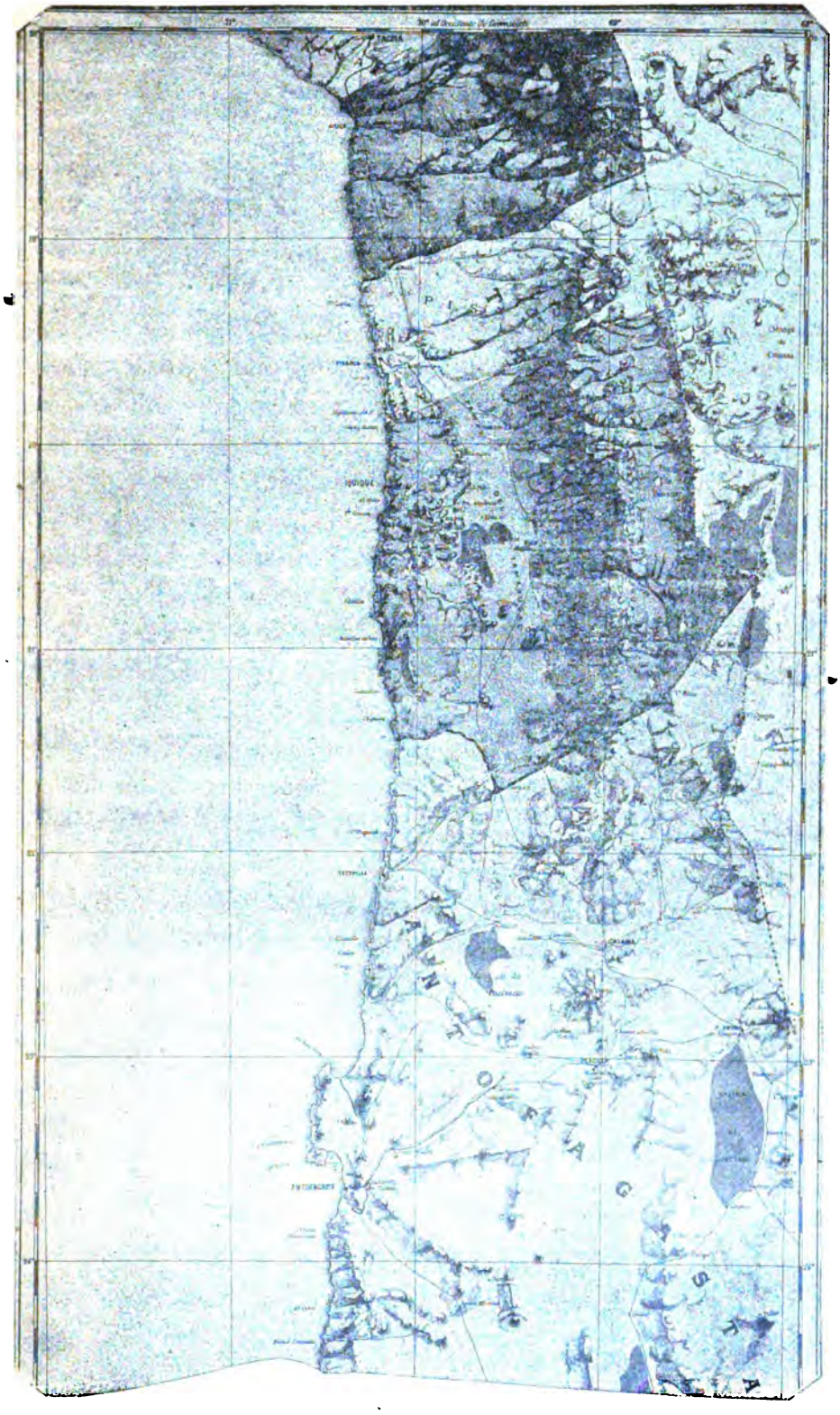
Point d'eau, et, partant, pas un brin d'herbe.

Depuis 1879, Mejillones, Tocopilla, Cobija et Iquique, Pisagua et Arica appartiennent au Chili.

Arica est relié à la ville de Tacna (2) par un

(1) Dans les ports dépourvus de môles, le chargement et déchargement se fait au moyen de péniches.

(2) Arica a 4.000 habitants, Tacna en compte 14.000.



chemin de fer qui devrait se prolonger jusqu'en Bolivie dont ces villes du littoral sont l'entrepôt. Les Péruviens possèdent une voie ferrée entre le port de Mollendo et Puno, port du lac andin de Titicaca.

Les Chiliens construisent une deuxième ligne se dirigeant d'Antofogasta vers le pays voisin et son riche centre minier de Huanchaca ; — bientôt la bête de somme sera remplacée dans cette partie des Andes par la locomotive, et la civilisation aura franchi encore un col, réputé imprenable, de la Cordillère.

Cependant si le Chili veut s'ouvrir des voies et aplanir les routes, il n'entend pas que ces portes soient des brèches et il veille à sa sécurité.

Nous connaissons déjà son armée, voyons, en dernier lieu, son administration.

CHAPITRE XIII

Mécanisme administratif

Un gouvernement est bon lorsque, agissant au nom et dans l'intérêt de ses mandants, il maintient l'ordre pour garantir la sécurité individuelle et la propriété ; lorsqu'il instruit le peuple pour le mettre à même de se tenir au courant du progrès ; lorsqu'il fait respecter la conscience et les droits de chaque citoyen ; lorsqu'il facilite les moyens de transport pour augmenter la valeur du sol et pour diminuer les prix des

Armes de la République du Chili (1).

(1) Couleurs nationales : bleu, blanc et rouge. — Le drapeau a le long de la hampe, en partant d'en bas, un champ rouge, un demi-champ bleu de la même hauteur et avec l'étoile blanche, puis un deuxième demi-champ blanc qui complète le rectangle.

marchandises ; lorsqu'il établit une assiette normale des impôts, permettant à chacun de contribuer aux dépenses générales sans stériliser son travail ; lorsqu'il s'efforce d'éviter, par l'entente diplomatique, les luttes armées, prêt d'ailleurs à défendre son territoire par la force, toutes les fois que les événements l'exigent impérieusement.

Le Chili confie l'exécution de ce programme aux ministères de l'Intérieur, de l'Instruction publique et de la Justice, des Finances, des Relations Extérieures et du Culte, des Travaux publics et de l'Industrie, et de la Guerre et Marine.

Tous ces ministères sont installés dans le palais de la Moneda.

Nous avons vu cet édifice en nous promenant dans les rues de Santiago. Entrons dans cette vieille demeure aux murs épais : — A la porte, des grenadiers d'une tenue irréprochable, l'arme au pied. Personne ne vous demande qui vous êtes, où vous allez, qui vous cherchez. A la droite, sous le vestibule, le corps de garde ; à la gauche, un large escalier en pierre conduisant aux « appartements et au cabinet de S. E. le Président de la République ». On pousse une porte battante. On remet sa carte à un aide de camp. Deux minutes après, le chef du pays vous reçoit.

Palais du gouvernement, *La Moneda*.

La dernière fois que je me suis trouvé dans ce salon, je m'y étais rendu pour prendre congé de M. Balmaceda. Il interrompit son travail pour causer avec moi. C'est un enthousiaste à froid ; un esprit vigoureux et pénétrant, une intelligence cultivée. Il juge sainement les situations, s'intéresse à tout et à chacun, suit le mouvement universel et, quoiqu'il ait une propension aux choses de la politique, il ne néglige pas le mouvement des arts, de la science et de l'enseignement. Au parlement, c'était un orateur remarquable ; dans son cabinet, c'est un causeur charmant. Il me parla d'abord de mon séjour au Chili, qu'il connaissait par le menu ; puis, une transition ; il dit quelques mots sur la France, sur son rôle dans l'Amérique du sud : Nous vivons de ses idées modernes ; au collège nous faisons nos études dans des livres français. Sa supériorité dans les choses artistiques et littéraires s'impose, nous suivons son activité scientifique. Nos femmes adoptent ses modes, et, si nous ne parlons pas tous sa langue, au moins la comprenons-nous.

Puis, quelques paroles charmantes à l'adresse de son interlocuteur, un regret de son départ, un souhait de bon voyage, un vœu de bonheur, un salut cordial plein de dignité... l'audience est terminée.

Les entretiens d'affaires ne sont pas moins bien conduits.

Il s'occupe de tout, n'oublie pas que *de minimis non curat prætor*. Mais, directement élu par le pays, il règne et gouverne, connaît sa fonction et lui fait honneur. C'est, dans toute l'acception du terme, autant par la constitution que par son caractère naturellement impulsif, le grand ressort de l'Etat.

Et maintenant voyons les six grands rouages de cette machine administrative.

A la tête de chacun des départements, nous trouvons un ministre. Ce personnage politique, choisi par le Président de la République, doit, à la fois, être d'accord avec le premier mandataire et la majorité de chacune des deux Chambres. Il n'est pas nécessairement membre du Congrès, et peut parler devant le Sénat et la Chambre des Communes quel que soit le corps auquel il appartient, contrairement à ce qui existe en Angleterre.

Le ministère entier n'est pas solidaire de chacun de ses membres ; la chute du ministre de l'Intérieur seule (lui, étant constitutionnellement chef du cabinet) entraîne la démission de ses collègues. Cette chute peut être occasionnée par le vote d'une des Chambres ou par un désaccord avec le Président de la République.

En ce point, le Chili présenterait une particularité monarchique si le chef de l'Etat n'était pas élu directement de cinq ans en cinq ans par le pays même.

Au-dessous du ministre, se trouve, comme gardien de la tradition et fonctionnaire administratif, un sous-secrétaire d'Etat qui arrive à ce grade généralement par voie hiérarchique ; ces fonctions sont compatibles avec celles de député ; il est souvent commissaire du gouvernement auprès des Chambres pour les questions techniques de son ressort.

Les chefs de section (nos directeurs), dirigent les *officiales primeros* (chefs de bureau), les *officiales secundos* (sous-chefs), et le personnel des attachés et auxiliaires.

Le Ministère de l'Intérieur administre le territoire chilien, qui mesure quelques lieues carrées de plus que la France proprement dite (1).

Les différentes circonscriptions administratives se trouvent sous les ordres de préfets (*Intendentes*), de *gobernadores,* nos sous-préfets, et de *subdelegados,* ou chefs d'arrondissement, avec les attributions de nos maires.

Tous ces fonctionnaires sont nommés par le Ministre de l'Intérieur. — Les maires et sous-préfets communiquent avec le chef de la province qui a la correspondance directe avec tous les ministères (2).

(1) Il est divisé en 22 provinces, subdivisées en 72 départements. Les régions de Magellan et d'Antofogasta s'appellent « territorios ». Les départements et les territoires comprennent 854 *subdelegaciones.*

(2) En cas d'absence, par congé ou pour toute autre raison, le Ministre nomme un intérimaire.

A côté des préfectures et sous-préfectures, fonctionnent, avec le titre de *consejos municipales,* des conseils, nommés par les électeurs ordinaires du congrès, qui comprennent des *alcaldes* et des *regidores* dans une proportion de un sur cinq. — Les premiers ont des fonctions de police et sont presque des juges d'instruction — les derniers sont les édiles proprement dits et s'occupent de la voirie, de l'éclairage, du service des eaux, de l'hygiène, des marchés et des théâtres. Ces conseils ont une attribution politique : ils dressent la liste des contribuables (*mayores contribuyentes*) qui sont chargés de la tenue des registres électoraux. — Lorsqu'un conseil municipal procède à ces travaux spéciaux, le préfet ou sous-préfet, qui de droit, le préside dans toutes les autres séances, doit s'abstenir de faire acte de présence.

On ne dissout jamais les conseils, et on laisse aux électeurs le soin de ne pas réélir ceux qui ont mal administré la ville. — Comme l'Etat entretient les églises et paie des dépenses pour l'instruction et l'assistance publiques, les questions brûlantes n'existent pas pour ces corporations qui peuvent se livrer à une activité directement utile aux intérêts des électeurs. Ils n'ont même plus de préoccupations financières depuis la suppression des octrois.

L'assistance publique comprend tous les

services hospitaliers et les subventions aux compagnies des pompiers. Cette section a un budget de 2 millions de piastres.

Les postes qui ont expédié, en 1887, 40 millions de pièces, et les télégraphes, qui ont transmis 10 millions de mots, figurent toujours au budget des recettes (1).

L'Etat n'a pas réservé le privilège des télégraphes; pour sa part, il a installé plus de 12 mille kilomètres de fils (en 1874 il n'y en avait que 2.000), mais les câbles sous-marins, le câble trans-andin et plusieurs lignes télégraphiques et téléphoniques qui relient les principales villes du pays appartiennent à des compagnies particulières, non subventionnées, et ne payant d'autre redevance que la patente à laquelle sont soumises les sociétés industrielles et financières (2).

Le ministère des Travaux Publics s'occupe des travaux de viabilité. Il dispose d'un personnel d'ingénieurs (3) et de conducteurs, nommés par le ministre et placés sous la surveillance des préfets.

---

(1) Pour favoriser le mouvement intellectuel, l'Etat fait transporter gratuitement, sur tout son territoire, les journaux, bulletins périodiques, etc.

(2) Les subventions de l'Etat aux compagnies maritimes, chargées d'un service postal, s'élèvent à environ 200.000 $ argent, par an.

(3) Le Gouvernement vient d'appeler au Chili huit spécialistes (dont quatre Français) pour les travaux hydrauliques, les écoles, les prisons, etc.

La plus grande partie du réseau des chemins de fer a été construite par l'Etat, et est exploitée par lui. Il constitue un chapitre, constamment croissant, de son budget des recettes. (En 1886, 5.370.000 piastres contre 5.720.000, en 1887).

Certaines lignes ont été concédées à des compagnies particulières, qui ne paient rien à l'Etat, auquel le réseau ne doit pas faire retour. Il n'y en a que deux qui aient obtenu la garantie du gouvernement : d'abord celle d'Antofogasta à Caracoles et Huanchaca, qu'on a favorisée pour attirer le commerce de l'intérieur de la Bolivie à la côte du Chili (1), et celui de Curanilahue de Concepcion à Arauco, que le gouvernement se réserve d'acheter après l'avoir fait évaluer par ses ingénieurs.

Le ministre de l'industrie, prend les avis de trois grandes sociétés indépendantes, recrutées parmi les notabilités industrielles, agricoles et minières, et qui fonctionnent comme des comités consultatifs.

---

(1) 5 % sur 540.000 livres sterling pour 20 ans ; il est à prévoir que cette garantie ne fonctionnera jamais.

D'ici 4 à 5 ans, il y aura donc au Chili 3.600 kilomètres de chemins de fer. La viabilité compte, en outre, 100.000 kilomètres de routes, dont 40.000 en chemins vicinaux ; — 78 fleuves sont navigables pour les embarcations d'un petit tirant d'eau, sur un parcours d'environ 4.500 kilomètres.

Les chaussées absorbent une dépense annuelle d'à peu près 2 millions de francs.

Le ministère des Relations Extérieures et du Culte (1) dirige, à l'étranger, 8 légations et, au point de vue commercial, 9 consulats généraux et 117 consulats.

Il n'existe pas de carrière consulaire ou diplomatique proprement dite ; le gouvernement choisit des personnes qu'il croit être aptes à suivre ses instructions qui toutes et partout répondent à une ligne de conduite fort logique.

Ses succès, quelles qu'en soient les raisons, assurent au pays une situation inter-américaine hors ligne et une situation internationale excellente.

En dehors des diplomates qui parlent peu, le gouvernement se sert de la presse qui parle bien et qui, malgré les partis auxquels elle peut appartenir, est d'une remarquable unanimité dès qu'il s'agit d'une question extérieure.

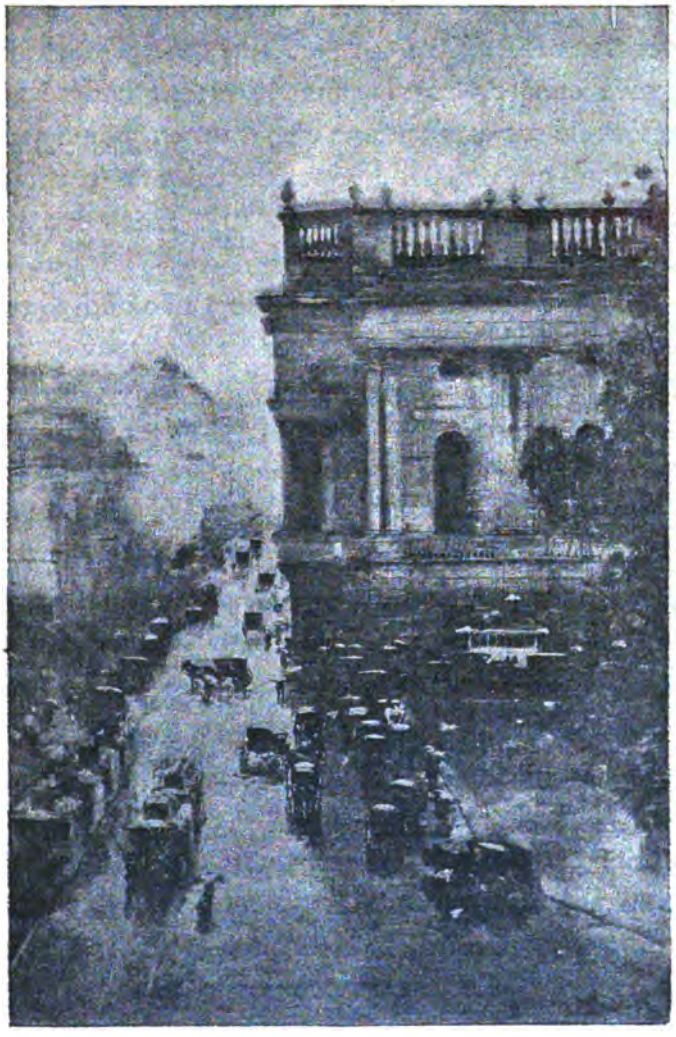
Mesuré dans la forme, courtois dans les procédés, le département des Relations Extérieures laisse au temps, à défaut d'autres auxiliaires, le soin de faire disparaître les obstacles qu'il ne peut vaincre sur l'heure.

L'adjonction des Cultes aux Affaires Étrangères peut faire croire que le gouvernement désire

---

(1) Le Ministre actuel, don Demetrio Lastarria, fils de don Jose Victorino dont il est parlé dans les pages précédentes, est un des esprits distingués et des hommes marquants du pays.

plutôt maintenir avec le Vatican des rapports



Archevêché de Santiago, d'après le tableau de
M. Ramon Subercaseaux.

diplomatiques que faire de l'administration du culte une question intérieure.

D'ailleurs, pendant que tous les chapitres du budget augmentent dans des proportions diverses, ce chapitre diminue, et, ce qui est plus grave encore, les revenus du clergé qui résultaient de ses attributions disparaissent peu à peu.

Ainsi, en 1873, le budget du culte se chiffrait par 417.086 piastres argent, soit 2.000.000 de francs.

Il était, pour 1887, d'environ 250.000 $ sur lesquelles on a fait une économie (*menor inversion*) de près de $ 40.000.

Depuis vingt ans, on parle de la séparation de l'Église et de l'État, et le clergé était opposé à cette mesure pour éviter de perdre les droits paroissiaux qu'il prélevait comme chargé de l'état civil. — Or, la loi de 1883 lui a enlevé cette partie de ses revenus sans lui donner la liberté d'allure qui aurait résulté de son indépendance.

D'ailleurs, l'Église proprement dite ne possède pas de biens (1) au Chili, de sorte que sa situation est assez précaire.

Sans être fanatique, le bas peuple est très pratiquant, mais il a mis une tiédeur de plus en plus grande à soutenir le clergé de son argent; et je ne pense pas que le parti conservateur soit assez nombreux pour remplir le vide des trésors de fabrique.

(1) Pourtant les fabriques peuvent hériter, les congrégations sont autorisées et les Jésuites sont tolérés.

Le clergé n'en continue pas moins, avec dignité, son sacerdoce dans des conditions pécuniaires assez difficiles.

Les prêtres, comme tous les citoyens chiliens, sont justiciables des tribunaux de la République.

Pour être un peu dilatoire dans son fonctionnement, l'administration judiciaire n'en est pas moins complète.

Don Pedro Lucio Cuadra,
Ministre de la Justice.

Au point de vue hiérarchique, nous trouvons le juge de paix; à la place de nos tribunaux de première instance, les juges de lettres et juges du crime; la cour d'appel, — et le tribunal suprême remplaçant notre cour de cassation. Le jury n'existe que pour les affaires de presse et se constitue au moyen du tirage au sort de la liste des électeurs (1). Les *Juzgados*

(1) Pour être juge de paix, *Juez de subdelegacion,* il faut avoir 25 ans, être électeur et résider dans le district; sa compétence, sans appel, va jusqu'à 50 piastres. Pour être juge de 1re instance, il faut être âgé de 25 ans et avoir exercé la profession d'avocat pendant 2 années. Lorsqu'on a été juge de 1re instance pendant 4 années ou avocat pendant 6 années on peut, à l'âge de 28 ans, être nommé juge à la cour d'appel. Pour être membre du tribunal suprême, il faut avoir au moins 30 ans et avoir été avocat pendant 8 années ou magistrat pendant 6 années.

del Crimen (première instance) ne se divisent pas en correctionnelle et criminelle.

Le parquet, ou ministère public, fonctionne, auprès d'eux, sous le titre de *Promotor fiscal;* auprès des cours d'appel et de la cour suprême sous celui de *Fiscal*. A ce propos, il faut rappeler que la fonction de président de la cour suprême n'est exercée que pendant un an, par l'un des juges, nommé, à ces fonctions, par ses collègues.

Les questions commerciales sont jugées par des arbitres nommés périodiquement (1), ou par des tribunaux composés de négociants sous la présidence d'un juge.

Les tribunaux administratifs, tels que nos conseils de préfecture, sont inconnus. Le grand tribunal administratif de la nation est le Conseil d'Etat dont les membres sont nommés par le Sénat, par la Chambre et par le Président de la République, ce dernier doit désigner des représentants de l'armée, du clergé, de la magistrature, etc. (2).

La discipline des tribunaux et du barreau se résume en une disposition du code pénal à laquelle les juges et les avocats sont soumis, et

---

(1) Le tribunal de 1re instance peut fonctionner comme tribunal de commerce lorsqu'il y a lieu. Les questions maritimes ne sont pas soumises à des tribunaux spéciaux.

(2) Les Chambres n'envoient pas les lois à l'examen du Conseil d'Etat.

qui constitue, à leur égard, un redoublement de sévérité.

Les avocats n'ont pas de conseil, et ne confient pas les intérêts du barreau à un bâtonnier.

La perruque des juges anglais, la toque et la toge de nos magistrats ou de nos avocats, et les médailles portées en sautoir (comme cela a lieu dans certaines Républiques voisines) sont inconnues au Chili. Les séances des tribunaux ne présentent aucun faste. Dans un salon, le juge ou le tribunal se trouve placé derrière une grande table couverte d'un tapis vert, les avocats plaident assis, et le public n'est pas maintenu par des barrières. Néanmoins la magistrature est entourée d'un grand respect et le peuple professe à son égard une confiance absolue.

L'expérience a appris aux étrangers domiciliés au Chili que la haute opinion du pays à l'égard des gardiens de la loi n'a rien que de fort juste.

Il ne nous reste qu'à examiner l'état des finances et de leur administration.

« Faites-moi de la bonne diplomatie et je vous » ferai des bonnes finances », a dit un homme d'Etat français.

Il faudrait, pour être tout à fait juste, ajouter que la bonne administration est aussi nécessaire à l'équilibre économique que la ligne de conduite dans la politique internationale.

Le crédit chilien est dans un état florissant (1).

Cette vérité parait être contredite par la dépréciation de la monnaie courante. Il n'en est rien pourtant. Les billets et le cours forcé ont été créés pendant la dernière guerre. Le pays, retirant son numéraire de la circulation, a mené à bien sa campagne, sans demander un sou à l'étranger.

Dès 1880, sur les marchés européens, le prix des cuivres, des salpêtres et des blés, les trois articles que le Chili exporte de préférence, baissaient simultanément.

Si, alors, la monnaie courante n'avait pas été dépréciée, les mineurs et les agriculteurs auraient dû arrêter leurs travaux. Or, le déséquilibre monétaire a permis de maintenir l'équilibre économique.

L'ouvrier mineur ne se doutait pas d'abord qu'en recevant sa solde, la piastre qu'on lui donnait ne valait plus que cinquante sous.

En effet, les boissons fabriquées dans le pays n'avaient pas augmenté de prix; le stock des marchandises permettait au négociant de ne pas exagérer, dès le début, les tarifs de vente. C'était plutôt l'homme du monde, habitué à se servir des objets importés, qui souffrait, le préjudice provenant de l'état du change sur l'Europe.

(1) L'Europe lui prête aujourd'hui à 4 1/2 °/. avec 5 pour mille d'amortissement.

Et lorsque, après plusieurs années, le *roturier* commençait à se rendre compte de la dépréciation du salaire qu'il recevait, l'énorme hausse du cuivre, qui soudain se produisit sur les marchés d'Europe, permit au patron de payer l'ouvrier de telle façon qu'il fut à même de se procurer ce dont il avait besoin aux prix du jour. Quand le prix du cuivre baissera, ce qui est à prévoir, l'industriel chilien n'en aura pas moins soldé son arriéré ; il aura planté des milliers d'hectares de vignes et il relèvera la richesse du pays par l'exportation des vins.

Don Agustin Edwards (Premier Ministre des Finances du Président actuel), qui a mené à bien la conversion de la dette.

Aujourd'hui, avec un crédit pour ainsi dire illimité en Europe, avec des marchés assurés pour ses principaux produits, le Chili doit, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, un peu moins de $ 89 millions ; ses biens inventoriés, tels que : immeubles, chemins de fer, usines salpétrières, dépôts d'armes, etc., représentent une valeur marchande de $ 109.000.000 (1) et ce bilan ne pourra que s'améliorer encore grâce à l'intel-

(1) Le Chili a fait deux emprunts, en 1822 et en 1866, pour combattre

ligente façon d'entendre l'équilibre budgétaire.

Ainsi, pour 1888, les recettes étant de 46 millions et les dépenses de 40.200.000, il restera un excédent de près de 6 millions de piastres. Le 1er juin dernier, en ouvrant les séances du Congrès, le Président de la République a pu annoncer que le ministère des finances possédait, dans ses coffres-forts, un reliquat de 18 millions de piastres.

Le mérite direct d'un résultat aussi exceptionnel revient à l'administration des deniers de l'Etat et au service des finances. Les lois financières appartiennent à la Chambre et doivent recevoir la sanction du Sénat. La première étudie la disposition la plus importante pour le budget : « le tarif d'évaluation », liste des articles d'importation avec leur valeur approximative, et les droits douaniers dont ces produits sont grevés à leur entrée au Chili (généralement 25 o/o).

Les autres impôts, surtout les impôts directs, produisent relativement peu. L'impôt foncier (*la contribucion agricola*), qui représente le rendement d'un capital de plusieurs milliards, n'a donné, au dernier exercice, que 1.200.000 $; l'impôt

---

l'Espagne, — les autres demandes de crédit ont eu pour objet des travaux d'utilité publique.

En 1842, le pays a capitalisé les arrérages des années 1826 à 1840, pendant lesquelles il avait dû interrompre le service de sa dette ; depuis cette date, il a constamment fait honneur à sa signature.

sur le revenu, 350.000$. Cela a peu d'importance, attendu que l'Etat a des recettes qui servent le pays et ne coûtent rien aux contribuables, comme les chemins de fer.

L'Etat a même pu abandonner les monopoles : le tabac, les poudres, les allumettes, le sel sont libres (1).

Quant à l'organisation administrative confiée au Ministère des Finances, elle se compose, d'abord, de la direction générale du trésor qui reçoit mensuellement le compte des trésoreries dont une se trouve dans toute capitale de province. — Ces bureaux ont des employés (*cobradores*) qui recouvrent les impôts (moins les droits de douanes). Ils font les versements pour assurer le service public. — Chaque groupe de fonctionnaires désigne un des leurs (appelé *habilitado*) qui touche la solde de tous et, sans traitement spécial, en fait la distribution aux ayant-droit. — Ainsi, la recette et la dépense se font sans perte pour le trésor.

A côté de la trésorerie générale, fonctionne la

---

(1) On peut, à un certain point de vue, considérer le guano comme un monopole, — mais comme on ne l'emploie pas au Chili, le peuple ne subit pas les conséquences fâcheuses du système.

On a parlé dernièrement de la régie des alcools — plutôt pour empêcher la vente des produits nuisibles que dans un but financier. On fabrique actuellement trop d'eau-de-vie de grains contenant les essences butiliques et métiliques qui empoisonnent littéralement les consommateurs, et il serait à désirer que l'autorité surveillât les distilleries.

direction de la comptabilité générale, annexé au Ministère des Finances; — elle tient à jour le compte courant de chaque chapitre du budget, et arrête toute dépense qui n'est pas prévue dans le budget.

Au-dessus de ces deux institutions dont l'une est la caisse, et l'autre la tenue des livres, se trouve la *Contaduria mayor,* cour des comptes, qui vérifie les décrets et décisions relatifs aux dépenses, et veille à la régularité du service. En cas de réclamation, elle devient tribunal administratif.

En dehors des trésoreries provinciales, le Chili a établi une trésorerie à Paris. — Tous ses fonctionnaires employés à l'étranger, s'adressent à elle : le marin qui est à l'ancre au Pérou, le consul qui réside à Mendoza, aux portes mêmes du pays, tire sur Paris. — Cela évite les complications provenant des divers taux du change.

CONCLUSION

Nos promenades et nos voyages par terre et par mer sont terminés ; notre programme est rempli.

Nous avons vu, en observateur non prévenu, ce qu'on voit d'une ville lorsqu'on flâne à travers ses rues.

Nous sommes entrés dans l'humble école primaire et dans l'amphithéâtre des Facultés.

Nous avons feuilleté l'œuvre du littérateur ; nous avons suivi le développement politique ; nous avons aperçu l'homme du monde dans les salons, dans les ateliers des artistes, au théâtre, sur les champs de courses.

Nous sommes descendus dans les mines ; nous avons parcouru les prés et les vignobles ; nous avons visité les écuries et les étables, les magasins et les usines ; et puis nous sommes allés du nord au sud du pays, en chemin de fer, en diligence ; nous avons remonté la côte en bateau.

Nous avons vu, dans la caserne et aux ma-

nœuvres, le soldat qui défend cet Etat, et, sur son navire, le marin qui surveille ses côtes.

Nous nous sommes rendus dans le Palais de son gouvernement et nous avons examiné les rouages de ce mécanisme administratif.

Et quelle est l'impression que nous ressentons après ces excursions et ces études ?

Un tribun français s'est écrié, un jour, en apprenant une nouvelle victoire chilienne : « Décidé-» ment cette petite République vaut un grand Em-» pire ». Et nous ajouterons : Le capital foncier y atteint près de cinq milliards, les capitaux placés dans les établissements financiers, commerciaux ou industriels dépassent un milliard et demi.

Et de même que dans ses coffres-forts il y a des fonds, on trouve dans son parlement du bon sens et dans son administration une activité intègre.

L'armée obéit à la discipline militaire et le peuple à une discipline sociale.

Le pauvre diable dit : *soy roto chileno* (je suis roturier chilien), avec l'orgueil qu'on peut mettre à affirmer un sang illustre.

Le Chilien n'est pas routinier ; il aime la voie nouvellement ouverte, mais il n'est pas en révolte contre son passé.

Le Chili est un bon pays par son climat doux et sain, par la constitution forte et saine de la

famille, par sa constitution politique, qui n'est pas lettre morte.

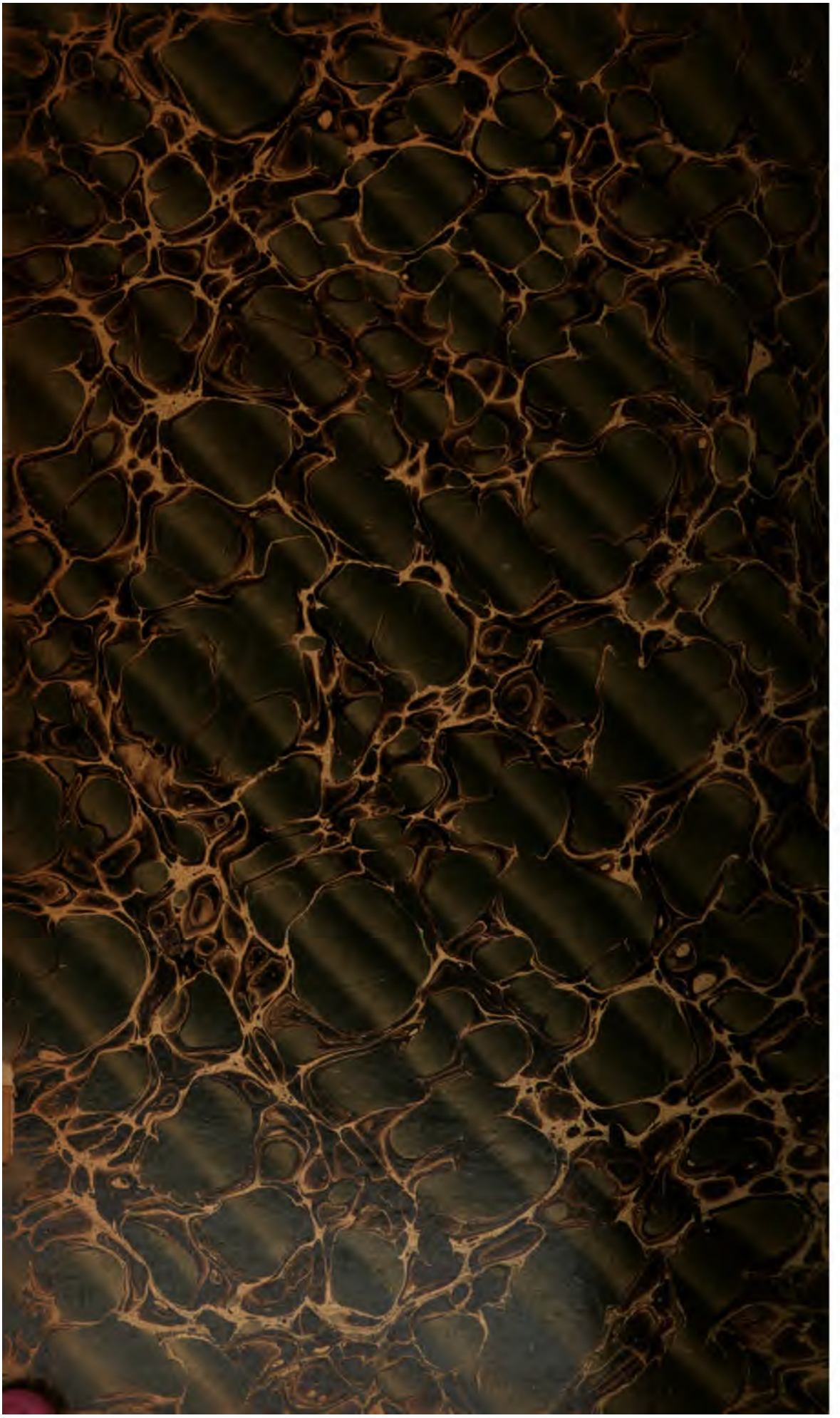
Le Chili devra encore travailler, pour réaliser son idéal, à une distribution numérique plus normale entre les hommes qui appartiennent aux professions dites libérales, et ceux qui exercent des métiers directement utiles ; et sa force augmentera lorsque des considérations et des passions politiques ne seront pas des mobiles d'action, dans les affaires où la politique n'a rien à voir.

Le Chili est dans une bonne voie ; ses ennemis déclarés mêmes ne sauraient le méconnaître, et rien ne l'arrêtera sur son chemin, tant que sa ligne de conduite se résumera dans les exergues de ses pièces d'argent : « par la raison ou la force », et de sa monnaie de billon : « l'économie c'est la richesse ».

TABLE DES CHAPITRES

Avant-propos. 1
I. Santiago 5
II. Instruction publique. 39
III. Politique 57
IV. Littérature et Littérateurs. 107
V. Peintres et Sculpteurs 131
VI. Agriculture 141
VII. Mines. — Métallurgie. — Salpêtres 173
VIII. Industrie et Commerce. 207
IX. Guerre et Marine 225
X. Étrangers. — Corps diplomatique. — Colonie française. 237
XI. Distractions. — Sports. — Jeux nationaux. 255
XII. Voyage à travers le pays 281
XIII. Mécanisme administratif 359
Conclusion 379

VERSAILLES
IMPRIMERIE CERF ET FILS
59, RUE DUPLESSIS



MAR 31 1890

~~JAN 29 1940~~

STALL-STUDY
CHARGE